





LES SOIRÉES

DE

JONATHAN.

I.

PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON,
9, rue Saint-Germain-des-Prés.

LES SOIRÉES

DE

JONATHAN,

PAR

X.-B. SAINTINE,

Auteur de Picciola, etc.

PQ
2392
.S5
S75
1837
v.1

I.

CABINET DE LECTURE.
Librairie ancienne et moderne
E. DESBOIS & FILS
Rue Huguerie, 70 - BORDEAUX

PARIS,
AMBROISE DUPONT, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE DES ROMANS MODERNES.
7, RUE VIVIENNE.

1837.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lessoiresdejon01xavi

I.

Rencontre dans les Calabres.

—

Je suis né timide, assez craintif, et les longs voyages me font peur; puis, moi, badaud, moi, Parisien, qui resterais volontiers trois heures devant une haie d'aubépine avec ses insectes bourdonnans, ou devant une porte de ferme enjolivée de ses nids d'hirondelles, nécessairement la traversée de Paris à Melun

ou à Compiègne me demande un temps considérable. Jugez ce qu'il en serait s'il me fallait franchir la frontière !

Cependant — il y a de cela vingt ans et plus — un beau matin je me réveillai, après avoir sauté par dessus les Alpes, en plein royaume de Naples. Comment la chose était elle arrivée? Rien ne me force à le dire; néanmoins voici l'histoire en deux mots. J'étais amoureux fou; un de mes amis qui partait seul pour l'Italie et que l'isolement ennuyait d'avance, m'indiqua comme unique moyen de guérison, l'absence et le changement de pays. Le remède était bon, car à peine à la barrière de Fontainebleau j'en ressentis les bienheureux effets. J'aurais pu m'arrêter à Essonne ; mais c'eût été chagriner mon ami et le payer d'ingratitude, lui à qui je devais ma guérison. Nous poursuivîmes donc notre route.

Visite faite à Gênes, à Florence, à Rome et à Naples, découragé par la poussière, la cha-

leur et la fatigue, il me semblait qu'un bon voyage *in sedile*, un livre à la main, sans sortir de chez moi, comme je les faisais autrefois, ou même une pérégrination le long du quai Voltaire à Paris, ou des boulevards de la Madeleine à ceux de la Bastille, en inspectant chez les marchands de gravures, d'étalage en étalage, les vues, les sites, les monumens de tous les pays du monde, avaient un charme non moins vif, et présentaient l'inestimable avantage de moins fatiguer le corps, et de mieux ménager la bourse. Puis, messieurs les écrivains et les peintres savent si bien embellir ce dont ils parlent et ce qu'ils représentent! et j'aime assez qu'on chatouille agréablement mon imagination.

Enfin, en attendant les courses à huis clos, et les voyages sédentaires, il fallut bien m'accoutumer à la réalité de celui-ci. Je prenais patience, pensant que nous touchions au retour vers la France, lorsque mon ami m'annonça

tranquillement notre départ pour les Calabres. Il avait pris l'habitude de disposer de moi sans me consulter ; de mon côté, j'avais contracté celle de le laisser faire. Je me contentai, comme toutes les organisations philosophiques et méditatives, d'exhaler ma mauvaise humeur contre moi-même.

Au bout de quelques jours, ma mauvaise humeur avait même disparu. Autant l'aspect des villes m'est insupportable, même en Italie, autant la vue des montagnes, des forêts, des lacs, les beaux spectacles de nature enfin, me trouvent sensible et expansif. Nous étions en compagnie de Français et d'étrangers, gens d'esprit et de goût, dont les discours excitaient ma curiosité; car j'ai toujours été non seulement grand liseur, mais aussi, ce qui est plus rare, bon écouteur. Nous nous rendions tous de concert à Cosenza, capitale de la Calabre citérieure, et, après avoir dépassé Rossano, forcés d'abandonner nos montures pour franchir les défilés, nous marchions

réunis en petite caravane, heureux de nous prêter ainsi un mutuel secours contre les ennuis de la route, et surtout contre les malfaiteurs dont ces lieux sont infestés depuis le fameux tremblement de terre de 1783, qui détruisit de fond en comble la ville de Cosenza et plongea tant de familles dans la misère.

De temps en temps, faisant une halte, groupés sur quelque monticule qui permettait à leurs yeux d'embrasser un plus grand espace de terrain, ces messieurs, gardant leurs armes près d'eux, en cas d'alerte, discouraient sur les mœurs, sur les costumes du pays que nous parcourions, sur les antiquités de l'Italie, etc., Et moi, je les écoutais. Plusieurs de nos compagnons savaient beaucoup et leurs conversations variées avaient le don de tenir toute la caravane attentive.

Au milieu d'une de ces narrations intéressantes, nous nous aperçûmes tout à coup qu'un homme, nouveau venu, couvert d'un

manteau de laine, les cheveux retenus dans une résille surmontée d'un large chapeau, debout, immobile près de nous, les bras croisés, la bouche mi-close, le regard approbant, semblait bénévolement prêter l'oreille comme s'il eût été des nôtres depuis un mois. Sans doute, il s'était glissé inaperçu dans la caravane, tandis que l'attention générale, captivée par le narrateur, se trouvait distraite de toute surveillance.

Au mouvement que nous fîmes en portant la main à nos armes, il sourit et nous rassurant du geste :

— Pardon, messieurs, nous dit-il, comme vous je suis voyageur; je me rends à Cosenza, et, connaissant par expérience le danger de parcourir seul les montagnes, je venais vous prier de me recevoir dans votre petite troupe. Quand je me suis approché, un récit fort intéressant et fort exact surtout, semblait vivement vous préoccuper; il eût été malséant de vous en dis-

traire, et, sans y songer, je m'abandonnai moi-même au plaisir d'écouter.

Cet homme avait l'air doux et honnête ; son extérieur, quoique bizarre, était décent, et nous l'acceptâmes pour compagnon.

Durant la route, interrogé sur le pays qu'il semblait connaître parfaitement, sur la ville vers laquelle nous nous dirigions, — Je ne puis vous donner que peu de détails, répondit-il ; quoique j'aie habité Cosenza à trois époques différentes ; mais alors les tremblemens de terre l'avaient encore respectée, et, je vous l'avouerai même, je m'y rends aujourd'hui pour observer les effets de ces jeux cruels de la nature, le contraste entre une cité populeuse et florissante et ses débris dispersés dans la solitude.

J'eus toujours la mémoire assez chronologique, et, ma foi, une date me montant au cerveau, je triomphai de ma timidité naturelle et pris sur moi de répliquer à l'inconnu : — Comment se fait-il, monsieur, que, jeune encore,

(car, malgré de fortes rides qui traversaient son front et lui donnaient un air d'austérité, il paraissait âgé de quarante ans au plus) comment se fait-il qu'une ville qui depuis 1783 a cessé d'exister, vous ait laissé des souvenirs de sa splendeur ?

Il se tut ; un des nôtres fit malicieusement observer que l'inconnu prétendait avoir habité Cosenza à trois époques différentes ; il se tut encore. Après nous être lancé un coup d'œil d'incrédulité, nous cessâmes de l'interroger.

Nouvelle halte, nouvelle conversation. Cette fois l'étranger n'y prit qu'une très-faible part ; mais de temps en temps, un sourire ironique, un mouvement d'impatience, trahissaient sa pensée.

Les discours de nos érudits roulaient sur le grand nombre de religions qui divisent les hommes et imposent à leur esprit une morale et des devoirs différens, comme les divers climats imposent à leurs corps d'autres formes et

d'autres besoins. Sir B...., colonel anglais, revenu des Indes depuis peu, nous entretenait d'observations curieuses faites par lui sur le culte des Brachmanes, sur les mystères de la science, déposés dans les védams et dans les livres samscrits ; et quand sir B...., avec cette confiance orgueilleuse, si naturelle lorsque, fier d'une nouvelle découverte, on croit ne trouver dans son auditoire que des disciples et non des juges, développant les antiques préceptes des *Valouvres* et des *Gymnosophistes*, après avoir fait tonner toute l'artillerie de son érudition en nous entretenant des six sciences de *Nyâyam*, *Védantam*, *Sankiam*, etc., des hérésies de l'*Agamachastaram*, du *Bouddamatham* et autres mots barbares et interminables, détaillait avec le plus grand feu ces rites mystérieux que, seul parmi les Européens, disait-il, il avait pu connaître : il resta stupéfait en entendant tout à coup notre nouveau compagnon, d'un ton de voix approbateur, dire : — Ceci est vrai ! et prenant pour point de dé-

part les observations de sir B.... sur le culte et la science des prêtres indous, dévoiler entièrement à nos yeux cet océan de sagesse et de superstitions, dont celui-ci n'avait pu entrevoir que les rivages.

Le docteur K....., si connu en Allemagne par ses voyages dans l'Amérique septentrionale, nous donna à son tour des détails géographiques et philosophiques sur la Floride et la Louisiane. L'inconnu l'écouta d'abord avec attention, puis bientôt releva quelques erreurs de localité dont le docteur convint lui-même, en s'étonnant toutefois que quelqu'un pût en savoir plus que lui sur des lieux qu'il avait parcourus pendant trente années de sa vie.

— Vous ne pouvez juger de la beauté de ces climats aujourd'hui, reprit son antagoniste; il faudrait, comme moi, les avoir vus lorsque les Natchez, fidèles encore à leurs costumes pittoresques, à leurs usages en harmonie avec cette terre primitive et sublime, transplantaient leurs

huttes des rives de l'Ohio à celles de l'Yberville.

— Mais, lui répondit le docteur en retenant un éclat de rire, vous me mettez dans un terrible embarras; car depuis 1730 les Natchez ont disparu de ces contrées, et je me vois forcé, ou de ne point ajouter foi à vos discours, ou de vous croire âgé de plus de cent ans!

Ici le rire du docteur se communiqua à toute la caravane; l'inconnu se leva, et nous poursuivîmes notre route.

Chacun des individus composant la petite troupe eut son tour avec l'homme aux cent ans; à l'un il laissa entrevoir qu'il se trouvait à la bataille de Marignan, ce qui semblait dater sa naissance du commencement du seizième siècle; à un autre savant antiquaire, il donna des démentis formels sur l'ancienneté de certains monumens, sans d'autres preuves à l'appui que ces mots : — Je le sais! J'en suis sûr! Nous

nous attendions sans cesse à l'entendre s'écrier : —Je les ai vus construire! Mais il se retint sans doute; car nous remarquâmes qu'il semblait plus contrarié que satisfait des supputations que l'on pouvait faire sur son âge prétendu. Enfin, en étant venus à parler de ces discours énergiques, de ces mots sublimes que les historiens placent dans la bouche des héros mourans et les dernières paroles d'Epaminondas ayant été citées par un de nous comme modèle en ce genre,

— La mort d'Epaminondas fut sans ostentation comme sa vie, dit-il d'une voix émue et en interrompant brusquement le narrateur; il avait cessé de vivre lorsqu'on le rapporta dans sa tente, et Plutarque et Diodore en ont menti! O le plus vertueux des hommes! Après tant d'années!... O mon... et des larmes semblèrent couler de ses yeux comme à un souvenir d'amitié.

— Pour le coup, nous le déclarâmes fou à l'unanimité : —C'est le frère aîné du juif errant,

dit le docteur K...—Tête folle, mais grande instruction,—répondit sir B...

Déjà nous n'étions plus qu'à quelques lieues de Cosenza, lorsque, longeant un ravin pour nous mettre à l'abri de la chaleur, nous entendîmes un bruit étrange autour de nous, et notre petite troupe se trouva tout à coup entourée par un grand nombre de bandits.

D'après mon entière confiance en messieurs les peintres et les poëtes, j'avais toujours cru, jusqu'à ce moment, qu'un brigand italien ne pouvait se présenter autrement que le chef couvert du feutre gris, à la forme haute et conique, entourée de rubans flottans; la veste à boutons, pendante, la ceinture rouge et large, soutenant un arsenal de poignards et de longs pistolets au pommeau brillant; la culotte atteignant à peine le genou; les bandes d'étoffe se croisant sur la jambe, à la manière antique; les espadrilles aux pieds et l'escopette à la main! tel enfin j'avais toujours vu le brigand

sicilien ou calabrois dans mes voyages, le long des boulevards de Paris. Aussi, à l'aspect de ceux-ci, je mis du temps à m'épouvanter, les prenant simplement pour une troupe de mendians ou de pélerins. Mes compagnons, heureusement, n'étaient pas restés immobiles comme moi, et se préparaient à une défense vigoureuse, quand l'un des agresseurs devança les autres et s'approcha en nous criant : — Rachetez votre vie!

Cet honnête parlementaire au poil roux, au regard fauve, à la souquenille délabrée, était âgé de près de soixante ans, et le vice et la misère, bien plus que le temps, avaient creusé ses joues et ses tempes, et marqué de leur empreinte irrécusable sa face de loup cervier. En attendant notre réponse, d'un air de triomphe et de menace, il agita quelque temps devant nous un vieux coutelas rouillé, pièce principale de son armure, et tandis que nous délibérions à la hâte, en examinant le nombre de

nos adversaires et la contenance plus ou moins résolue de nos compagnons, l'homme au manteau de laine et au large chapeau sortit brusquement de nos rangs en s'avançant vers le brigand calabrois. Nous crûmes un instant à la trahison, quand soudain, en apercevant l'intime des Brachmanes, le contemporain de François Ier, l'ami d'Epaminondas, le bandit tomba sur ses genoux comme saisi de terreur :

— Jonathan! s'écria-t-il, Dieu me sauve! Oui, c'est lui, c'est lui, c'est Jonathan! je le reconnais!... J'étais bien jeune lorsque je vous vis, mais vos traits sont restés gravés là, et vos traits n'ont point changé... Grâce! grâce!... Vous revenez encore!... N'était-ce point assez que votre présence en ces lieux ait déjà causé ce tremblement de terre qui nous a tous ruinés? Mon père m'a dit tenir de son aïeul que votre arrivée dans Cosenza avait déjà produit un semblable désastre, il y a près d'un siècle!... Grâce, Jonathan!...

Et à ce nom terrible, toute la bande qui nous entourait s'enfuit en criant : — C'est Jonathan le sorcier!

Quant à celui-ci, il se couvrit la figure de ses deux mains en disant : — Êtres superstitieux ! Suis-je assez à plaindre ! Ils m'attribuent un malheur dont j'ai voulu prévenir les suites cruelles pour eux ; je les avais avertis du désastre, et ils m'en croient la cause !

Cette fois, nous ne savions plus que penser de notre singulier compagnon de voyage. Il est des choses si simples que la raison seule ne peut expliquer, qu'il faut bien aussi que la raison adopte parfois des choses extraordinaires qu'elle ne comprend pas. La Bruyère l'a dit : — Que penser de la magie et du sortilége ? Il y a des faits embarrassans, affirmés par des hommes graves qui les ont vus ; les rejeter ou les admettre tous, paraît un égal inconvénient, et en cela, comme dans toutes les choses extraordinaires et qui sortent des communes règles, il y a un

parti à trouver entre ces ames crédules et les esprits forts [1].

Le doute nous gagnait, et douter, dans ce cas, c'était faire un pas en faveur de cet homme bizarre que nous prenions d'abord pour un fou et dont nous venions de rire peut-être bien injustement.

Nous nous approchâmes tous de lui, à l'exception d'un Napolitain, jusqu'alors homme d'esprit et de bon sens; mais qui, à compter de ce moment, se tint à l'écart et se signa pendant le reste du chemin.

Jonathan parut plongé dans de profondes méditations, et ne répondit point à nos questions multipliées. Enfin, arrivés le soir à la vue de Cosenza, nous fixâmes notre couchée dans une petite auberge située près d'une des anciennes portes de la ville.

[1] La Bruyère, chap. XIV, *De quelques usages.*

C'est là que, lassé de nouveau de nos importunités, il prit un singulier moyen pour s'y soustraire. Le docteur K.... lui adressant la parole, il lui répondit en anglais; sir B.... se présenta aussitôt comme interlocuteur, et ne reçut de réponse qu'en espagnol; nous avions parmi nous un Castillan; il entra dans la lice à son tour, pour battre tout de suite en retraite en entendant le dialecte moscovite déchirer ses oreilles. Jonathan espérait se débarrasser ainsi de nos curieuses sollicitations; mais, s'apercevant qu'en nous cotisant tous, nous pouvions comprendre les différentes langues de l'Europe, il se refugia dans celles de l'Asie, où le docteur K.... et sir B... le suivirent quelque temps et le perdirent enfin dans les jargons malais et siamois.

Le lendemain, à notre réveil, nous apprîmes que l'homme au manteau de laine, notre savant, notre sorcier, notre sauveur avait dis-

paru, et je n'entendis plus parler de lui pendant mon séjour en Italie, qui, Dieu merci, eut une fin. Quelques mois après, j'étais de retour dans la capitale de la France.

—

II.

Mon ami Jonathan.

—

— Paris fut toujours le rendez-vous de ces sots petits-maîtres, de ces hommes-femmes, véritables brutes de la civilisation, vivant, au milieu des prodiges de l'esprit humain, sans voir et sans penser, et qui, doués de ces mêmes facultés dont le développement dans l'ame des Colomb, des Newton, des Voltaire,

des Lavoisier, des Cuvier, a produit la découverte d'un monde, éclairé les hommes, expliqué, analysé l'univers, passent leur vie à inspecter leur garde-robe, à veiller à la coupe de leurs habits, à curer leurs ongles, à brosser leurs cheveux et à se montrer dans les promenades publiques pour égayer les écoliers par leurs ridicules, et faire pousser des cris d'admiration aux bonnes d'enfans!

— Que diriez-vous donc, me répondit madame***, avec laquelle je m'exprimais ainsi dans un moment de boutade, que diriez-vous d'un homme qui, déjà d'un âge mûr et possédant une grande instruction, est cependant entiché au dernier degré du défaut que vous signalez dans ce moment?

— Mais je penserais de lui que son instruction n'est qu'un effet de sa mémoire et que le raisonnement n'y eût aucune part.

— Vous vous tromperiez peut-être. M. Gernonval de Lantheuil, dont je veux vous parler,

pense et raisonne ; il déraisonne parfois ; mais c'est plutôt alors un vice de son imagination trop forte que de son jugement.

— Je ne vous comprends point.

— Le voici justement lui-même ; écoutez-le et vous me comprendrez.

Et je vis entrer chez madame***, un homme vêtu de la façon la plus ridicule et la plus extravagante. Tout ce que l'art de la toilette a de rafinemens, tout ce que la mode adopte en colifichets de luxe, servait à sa parure. Cependant, malgré la haute cravatte dans laquelle le bas de sa figure restait plongé, malgré les touffes abondantes de cheveux bouclés qui voilaient son front, malgré les riches bijoux scintillant sur sa poitrine et à ses doigts : — Jonathan! allais-je m'écrier (car c'était encore lui); mais son nom expira sur mes lèvres, tant j'étais stupéfait de voir le sorcier de la Calabre dans un costume si différent de celui qu'il portait le jour de sa première apparition.

Dès lors, je formai le projet de pénétrer ce qu'était enfin cet être inconcevable. Quelque chose de surnaturel présidait à sa destinée ; je n'en pouvais douter, je n'en doute point encore: j'affectai de ne le pas reconnaître, dans la crainte de mettre son esprit à la gêne ; j'écoutai même tout ce qu'il raconta de bizarre et de merveilleux avec un air de crédulité qui n'était point simulé, je l'avoue : cet homme commençait puissamment à s'emparer de mon imagination. Il s'en aperçut, et sembla en parlant, s'adresser plus particulièrement à moi qu'aux autres ; car diverses personnes étaient survenues chez madame***, depuis son arrivée. Quand il se retira, chacun interpréta à sa guise ce qu'il avait entendu ; seul, je gardai le silence.

— Eh bien! que dites-vous de notre *Visionnaire ?* me dit enfin madame***.

— Il confond mon esprit.

— N'allez-vous pas le supposer aussi vieux

que le monde, ajouta un nouveau-venu. Je veux bien ne pas le traiter absolument de charlatan, mais est-ce donc médire de lui que de lui donner pour confrères, Pythagore, Cagliostro et tous les illuminés des temps anciens et modernes?

— Accusez-moi de faiblesse et de crédulité, si bon vous semble, répondis-je ; mais j'aime mieux croire à un seul miracle, à une seule déviation dans les lois éternelles de la nature, que de penser que tous les hasards se sont régularisés pour soutenir ses impostures, que mille miracles ont été faits pour en empêcher un seul ; je me suis déjà trouvé avec lui, et les événemens d'alors me forcent d'ajouter foi à ses paroles d'aujourd'hui.

— Son air de franchise vous séduit, reprit mon antagoniste, et de ce côté, sans doute, il n'est pas attaquable ; le nom de *Visionnaire*, que nous lui avons donné lui convient tout-à-fait ; car, j'en suis convaincu, il croit

lui-même à tout ce qu'il avance. *Fortis imaginatio generat casum.* Ses songes, ses rêveries deviennent bientôt pour lui autant de vérités ; c'est un fou, un inspiré, un songe-creux, un visionnaire enfin, mais ce n'est point un imposteur.

Jonathan (car je lui conserverai le nom sous lequel je le vis pour la première fois), Jonathan sut que j'avais pris sa défense avec chaleur et que ma confiance en lui était complète ; cela sembla me mettre en faveur dans son esprit, et j'en profitai si bien qu'au bout de quelque temps je devins son disciple, son confident, son ami.

— J'ai remarqué votre surprise, me dit-il un jour, quand vous me reconnûtes sous ce costume moderne et bizarre ; mais depuis longtemps j'adopte le vêtement en usage dans les pays que j'habite, et de plus, les nombreuses émotions éprouvées pendant ma longue existence, m'ont, pour ainsi dire, créé un besoin

de déraison et d'extravagance que je satisfais parfois avec un plaisir dont vous êtes assez heureux pour ne pouvoir comprendre la portée! Ah! combien l'Éternel a sagement marqué la mesure ordinaire de la vie humaine! Insensé que je suis, d'avoir voulu aller au-delà! Plus insensé encore de vouloir toujours... me souvenir! J'ai tout vu, tout senti, et mes sensations aujourd'hui ne sont plus rien par elles-mêmes, sinon des réminiscences de mon premier siècle. Citoyen de tous les pays, contemporain de bien des âges, il semble que Dieu a voulu faire de moi un spectateur inamovible de tous les spectacles étranges qui se sont donnés sur la surface de la terre! J'ai vu Rome au berceau, j'ai vu des peuples anthropophages dévorer leurs ennemis sur cette même place où depuis s'éleva la reine des arts, la superbe Athènes; dans ce lieu même où je vous parle, j'ai assisté aux festins bruyans des Sicambres, aux jeux sanglans des Bructères; après avoir vu s'éteindre et se rallumer le flambeau des sciences, j'ai suivi pas

à pas les nouveaux progrès de l'esprit humain, et j'ai répété avec Salomon : Tout est vanité!

— Quoi! lui dis-je, ne rendez-vous pas au moins justice aux savans de notre époque, qui, dépouillés de toutes les arguties de l'école, marchent d'un pas ferme et libre dans le chemin tracé par la raison et l'expérience.

— Tout est vanité! reprit-il; ils ne savent voir qu'avec les yeux du corps; leur raison a tué leur instinct. Croyez-moi; j'ai vu trop souvent les systèmes succéder aux systèmes! J'ai vu persécuter chez vous au nom d'Aristote, de Loyola, de Voltaire et même de Piccini! La philosophie, la théologie et la musique m'y ont fait courir plus de risques pour ma vie que les cent batailles auxquelles j'ai assisté. Aujourd'hui je ne prends parti en faveur ni des savans ni des rois, et dans ce siècle même, que vous appelez celui de la raison, j'aime mieux être connu en France par la manière dont je noue ma cravate, que par ma

façon de penser sur les actes du gouvernement. J'ai subi toutes les formes du pouvoir et je n'en préfère aucune; j'ai étudié, approfondi toutes les sciences, et je ne crois qu'à l'astrologie et à l'alchimie.

— Est-il possible? m'écriai-je; il me semblait que de toutes, elles étaient les plus vaines et les plus fausses.

— Toujours baser sa pensée sur celle des autres! dit-il d'un ton amer. Les sciences hermétiques sont disparues ainsi que les autres, dans les révolutions du globe, sous les débordemens des barbares, ou sous la flamme des bûchers! mais leur puissance n'est-elle pas authentiquement prouvée, dans l'antiquité même, par ceux qui avaient intérêt à la nier? Moïse n'a-t-il pas reconnu, devant Pharaon, jusqu'où pouvait s'étendre le pouvoir des disciples de Zoroastre? Saint Pierre a-t-il refusé de croire aux merveilles de l'art de Simon, dit le magicien? Vos historiens, entre autres le

sage Rollin, n'ont-ils pas proclamé la véracit des oracles de Rome et de la Grèce? Vos prêtres eux-mêmes, dans ces derniers âges, n'osèrent pas nier les merveilles enfantées par l'art magique; mais ils les attribuèrent à un pouvoir maudit. A eux le Dieu tout puissant et le tabernacle! aux autres le Diable et le Pandæmonium! Ceux-là étaient pontifes et faisaient des miracles! ceux-ci n'étaient que sorciers et ne faisaient que des prodiges! Gardez-vous de vous y tromper : l'Europe, que des essais infructueux avaient découragée trop tôt, et qui laissa l'imposture s'asseoir sur les tablettes de Ptolomée, reviendra bientôt de son erreur; la découverte du fluide magnétique expliquera plus tard la puissance de la volonté, du regard, les mystères de la seconde vue, du somnambulisme, des songes, où des objets inconnus se présentent à nous sous leur forme réelle, et aidera à decouvrir entièrement dans ces contrées le temple de Zoroastre et la table smaragdine d'Hermès!

Je ne le comprenais pas assez pour le combattre, et le mouvement d'inspiration qui semblait l'avoir saisi en prononçant ces dernières paroles, imposait à son adversaire la nécessité d'employer avec lui d'autres armes que celles du raisonnement. Après un moment de silence : — Jonathan, lui dis-je, est-ce à cet art merveilleux que vous devez la prolongation de votre existence?

— Je ne puis rien révéler! Plus tard, peut-être... aujourd'hui j'en ai déjà trop dit; mais non, reprit-il en adoucissant sa voix, je ne me repentirai point de ma confiance.

Il affecta de changer la conversation, et nous en revînmes à ses voyages. — Depuis moins d'un siècle, me dit-il, la France a considérablement changé de face. Louis XV régnant, j'habitais Paris sous le nom de M. *de Saint-Germain*, et fréquentais la société des philosophes.

— Que pensez-vous de ce temps, comparé au nôtre ?

— Vous avez échangé le plaisir contre la raison, ou plutôt contre le raisonnement. Vous êtes aujourd'hui des fous plus sérieux, et par conséquent plus malades. Je voyais alors la philosophie, religion nouvelle, sur la défensive, rallier autour d'elle ses partisans, en leur promettant le triomphe dans l'avenir, et l'on avait foi à ses promesses; car, malgré les railleries du grand sceptique, il y avait encore, à cette époque, des croyances au fond des cœurs. Aujourd'hui, la liberté, la tolérance, ces rêves de vos devanciers, ces biens précieux qui faisaient leur orgueil et leur joie, quoiqu'ils ne les possédassent qu'en espoir, vous les tenez, et vous n'y croyez pas! A leur place, vous voulez substituer une chimère insaisissable; vous en jouissez en les niant, et vous les perdrez pour n'avoir pas voulu reconnaître leur identité et les appeler par leur nom! Comme le chien de

la fable, vous délaissez la réalité pour vous mettre en quête d'une ombre qui vous abuse, et le jour n'est pas loin, peut-être, où ce trésor, si long-temps convoité par vous, conquis par vous au prix de tant de souffrances, vous le foulerez sous vos pieds, vous le laisserez là, en arrière, brisé, mutilé, pour entreprendre de nouveau sa vaine poursuite. Aveuglés dans votre fausse voie, incapables de vous arrêter sur la pente rapide, vous décrirez encore une fois ce cercle fatal d'angoisses et de misères, pendant la durée duquel plusieurs générations désenchantées, lasses de la terre et maudissant le ciel, s'éteindront sur votre route. Puis, revenus au point de départ, vous croirez avoir marché en avant; vous releverez à moitié les débris faits par vous, et vous vous proclamerez fondateurs! Vous réchaufferez de votre souffle cette liberté quasi morte sous vos pieds, et vous vous direz ses sauveurs! et vous crierez victoire! et vous inscrirez sur vos drapeaux : Progrès et Civilisation! Vanité, vous dis-je, tout est vanité!

— Vous êtes sévère, mon ami.

— J'en ai le droit, me répondit-il. Chez tant de peuples et durant tant de siècles, j'ai vu, au nom d'un mieux prétendu et d'une chimérique perfectibilité, les hommes marcher à leur ruine et briser entre leurs mains les instrumens que la Providence y avait déposés pour les rendre heureux et sages, autant que la sagesse et le bonheur peuvent s'allier ici-bas avec leur nature incomplète !

Et chaque jour, Jonathan me citait, à l'appui de ce qu'il avançait, mille exemples empruntés à des époques et à des pays différens ; et il précisait si bien les dates, il décrivait si bien les événemens, il remontait avec une sagacité tellement lucide aux causes qui les avaient enfantés ; il habillait, chemin faisant, d'une physionomie si vraie et si patente les principaux acteurs de ces drames, que refuser de croire qu'il avait été témoin de toutes ces gra-

ves catastrophes, eût été chose impossible; car de la plupart, l'histoire n'en disait mot. Où donc aurait-il appris tout cela? Les choses d'invention ne se créent pas si facilement et se reconnaissent toujours au passage.

Ah! que n'ai-je pu retenir dans ma mémoire et transcrire aussitôt tous les récits que j'entendis alors! Combien les annales des peuples s'en fussent augmentées et rectifiées! Quels services rendus à nos académies savantes et autres! Je n'en veux pour reuve que cette belle histoire d'*une civilisation anté-diluvienne* dont il me raconta aussi les principales phases vers ce temps, mais que j'eus le bonheur de retrouver plus tard dans ses papiers, quand déjà mon souvenir n'en conservait plus trace! Quel nouveau jour n'a-t-elle pas jeté sur le véritable état des choses dans la vieille Ethiopie, avant nos âges historiques!

Quant à moi, l'avouerai-je? des récits de mon vieil ami, ce n'était pas ceux-là qui me

charmaient le plus. Mais dès qu'il me racontait ces faits piquans d'où ressortait si bien sa douce philosophie, ces anecdotes, parfois empreintes de merveilleux, tour à tour anciennes ou modernes, orientales ou occidentales, qui me transportaient, comme d'un coup de baguette, d'un bout du monde à l'autre, de la Sibérie en Afrique, des Indes en France, et du siècle de Périclès au siècle de Louis XV, alors, je me sentais retenu à l'écouter, par un attrait irrésistible. Ces mœurs, ces usages si différens, ces costumes, ces ornemens si variés, tout cela semblait jouer devant moi et briller en passant sous mes yeux; je m'abreuvais tour à tour aux eaux du Gange, du Nil ou de l'Illyssus; je m'enivrais des parfums du térébinthe ou de l'elcaya; je me laissais transporter avec la narration sur les hauteurs des Cordillières ou dans les fraîches vallées de la Perse; avec joie mon pied s'imprimait dans le sable des déserts ou sur les rives enchantées du lac Majeur, et je croyais sentir sur mon front succé-

der aux brûlantes étreintes du Simoun, les caresses des vents étésiens !

O volupté de l'écouteur! si bien connue des Arabes, lorsque le soir, assis sur leurs talons, les yeux mi-fermés, la tête ballante, placés en cercle devant la tente du chef, ils se laissent aller aux récits du poète ! Plongés dans une espèce de somnolence par la monotonie de la voix humaine, par les chaudes vapeurs qui s'échappent de la terre, par la fumée aromatique du narghilé, de tous leurs sens l'ouïe seule est en éveil et supplée les autres; c'est par l'oreille qu'une vie nouvelle, toute d'illusions, pénètre dans leur cerveau. Ce qu'on leur décrit, ils le voient, ils le sentent, ils le touchent! ce qu'on leur raconte, ils le rêvent! Moi de même, j'ai compris tes délices, j'ai passé des soirées entières et successives, absorbé dans mon rôle d'écouteur! Et quel poète de l'Arabie a jamais pu valoir Jonathan ! Quel autre narrateur que lui sut appeler à son aide la

connaissance de tous les lieux, de tous les temps, et des siècles d'expérience!

Tous deux, accoudés sur une table, ou le front appuyé sur le chambranle de sa cheminée, nous nous abandonnions à nos épanchemens d'intimité, éclairés seulement par la lueur du foyer. Tout à coup au milieu d'une philosophique dissertation, le besoin d'étayer les théories par un fait se faisait sentir chez mon vieil ami : aussitôt je le voyais se lever, interrompre l'argumentation commencée, rester quelques instans dans un silence profond, en interrogeant les cases nombreuses de sa puissante mémoire, et secouer vivement sa tête, comme pour y ranimer, en le remuant, le souvenir qui, depuis des siècles peut-être, y dormait engourdi.

Dès qu'il l'avait retrouvé, il marchait à grands pas dans sa chambre, méditant rapidement son sujet. Semblable au peintre qui d'abord prend soin de préparer et de charger sa pa-

lette, lui aussi mettait un certain art coquet à disposer d'avance ses couleurs, pour ajouter à la vérité du tableau qu'il allait tracer. C'était là son orgueil de narrateur. Il tenait souvent à prouver qu'aucun détail ne lui était échappé. Le nom des hommes et des choses, le costume porté par tel personnage au moment où il le faisait entrer en scène, l'arbre contre lequel il s'appuyait, le chien qui dormait à ses pieds, l'oiseau qui passait sur sa tête, rien n'était oublié, et s'il en résultait quelquefois un peu de langueur dans le récit, j'étais loin de m'en plaindre! Car l'homme, le chien, l'arbre et l'oiseau, chacun avec sa physionomie distincte, s'animaient l'un par l'autre, se dessinaient en groupe, formaient image avec le sol sablonneux ou verdoyant, aride ou fleuri, qui se déroulait sous eux, avec le ciel clair ou nuageux qui les couvrait, et complétaient pour moi un tableau dans toute son harmonie et son ensemble.

Afin de jouir plus souvent et plus à l'aise de

ces entretiens si substantiels et si variés, j'avais transplanté ma tente auprès de celle de Jonathan. C'est-à-dire, j'avais quitté mon logement du quartier Saint-Germain pour aller demeurer auprès de lui dans le haut du faubourg Saint-Honoré, où, durant l'hiver, il fixait sa résidence à Paris. De même, lorsque le retour de l'hirondelle annonçait celui de la belle saison, quand l'air tiède et parfumé des belles matinées d'avril venait dilater nos poumons et réjouir nos esprits, mon vieil ami, tout à coup dégoûté de la grande ville et de ses habitans, de ses plaisirs et de ses modes, se dépouillant bien vîte de ses bizarres ajustemens, de son élégance factice et de ses beaux airs empruntés, semblait renaître à la nature et à la simplicité. Alors son goût des voyages, cet éternel besoin de changer de place et de courir le monde, lui revenait; et si son ardeur ne le poussait pas à franchir les frontières de la France, mais seulement à parcourir nos provinces du nord au midi ou de l'est à l'ouest, oubliant ma répugnance à hanter

les grands chemins, muni de mon léger bagage, le pied ferme et l'oreille aux écoutes, je faisais route à sa suite.

O mes belles soirées de Provence, de Touraine et de Bourgogne, que de souvenirs vous me rappelez! (Car sur les bords de la Loire, de l'Yonne ou de la Méditerranée, comme dans le haut du faubourg Saint-Honoré, c'était toujours au milieu de ténèbres presque complètes que les facultés narratives de Jonathan s'éveillaient.) Quels récits pleins de merveilles et souvent empreints de naïveté et de bonhomie. n'ai-je point entendus durant ces pérégrinations de l'inépuisable conteur! Que ne puis-je les répéter aujourd'hui tels qu'ils m'ont été dits! Pourquoi ne me suis-je point méfié de mon ingrate mémoire et n'ai-je pas recueilli chaque jour précieusement les perles qui tombaient de la bouche de cet homme incomparable! Mais pouvais-je prévoir, moi, la catastrophe dont j'étais menacé! Cette fontaine, dont

les sources s'alimentaient aux plus vastes glaciers des Alpes, savais-je qu'elle allait tarir ou s'arrêter! Hélas! il en devait être ainsi, en apparence du moins.

Voici l'instant venu de raconter un événement que certes j'étais loin de supposer possible. Evénement le plus inattendu, le plus extraordinaire, le plus invraisemblable de tous ceux dont se compose la vie de Jonathan.

—

III.

Au bord de la Mer.

—

Nous venions de parcourir une grande partie de la Normandie. En cotoyant les bords ravissans de la Seine, de Ronen au Havre, mon vieil ami m'avait dit l'histoire extraordinaire de Guy d'Albrot, que je vous redirai bientôt, et lorsque, de son doigt étendu, il me montrait sur les flots éclairés par la lune la place où le malen-

contreux archer bourguignon trouva la fin de ses peines, j'aurais juré voir, le long du cours de l'eau et à sa surface, se dérouler ce filet argenté, cet inexplicable et inextricable cheveu blanc dont les riverains de la Seine, ceux de gauche, comme ceux de droite, se sont si long-temps émerveillés sans pouvoir s'en rendre compte.

Jamais Jonathan ne m'avait paru d'humeur si gaie le jour et si narrative le soir. C'étaient, dès le matin, de joyeux propos et de doux épanchemens ; c'étaient jusque bien avant dans la nuit, des récits plus nombreux, plus serrés, plus variés encore que de coutume, des récits à en oublier la faim et le sommeil.

Nous visitâmes le Havre, dans les environs duquel il semblait avoir longuement séjourné à différentes époques. Il ne s'en montrait que plus expansif et plus intéressant dans ses confidences. J'avais grand'peine à reconnaître en lui, je l'avoue, mon sorcier de la Calabre ou

mon petit-maître parisien, tant il montrait de joyeuse humeur et de bonhomie en parlant, au lieu de ce ton quelque peu emphatique et déclamateur qu'il affectait de prendre parfois auparavant.

Pour chacune de nos stations, il y eut une anecdote curieuse. A l'extrémité du triste faubourg du Perrey, près des quatre chemins, dans l'endroit appelé *les Goblins ;* sur les hauteurs d'Ingouville comme au village de Sanvic, où il retrouva un reste de cette race de Saxons qu'il avait vus autrefois couvrant ces mêmes rivages, et qui revivent encore aujourd'hui, mœurs, langage, costumes, dans les paludiers du Croisic; au délicieux vallon de Sainte-Adresse, qui doit la consécration de son nom à une impiété, comme à Bléville, dont l'église, toute de cailloux noirs, semble avoir été bâtie par la main des démons; à Graville, dont les souterrains renommés furent jadis le théâtre de tant d'épouvantables événemens, comme à Orcher

où sous une couche de mousse pétrifiée dort le célèbre Guy d'Albrot! partout enfin sa mémoire évoqua mille souvenirs que la tradition n'a pas même conservés parmi les plus anciens habitans du pays.

Et après ces récits, tantôt terribles, tantôt empreints d'une philosophie railleuse, Jonathan redevenait bonhomme comme devant, et s'abandonnait, avec toute la folle imagination et la fraîcheur de sens d'un enfant, au plaisir de jouir de l'air et du soleil, d'analyser une fleur ou un iusecte, de ramasser un coquillage ou une étoile de mer, d'entendre le bruit de la vague et du galet, et de voir les derniers élans de la marée montante couvrir nos pieds d'une blanche écume.

On eût dit vraiment que le voyage le rajeunissait, remettait son corps et son ame à neuf, tant ses traits avaient repris de sérénité et tant le sourire lui venait naturellement aux lèvres.

Seulement, — et c'est ce dont je fus d'abord quelque temps à m'apercevoir, — lorsque, de la jetée du Havre ou des hautes falaises qui s'élèvent près de la ville, son regard se dirigeait de l'autre côté de l'embouchure de la Seine, sur sa rive gauche, son œil s'immobilisait tout à coup à contempler un point du rivage opposé; son front se rembrunissait, et de graves pensées semblaient le préoccuper. Il s'asseyait alors, et, le coude sur les genoux, la figure dans ses mains, l'œil toujours fixé vers cette même place, je l'entendais murmurer des mots auxquels je ne savais quel sens attacher, comme : — Je ne reculerai pas!.. Nous verrons bien!

Ce point de l'autre rive qui fixait ainsi son attention, c'était la ville d'Honfleur.

Un soir, nous étions tous deux au bord de la mer, le ciel était sombre, le vent frais, et après un récit de Jonathan qui m'avait beaucoup intéressé, quand les nuages ouvraient un passage aux rayons de la lune, je prolon-

geais mon plaisir en regardant le moutonnement des flots, la danse des marsouins et le vol rapide des goëlands, lorsque je vis au loin une longue flamme bleue qui, courant sur les vagues, paraissait danser comme les marsouins, et voler comme les goëlands.

— Qu'est-ce que cela ? lui dis-je tout interdit.

— Cela, me répondit-il, après un moment de silence, pendant lequel il sembla étudier attentivement la marche et les bonds de la flamme ; — c'est l'accomplissement de ce qui doit être!

Cette réponse n'était point assez explicative pour que je pusse m'en contenter. — Comment peut-elle se propager ainsi sur la mer ?

— Elle n'est point sur la mer, mais bien sur le rivage.

— Sur quel rivage ?

— Sur celui d'Honfleur.

— C'est donc un incendie?

— Non!

— Mais qu'est-ce donc alors? lui demandai-je de nouveau avec une sorte de vivacité.

Cette fois, il ne me répondit point.

— Votre intention n'est-elle pas de visiter Honfleur? repris-je.

— Pas plus tard que demain, nous irons! dit-il d'une voix solennelle et gravement articulée. Et il répéta : — Je ne reculerai point!

— Y séjournerons-nous?

— Je ne sais, mais telle n'est point mon intention. Je ne veux que traverser Honfleur pour me rendre à Caen.

—A Caen seulement nous devons donc nous arrêter?

— Non! c'est à quatre lieues plus loin, sur une terre sanctifiée jadis, sainte encore aujour-

d'hui, c'est vers le bourg de Lantheuil enfin que nous nous dirigerons. Là, oui, là, doit s'accomplir le mystère. Mais, avant tout, il faudra sortir d'Honfleur..... Nous verrons bien!

Sans le comprendre, je devinais cependant qu'à Honfleur il prévoyait un obstacle capable d'interrompre son voyage.

— N'existe-t-il pas un autre moyen de se rendre à Caen ou à Lantheuil?

— Il en est plus d'un, mais je n'y aurai point recours. Encore une fois, je ne veux point reculer! demain, nous nous embarquerons sur le passager du Havre, qui nous transportera tous deux à Honfleur. Là, il faudra nous séparer... peut-être.

— Comment! m'écriai-je... une séparation! Et dans quel but? Caen et Lantheuil ne sont-ils plus les points vers lesquels vous voulez vous diriger? Avez-vous donc déjà changé d'idée et

le port d'Honfleur doit-il vous voir embarquer pour quelque lointaine contrée?

— Le sort décidera! reprit-il en me prenant la main et la secouant comme pour donner à ses paroles un sens plus pénétrant.

Mais j'étais encore à mille lieues de voir clair dans sa pensée, et lui répondant avec une expression qui témoignait plutôt en faveur de mon cœur que de mon intelligence, pressant sa main entre les miennes : — Non! point de séparation! lui dis-je, et si vous partez, je pars avec vous! moi aussi à mon tour je veux voyager! je veux voir les pays dont vous m'avez si souvent entretenu. Allons, décidez, partons pour le Sénégal, pour la Turquie ou pour les Indes? Je suis prêt!

— Vous ne pouvez me suivre où je vais aller sans doute. Le temps n'est pas venu pour vous, me répondit-il, sans marquer la moindre émotion de ce beau mouvement par lequel je venais de signaler mon dévouement à sa personne. —

N'importe! vous êtes jeune encore et vous pourrez m'attendre. Nous conviendrons du lieu du rendez-vous... ou plutôt il est déjà convenu. Il n'en est qu'un! c'est à Lantheuil, dans seize ans... seize ans! c'est long, n'est-il pas vrai? Mais je vous fournirai les moyens de prendre patience.

— Seize ans... C'est peu de chose pour vous, répliquai-je; mais pour moi!... ou plutôt, mon ami, il n'est pas possible, vous voulez vous jouer de ma tendresse. Moi, vous quitter! vous ne l'exigerez pas! non, jamais! vous ne m'aurez pas laissé contracter la douce, l'impérieuse habitude de vous voir, de vous entendre chaque jour, à toute heure, pour l'interrompre tout à coup, pour la briser impitoyablement, et cela pendant seize années! dans seize années, je serai vieux!... Vous ignorez ce que c'est que de vieillir, mais le temps qui vous a toujours respecté, me respectera-t-il, moi?

— Nous saurons bien l'y forcer! reprit-il.

— Oh! je le sens, loin de vous, je vieillirai rapidement, car vous m'êtes devenu si nécessaire!

Je lui dis encore d'autres choses aussi touchantes, et en lui parlant, j'avais des larmes dans la voix, des larmes dans les yeux, et je baisais avec respect et attendrissement sa main que je tenais encore. Je dois le dire, cependant, il ne me parut pas plus touché de mon désespoir, qu'il ne l'avait été un instant auparavant de ma proposition de tout quitter, famille, patrie, pour le suivre. De ce moment je commençai à m'apercevoir que mon ami Jonathan n'avait pas le cœur doué d'une sensibilité très-exaltée, ou du moins que le temps l'avait considérablement refroidie.

Quand j'eus cessé de parler, il prit la parole à son tour; mais sa pensée se montra dès le début de son discours si bien emmaillottée dans des langes mystérieux que, malgré moi, je cessai de lui prêter une attention soutenue.

Je me rappelai involontairement ma première rencontre avec lui dans les Calabres, lorsque, pour échapper aux questionneurs indiscrets, il répondait à chacun d'eux dans une langue étrangère. Cette fois seulement, il semblait avoir pris soin de faire de ma langue maternelle une langue complétement inintelligible pour moi.

Et cependant à mesure qu'il parlait, sa voix contractait de plus en plus une accentuation tellement solennelle et profonde qu'elle me glaçait de je ne sais quel effroi inexplicable. Quand cette voix ne fit plus entendre son timbre monotone et glapissant, je me retournai vers mon compagnon. La lune avait alors tout-à-fait triomphé des nuages et sa lumière tombait à plomb sur lui. Je le trouvai dans sa même position habituelle, accroupi, ses deux mains en mentonnière, les coudes sur les genoux et le regard fixe, constamment attaché sur le rivage opposé. Je ne puis dire quelle

étrange pâleur s'étendait sur ses traits. Soit reflet de la clarté lunaire, soit le résultat d'une émotion pénible, elle avait un caractère dont je fus épouvanté, et, de ce moment, je ne doutai pas devoir être bientôt le témoin de quelque grand événement surnaturel.

Le lendemain, dans la matinée, nous étions en mer, faisant route pour Honfleur. Durant la traversée, Jonathan, d'une humeur charmante et causeuse, paraissait avoir totalement oublié ses sombres appréhensions de la veille. Il ne changea même pas de maintien, lorsque, d'après une vieille coutume, le pilote du passager, se découvrant le front, après s'être signé dévotement, s'écria d'une voix lugubre à l'aspect de la montagne contre laquelle s'appuie Honfleur : — Voici Notre-Dame de Grâce !... Recommandez votre âme à Dieu !

—

IV.

Les quatre Élémens.

—

Remarquable par sa position à l'embouchure de la Seine, dominée à l'orient par le promontoire de la Roque qui s'avance là comme un Adamastor subalterne, chargé d'inspecter les tributs versés par le fleuve à la mer, ou de compter les vaisseaux qui, durant les temps d'orage, vont se perdre, corps et biens,

dans les parages dangereux de Quillebœuf, la vieille petite ville d'Honfleur, encaissée entre les côtes pittoresques de Vassal et de Grâce, se montre tout d'abord avec sa grève blanchâtre, ses bassins n'abritant plus aujourd'hui que des barques de pêcheurs, et sa population curieuse et bruyante qui couvre tout à coup les étroites jetées, aussitôt que la vigie signale le grand événement du jour, l'arrivée du passager!

Dans la partie basse de la ville, les rues montueuses semblent être transformées en un vaste marché de poissonnerie, et, ce qui éveilla le plus vivement mon attention en débarquant, je dois l'avouer, ce fut de voir dans les ruisseaux, gonflés par l'averse que venait d'amener la marée montante, frétiller une foule de crevettes et de petits crabes, dont les couleurs fauves, la marche douteuse arrêtaient mes regards malgré moi. Je suis très-facile à distraire, et tout cela sautillant, se heurtant,

se débattant, suivant le cours du ruisseau, comme pour regagner la mer, me préoccupait assez fort pour me faire oublier un instant au milieu de quelles idées sinistres nous faisions notre entrée à Honfleur, quand tout à coup la voix de Jonathan tinta vibrante à mon oreille et me tira de mon abstraction. Crabes et crevettes, tout disparut alors à mes yeux.

— En marche! des chevaux! des chevaux! une voiture! disait-il en paroles entrecoupées et haletantes : ne perdons pas un moment! il faut sortir d'Honfleur au plus vite, si le sort nous en laisse la faculté! Oser le traverser, c'est déjà de l'audace ; y séjourner, y manger, y dormir, s'y reposer même, ne fût-ce que durant l'espace de quelques secondes et appuyé seulement de l'épaule contre une de ses murailles, c'est se livrer! partons! en marche! en marche!

L'heure et la circonstance ne me parurent pas encore favorables aux explications ; aussi,

dès que la voiture et les chevaux furent prêts nous nous mîmes en route en suivant la rude et longue montée qui, au-delà de la porte de Caen, forme le faubourg d'Honfleur. Notre attelage, composé de deux pauvres haridelles, allait lentement, au pas, et, à mesure que nous franchissions la hauteur, certes si quelque chose était capable de me donner de nouvelles distractions, à moi qui n'avais encore reçu que des demi-confidences sur ce grand mystère auquel je ne comprenais toujours rien, c'est le spectacle merveilleux dont notre horizon était encadré.

Derrière nous, Honfleur fuyait avec ses toitures rouges et basses, avec son port où déjà les barques à voiles se balançaient aux dernières ondulations de la marée descendante; ses rivages mis à nu s'élargissaient graduellement en découvrant leur sable fin et blanc, où venaient s'abattre par centaines des mouettes, des fulmars et des courlis, tandis que des navires,

éclairés par un soleil couchant, glissaient au loin sur la mer.

Voilà ce que je voyais en regardant en arrière, tandis que notre voiture s'avançait péniblement sur la chaussée montueuse.

D'autre part, se montraient tout à coup Notre-Dame de Grâce et sa montagne, avec ses sentiers en spirale, avec les fraîches habitations suspendues à ses flancs comme des nids d'aigle; avec sa longue croix qui se penche sur la mer et semble la dominer comme un signe d'espérance et de salut; avec sa chapelle d'où sortait alors une longue procession de marins, la tête et les pieds nus, après avoir sans doute déposé comme *ex voto*, à l'autel de la Vierge, un tableau représentant le terrible naufrage auquel ils venaient d'échapper par la protection évidente de la bienheureuse Notre-Dame de Grâce!

Voilà ce que je voyais à ma droite, tandis que les pauvres chevaux, déjà haletans à mi-

côte, ne poursuivaient leur marche qu'excités vivement par les véhémentes apostrophes et le fouet de notre conducteur.

Vers l'autre bord de la route, des côteaux boisés; dans le lointain, des oseraies, des chenevières, des carrés de seigle au milieu d'arbres de toutes les grandeurs, de tous les feuillages; des hautes herbes variées, diaprées, dans des champs en jachère; et quand un dernier rayon de soleil vint jeter un reflet d'or sur toutes ces verdures, quand le vent frais du soir agita, mélangea toutes ces herbes, tous ces rameaux, c'était un spectacle à s'extasier. Puis, plus près de nous, des vallons serpentant le long des courbures de la montagne, s'enfonçaient tout à coup avec leurs pommiers en fleurs, et durant la demi-obscurité qui commençait, lorsque les brumes de la mer vinrent voiler cette vallée toute fleurissante, tout épanouie, on eût cru voir un ciel inférieur, un ciel magique, parsemé d'innombrables étoiles blanches; et quand des

rafales enlevèrent la brume et secouèrent tous les arbres, alors des tourbillons de neige s'élancèrent de ces merveilleuses profondeurs, s'élevèrent en colonne, retombèrent en blanche pluie; les coteaux boisés, les croupes de la montagne, les bords du chemin en furent passementés, comme si des milliers de pâquerettes y venaient d'éclore soudainement.

Voilà ce que je voyais à ma gauche, en avançant toujours lentement sur la montée, car, malgré les excitans de notre honnête conducteur, ses chétives haridelles semblaient menacer de rester en route.

Moi, je ne meplaignais point de leur lenteur, qui me permettait d'examiner, de détailler à mon aise ces belles œuvres de nature dont j'étais entouré. J'ai toujours pris grand plaisir à ce genre de contemplation, et jamais, je crois, je ne m'y étais abandonné d'une façon plus entière; aussi j'en avais tout-à-fait oublié et mon cher

compagnon et ses prédictions ambiguës sur notre passage à Honfleur, lorsqu'un long soupir, poussé près de moi, ramena to utà coup mes idées vers mon ami Jonathan.

Ce soupir prolongé qui venait de s'échapper de sa poitrine était de satisfaction, on n'en pouvait douter à l'air de bien-être et d'allégement qu'exprimait sa physionomie. —Mon Dieu! mon Dieu! murmura-t-il ensuite, quelle est donc ma faiblesse! moi qui me suis toujours si superbement vanté de ne point la craindre, qui me trompais si bien à cet égard, je me réjouis de la voir s'éloigner encore! mais du moins, ajouta-t-il, je n'ai point reculé!

Je l'avoue avec toute la simplicité de mon âme, je crus franchement que dans cette exclamation il ne s'agissait d'autre chose que de cette tant redoutée, prédestinée et ensorcelée petite ville d'Honfleur. En effet, elle semblait s'éloigner de nous; on ne voyait plus que son faubourg avancé et la pointe orientale de son

port. Nous tournions alors les hauteurs de la chaussée, encore quelques tours de roue, quelques pas de nos chevaux, quelques jurons et quelques coups de fouet de notre guide, et la vieille cité d'Honfleur disparaissait à notre vue, et les plaines fertiles du Calvados et la plantureuse vallée d'Auge allaient seules frapper nos regards.

Dans ce moment, nos chevaux bronchent, s'abattent; brancart, sangles, courroies, tout se brise du même coup : la voiture, livrée à elle-même sur la pente de la montagne, avec une rapidité toujours croissante, roule en arrière, traînant à la remorque quelques débris des palonniers et des harnais. Si nous avions perdu du temps à gravir la chaussée, il n'en fut pas de même à la descente. On eût dit que des chevaux invisibles, et vigoureux cette fois, s'attelant d'eux-mêmes à l'arrière du char, nous entraînaient à reculons. On eût dit que tout concourait à nous faire atteindre avec le plus

de promptitude possible le nouveau but qu'un destin fatal avait marqué pour nous. Les roues ne dévièrent point un seul moment sur le cailloutage de la chaussée, pas un seul obstacle n'entrava la route, et, la vitesse toujours s'augmentant en raison du carré des distances, nous allâmes, nous allâmes, nous roulâmes, nous roulâmes. Jonathan replongé dans son silence et son immobilité, restant obstinément le dos tourné vers sa nouvelle destination, comme un criminel qu'on mène au supplice, ne daignant point remuer la tête pour voir la ville d'Honfleur qui déjà réapparaissait devant nous, en s'élargissant à chaque bond qui nous poussait vers elle, sans jeter un cri, sans faire un geste, pour invoquer la protection de Dieu ou l'assitance des hommes, se laissa conduire où le sort le menait.

Quant à moi, me démenant, m'agitant, me cramponnant aux rebords de la voiture, comme pour l'arrêter dans son essor; les cheveux en

désordre, l'œil effaré, les bras tendus, je m'épouvantais à l'idée du danger qui nous menaçait. Croyant à chaque instant être brisé contre les massifs calcaires du côté gauche, ou jeté dans quelques bas-fonds du côté droit, je voyais avec terreur ces tableaux si frais et si gracieux qui tout à l'heure se déroulaient à mes regards avec tant de charmes; car tout cela n'était plus qu'abîmes, rochers, précipices, causes de mort et de destruction!

Ce fut ainsi que toujours allant, toujours roulant, nous fîmes notre rentrée à Honfleur, où nous nous arrêtâmes enfin au beau milieu de la place publique, à la stupéfaction générale des habitans. Là, notre bonheur voulut que la voiture fût brisée en éclats par son choc contre une muraille solidement bâtie; autrement, nous étions jetés à la mer.

Après un saut quelque peu périlleux je me retrouvai à terre, sur mes jambes, légèrement

étourdi, mais sain et sauf du reste. Mes sens remis, mon premier soin fut de chercher *l'autre*. Il était près de moi, encore dans sa position méditative, la main sous le menton, le front incliné et l'œil fixe. Il semblait n'avoir éprouvé aucun accident de notre descente rapide et de notre terrible halte, et cependant, à compter de cet instant, je retrouvai sur son teint cette singulière pâleur qui déjà m'avait frappé, lors de notre entretien mystérieux sur les rivages du Havre. Cette pâleur ne devait plus le quitter.

—En marche! en marche! partons, sortons de la ville! me dit Jonathan en me prenant le bras; au nom du ciel, quittons cette cité maudite! Il m'entraîna et je le suivis. — Tout ceci, répéta-t-il en chemin, n'est peut-être qu'un hasard, un de ces accidens qui peuvent arriver à tout le monde! au surplus, je suis prêt.

Nous trouvâmes un gîte en dehors des fau-

bourgs, vers la côte de Vassal. Une fois installés dans notre petite auberge, Jonathan donna des ordres multipliés pour que nous puissions, sur-le-champ, nous rendre vers notre destination. Cette fois, il était convenu que nous gravirions la montée à pied, et la voiture devait nous rejoindre sur la route de Caen. Mais il eut beau dire et faire, la nuit noire venue, voiture et voiturier, rien ne se trouva prêt à partir. Il fallut donc attendre au lendemain matin, et force fut de nous coucher pour que le temps passât plus vite.

J'étais harassé de fatigue. Jonathan et moi nous nous souhaitâmes une bonne nuit.

A peine dans notre lit, un effroyable tumulte remplit toute la maison; on monte, on descend, on frappe aux portes des voyageurs en répétant : Levez-vous! levez-vous! Puis, le cri : Au feu! se fait entendre. Nous nous habillons à la hâte. Je me sentais frappé de

stupeur. Tout ce bruit m'avait surpris en plein sommeil, et dans mon trouble, que venait augmenter encore l'obscurité au milieu de laquelle nous étions, j'avais peine à rassembler mes vêtemens. Un jet de lumière qui parut alors vint à mon aide; mais ce jet de lumière, c'était celui de l'incendie, qui déjà nous menaçait de près, et s'il dissipa en partie l'obscurité, il fut loin de calmer ma frayeur. Aussi, presque paralysé du cerveau, le regard douteux, je touchais mes hardes l'une après l'autre, sans savoir par où commencer. je m'irritais, je m'impatientais, j'allais, je venais, et n'avançais à rien.

Quant à Jonathan, costumé des pieds à la tête, avec toute l'apparence du calme, assis dans un coin, il m'attendait. Je dois en convenir, je fus profondément touché de cette marque d'intérêt; mais le moment n'étant pas favorable à une scène d'expansion, je renfermai ma reconnaissance en moi-même. En-

fin, Dieu aidant, et Jonathan aussi, je parvins à m'habiller presque décemment.

Durant cette toilette, le temps avait poursuivi sa marche et l'incendie son cours. Lorsque nous ouvrîmes la porte de la chambre, une colonne de flamme s'éleva devant nous et nous força de reculer. Il ne nous restait plus qu'un seul moyen de sortir. Ce n'est pas moi qui le trouvai néanmoins, car j'étais anéanti. Mais sans perdre de temps, mon philosophe suspendit nos draps à la fenêtre, les y attacha solidement, et par la protection de je ne sais quelle puissance céleste, nous nous retrouvâmes encore une fois à terre, sans malencontre.

— En marche ! en marche ! et gardez-vous de reprendre la route de la ville, si vous ne voulez point vous séparer de moi, me dit Jonathan.

Nous prîmes donc notre route comme il l'avait indiqué, mais bientôt une haie em-

brasée nous barra le passage; nous dûmes faire un biais à droite, puis à gauche, puis un détour, puis un autre, et déjà nous avions cessé de pouvoir nous orienter, que l'incendie, plus rapide que nous, éclairait seul, et seul nous traçait la route que nous avions à suivre. Il fallut bien marcher devant lui, car il nous cernait, il nous poussait! Nous nous trouvions alors au milieu d'un chemin bordé de maisons. Allions-nous vers la côte ou vers la ville? Nous l'ignorions, et il était important de le savoir.

Cependant, à travers la fumée dont nous étions environnés, mon compagnon distingua quelques malheureux habitans et s'approcha d'eux. Il les trouva s'occupant à la hâte du sauvetage de leur bétail, de leur trésor, de leur famille! Les uns chargeaient précipitamment leurs effets, à demi brûlés, sur des charrettes auxquelles ils s'attelaient bien vite eux-mêmes; les autres vidaient leurs maisons par les fenê-

tres ; meubles, argent, vaisselle, tout, rebondissant, éclatant, se brisant, tombait sur le pavé; ceux-ci emportaient leur père malade sur leurs épaules; ceux-là enfonçaient la porte de la chambre où dormait leur fils. Et c'était de tous côtés les cris de terreur des enfans, les sanglots désespérés des femmes, les imprécations des hommes. Joignez-y les hennissemens, les beuglemens des animaux atteints par le feu dans les étables et les écuries, et le grondement des flammes et du vent, et le craquement du bois qui se fendait, et des charpentes qui s'écroulaient, et des toitures qui s'abîmaient ! Le moyen, au milieu de tout cela, de demander sa route ?

Jonathan ne l'osa. L'incendie gagnait de proche en proche avec rapidité. Pourchassés par lui, entraînés par les fuyards, bon gré mal gré il nous fallut prendre le chemin qui s'offrait à nous comme unique voie de salut, et ce fut ainsi qu'à notre corps défendant, et

presque à notre insu, nous nous retrouvâmes, pour la seconde fois, au beau milieu de la place publique de la ville maudite d'Honfleur !

— Encore! dit Jonathan, avec un mouvement de dépit convulsif. N'y dois-je donc point échapper! N'importe! il est de ma nature d'homme d'opposer résistance jusqu'à la fin ! — En marche! en marche! s'écria-t-il de nouveau, et m'entraînant, me tirant à lui avec force, quoique je n'opposasse aucune résistance, car ma confiance en Jonathan était si grande, j'avais une idée si haute de son intelligence et de sa force, qu'en dépit du sort qui semblait ne me tourmenter que par contre-coup et ne m'atteindre qu'en visant à lui, près de lui seulement je cherchais encore mon refuge et me regardais comme presque en sûreté. Il m'entraîna donc et me fit descendre vivement vers le port.

Là, il s'arrêta devant le principal bassin et

apostrophant un marin caboteur qui venait de rentrer et se tenait sur sa barque, les bras croisés, la bouche béante, en surprise devant la grande lueur planant sur la ville et qui lui rougissait le visage à lui-même :

—Holà ! hé! l'ami! la barque est-elle à toi? lui cria Jonathan.

—Oui-da, mon maître; et le dernier paiement en a été fait il y aura deux ans, vienne la Saint-Pierre.

—Eh bien, veux-tu gagner de l'or?

— Vous ne me proposeriez que de l'argent, je ne refuserais pas pour ça. Mais de quoi s'agit-il? ajouta le patron de la barque.

— De nous conduire, par eau, et sur-le-champ, sans désemparer, sans quitter la rame ni toi ni les tiens et en forçant de voiles, de ce port à celui de Caen.

—N'est-ce que cela? Où sont vos paquets?

— Ils brûlent là-bas ! dit Jonathan en étendant son bras vers le faubourg que nous venions de quitter.

— C'est bien ; répliqua l'homme à la barque, c'est au profit des anges, car on dit qu'ils se revêtent des habits que le feu a purifiés. Mais votre bourse y brûle-t-elle aussi, là-bas? car entendre parler d'or c'est beau, mais il est plus beau d'en voir.

Jonathan tira de sa poche, avec un geste d'impatience, une lougue bourse bien pleine et la fit sonner : — En voici, dit-il, et dépêchons!

— Oui, dépêchons de régler nos comptes ; c'est juste, dit le patron. Il est beau de voir de l'or, mais il est plus beau d'en toucher; calculons. Vous semblez pressés de partir et moi je me sentais pressé d'aller me coucher. De plus, la nuit sera froide, la mer moutonne, il y a des courans entre Honfleur et Caen ; il

faut trois hommes pour conduire la barque. Combien pour chacun ?

—Cent francs !

—Et pour moi ?

—Le double! Et le tout payé d'avance.

L'homme à la barque fit deux pas en arrière, en signe de surprise , ôta vivement son bonnet, comme marque de considération, donna un coup de gouvernail, et dans un clin d'œil se trouva près de nous sur les dalles du bassin. Jonathan lui compta la somme et quand il la tint entre ses mains, qu'il l'eut pesée et recomptée :

—Si vous êtes des honnêtes gens, dit le marin, c'est Dieu qui vous a envoyés vers moi; mais ça fût-il le diable, soyez les bien venus! et quand même vous auriez mis de vos propres mains le feu à la ville, — ce qui est fort possible, — comme je n'y possède qu'un mauvais filet,

un mauvais lit et deux mauvais cousins germains, le tout peut flamber de compagnie, j'y gagne toujours plus que je n'y perds.

—En route! dit Jonathan.

— En route! répéta le patron. Il fit alors une espèce de porte-voix de ses deux mains disposées en conque ; mais, soit que le tumulte qui régnait alors dans les rues empêchât les marins sur lesquels il comptait pour l'accompagner, d'entendre ses cris, soit qu'ils se fussent rendus sur le théâtre de l'incendie pour y porter secours, il eut beau les héler, en se tournant vers tous les cabarets de la ville, nul ne se présenta.

— Peste soit des matelots caboteurs et de la marinaille d'Honfleur! grommela-t-il ensuite entre ses dents; puis s'apercevant aux signes d'impatience donnés par Jonathan qu'il en fallait finir de façon ou d'autre : — Cordieu! s'écria-t-il en se tournant vers nous, un coup

de résolution, mes braves! ne comptons plus sur ces maudits marsouins des côtes! C'est amphibie, voyez-vous. Ces mouettes-là aussitôt qu'elles touchent terre se changent en pigeons, et au moment où je vous parle, ils sont peut-être à faire l'amour à trois lieues d'ici! mais quand il ne s'agit que de ramer, un homme vaut un homme! Nous voilà trois, en nous comptant vous et moi. C'est le nombre! La marée baisse et avant un quart d'heure *la Belle Julie* aura le bec dans la vase. Il n'y a donc pas un instant à perdre! Ça vous va-t-il?

Jonathan ne lui répondit qu'en sautant aussitôt dans la barque. Moi, je le suivis, non sans murmurer en moi-même contre la nécessité bizarre qui me mettait une rame dans la main; à moi, déjà harassé, à moitié endormi et qui ai toujours eu le bras faible et la main délicate.

Enfin nous sortons du port, et le doux balancement de la vague, la fraîcheur de la nuit, le plaisir que nous éprouvions à nous

sentir pour la troisième fois hors des murs de la ville maudite, ce double mouvement de force et d'abandon qui contraint le rameur à regarder tour à tour le ciel et la mer; le ciel alors parsemé d'étoiles, la mer à peine ridée, à peine frémissante et qui en reflétant les étoiles les divisait, les brisait, les parfilait pour en former dans son sein des réseaux d'or et de lumière, tout cela d'abord nous fit oublier notre fatigue et nos terribles ennuis de la journée.

Nous rasions la côte. Rien ne gênait notre marche; ni courans, ni récifs. Jonathan, cloué sur son banc, faisait mouvoir la rame comme si c'eût été là l'occupation de toute sa vie; moi, je portais machinalement mes yeux vers la côte de Grâce que nous tournions alors à revers, et le patron, une main au gouvernail et l'autre dans sa poche (y cherchant encore sans doute, et y palpant son or, qu'il s'était arrangé pour ne partager avec personne), fredonnait d'un ton de bonne humeur un de ces

petits airs créoles qui, dans la bouche d'un marin caboteur, veulent dire : — je ne me suis pas toujours tenu en vue du rivage! lorsque, spontanément, nous nous regardâmes tous les trois avec stupéfaction. La voile venait de s'abattre et se collait, frissonnante, autour du mât; le gouvernail déviait sous la main du patron, l'extrémité des rames se raidissait entre les nôtres.

— Le vent change, dit le caboteur en sautant à sa voile. Holà! ho! ne craignez rien, vous autres, mais ramez toujours! Il n'y a pas de danger.

— Il y a danger, tant que je pourrai la voir, là, devant moi! murmura Jonathan en jetant un long et triste regard vers la ville d'Honfleur, que n'éclairait plus une lueur sinistre, mais qu'enveloppait alors une fumée noirâtre, à travers laquelle brillaient, par intervalles, les lumières de quelques maisons avancées, ou les lanternes des jetées.

Au même instant, un vent de nuit, un vent humide, froid, glacial, s'éleva avec violence et, en dépit de nos efforts réunis, sembla devoir nous pousser à la côte. Jonathan, à moitié soulevé sur son banc, promenait autour de lui un coup d'œil scrutateur pour prendre connaissance exacte de la situation, le patron avait cessé de fredonner son petit air créole, et moi, les examinant tour à tour avec terreur, au mouvement de leurs lèvres, aux froncemens de leurs sourcils, je croyais voir écrit lisiblement sur leur face l'avenir affreux dont j'étais menacé.

— Au large! dit notre marin, et courons des bordées, sinon ma barque sera déchirée sur ces rocs à fleur d'eau, ou brisée contre la falaise!

Nous nous mîmes à ramer de nouveau, nous courûmes des bordées, allant, venant, redoublant d'efforts. Je ne sais quel jugement Jonathan portait alors sur notre position, mais je

commençais à taxer de folie mon aveugle dévouement à sa personne. J'avais les mains saignantes, le corps ruisselant de sueur et la figure marbrée de froid. Tout à coup le vent redouble de force, la barque, poussée dans une direction contraire à celle que nous voulions lui imprimer, semble éclater dans toutes ses liûres et craquer dans toute sa lo gueur.

— Pliez la voile, cria le patron.

Jonathan saisit la voile et la voile se déchire.

— Laissez-moi faire, cordieu! et tenez seulement un tantinet la barre à ma place.

Jonathan se met au gouvernail et le gouvernail se rompt.

— Au diable les hommes de malheur et les matelots de rencontre! hurle alors notre capitaine caboteur: — Reprenez la rame et croyez-moi, si la conscience vous est lourde, dites votre prière.

Jonathan reprend la rame, et la rame se brise entre ses mains; et les débris de la rame et du gouvernail viennent, à diverses reprises, se heurter contre la barque, avec un frappement sourd et monotone; et les lambeaux de la voile, après avoir flotté au vent, se roulent, se gonflent, se tordent devant nous à la surface de l'eau, offrant l'affreux simulacre des angoisses d'un homme qui se noie; et la barque talonne sur les vagues comme sur un banc de sable; et le ciel, entièrement assombri a fait disparaître tous ces magiques reflets, tous ces beaux mirages, cette émaillure d'or et d'argent de la lune et des étoiles.

Soudain, ainsi qu'un vautour des profondeurs de la nue tombe sur un pauvre ramier et l'emporte palpitant dans l'espace, une horrible trombe d'air s'abat sur notre embarcation si frêle et si désemparée, la plonge dans le fond du gouffre, la hisse jusqu'au sommet de la vague, la fait tournoyer et la lance enfin à travers

tous les flots, tous les hasards, tous les périls de l'Océan!

J'ignore quelle contenance conserva, dans ce moment critique, mon ami Jonathan: quant à moi, comme si l'on m'eût revêtu tout à coup d'une armure de glace, je sentis un froid indicible pénétrer jusqu'aux moelles de mes os, selon l'expression du Psalmiste; je n'eus que le temps d'élever ma pensée vers Dieu, et demeurai bientôt après entièrement privé de sentiment. Je ne sortis de cet état de torpeur qu'en éprouvant une forte secousse. J'ouvris les yeux. Miséricorde divine! Nous étions en pleine ville d'Honfleur! pour la quatrième fois! et roulant sur les pavés dans notre misérable bateau, que la vague furieuse avait précipité par dessus les jetées!

—

V.

Les trois Secrets.

—

Nous mîmes pied à terre tous trois. Notre patron, à peine revenu de l'étonnement que lui causaient les désastres de la nuit et sa navigation terrestre, s'enfuit sans nous dire mot, nous prenant, selon toute probabilité, pour sorciers, s'il en fut! Jonathan, plus pâle que

jamais, se tenait cependant la tête haute ; son allure semblait ne se ressentir en rien de tant d'événemens récens, et sur ses traits, où venait parfois errer un sourire de défi jeté au sort, l'empreinte de la fatalité se mêlait à celle de la résignation. Voilà ce que plus tard je me rappelai avoir alors observé en lui, car pour le moment, étourdi par tant d'émotions diverses, je me croyais encore dans la barque au moment de l'ouragan, je me croyais encore dans mon lit au moment de l'incendie, je me croyais encore dans la voiture au moment de la chute, et je sentais les pavés anguleux d'Honfleur vaciller sous mes pas, tourbillonner comme des vagues, et je croyais tout à coup les voir se soulever pour former une pente rapide sur laquelle j'étais entraîné, puis ensuite les flammes en jaillissaient ; elles me brûlaient les pieds, et le vent de mer me glaçait le visage ; je marchais en dormant, je rêvais en marchant ; j'étais ahuri, abruti, et de toute ma provision ordinaire d'idées saines, une

seule m'était restée, c'est que je devais suivre Jonathan, et je le suivais.

— En marche ! en marche ! répétai-je à mon tour, par une sorte de manie d'imitation.

— Non ! dit Jonathan : cette fois, il ne faut plus tenter d'y échapper. Il y aurait faiblesse, il y aurait lâcheté ! nous resterons. Le destin s'est prononcé. L'eau nous avait conduits dans ces lieux ; la terre nous y ramena lorsque nous en voulûmes sortir une première fois ; le feu nous y repoussa une seconde ; l'air vient de nouveau de nous y rejeter violemment. Les quatre élémens d'Empédocle se sont conjurés contre moi. Le jour prédit ne doit plus tarder à se lever ; je l'attends !

Tandis qu'il parlait ainsi, sur la place publique d'Honfleur où nous venions d'arriver, moi, je frissonnais en l'écoutant ; mes yeux se fermaient, mes dents claquaient et un tremblement nerveux agitait tous mes membres. Il est

vrai que j'avais la fièvre. Il daigna s'en apercevoir, et comme le matin s'annonçait déjà, nous entrâmes à l'auberge du *Cheval Blanc* où il demanda un lit pour chacun de nous et un médecin pour moi.

J'avais dormi douze heures, lorsque le docteur arriva. Ma fièvre était partie avec mes fatigues, avec toutes mes fâcheuses impressions de la veille, et le docteur allait se retirer, quand à un soupir plaintif poussé par mon pauvre ami Jonathan, il se retourna subitement vers lui et sembla frappé de l'aspect hippocratique de sa face. Il revint le jour suivant, non pour moi, mais pour mon compagnon.

Jonathan reçut ses soins sans croire à leur efficacité et passa le temps de ses visites à discourir avec lui sur les différens systèmes de médecine qui, depuis trois siècles, s'étaient succédé les uns aux autres, comme simples affaires de mode ; il partit de là pour essayer de lui démontrer la va-

nité de la science médicale. Le docteur parut émerveillé des vastes connaissances de son malade, mais il combattit vivement ses hérésies contre la science. La discussion s'échauffa entre eux. Le malade tint bon, le docteur s'emporta, et cette petite controverse semblant ranimer Jonathan, je crus un moment qu'il devrait sa guérison plutôt aux emportemens de son médecin qu'à ses ordonnances. Quant à penser que la maladie pouvait avoir un dénouement fâcheux, je m'en gardais bien.

Un jour cependant, reconduisant le docteur : — Eh bien ; lui dis-je d'un air assez dégagé, son indisposition n'en finira donc pas ! Quand en sera-t-il quitte, enfin ?

— Bientôt ! me répondit-il avec un geste d'épaules et de paupières qui lui donnaient un air assez appitoyé.

— Comment donc ! le croyez-vous en danger ?

— Certes !

— Vous voulez rire !

— Avant trois jours, reprit alors le terrible docteur d'une voix sépulcrale, votre ami Jonathan sera mort !

— Lui mourir ! on voit bien que vous ne le connaissez pas ! allais-je lui répliquer, comme fit plus tard ce vieux soldat en parlant de Napoléon, mais il était déjà parti.

Quand je rentrai dans la chambre du malade, j'avais encore le sourire sur les lèvres. Jonathan m'en demanda la cause ; j'hésitai d'abord à la lui faire connaître, mais il insista, et comme je ne savais pas lui résister : — Je ris de votre docteur, lui dis-je ; ne croit-il pas que vous pouvez mourir de votre maladie !

— S'il le croit, il a raison ; s'il l'a dit, il a dit vrai, interrompit Jonathan en se relevant à moitié sur son lit et me regardant avec une

vive expression de force et de conviction : — J'en puis mourir et j'en mourrai !

— Vous! m'écriai-je stupéfait.

— Oui, moi; asseyez-vous, écoutez-moi et ne m'interrompez pas, car le temps presse et j'ai encore bien des choses à vous dire. Oui, mon ami, poursuivit-il en reprenant son air de bienveillance, le moment est venu de vous faire connaître enfin la vérité. Depuis longtemps, des signes certains, des pressentimens infaillibles, les révélations d'un art tout puissant, m'avaient laissé entrevoir que sur les bords de l'Océan, dans la petite ville d'Honfleur, devait finir ma longue et misérable existence! ou plutôt qu'ici devait s'accomplir l'acte que moi je nomme la grande Spagyrie! laquelle ne fait que préparer *l'Entéléchie !*

J'avais le cœur trop brisé alors pour comprendre le grec. Je ne lui demandai nulle explication et il continua :

— Je ne craignais point assez l'anéantissement corporel pour que cette condition put me fermer entièrement les abords de la ville où nous voici ; puis, vous le dirai-je ? j'éprouvais je ne sais quel désir violent de vérifier, fût-ce même aux dépens de ma vie, si le sort me tiendrait parole et si ma science en avait menti ! Vous avez vu avec quelle persévérance j'ai lutté contre le destin pour le contraindre à rétracter son arrêt. Mes efforts ont été vains ! et n'en devait-il pas être ainsi ! Tant mieux ! se dit-il avec un sourire de satisfaction et comme se parlant à lui-même : — Mes calculs étaient donc justes !

Il resta quelques instans plongé dans une profonde méditation, la main au front, l'œil demi fermé, la lèvre balbutiante, comme préoccupé de supputations mystérieuses ; enfin faisant un retour vers moi :

— Voilà le secret que je vous devais d'abord, pour avoir partagé mes périls et mes

fatigues dans ces derniers jours. Maintenant, il en est un autre que je veux vous allouer comme salaire de l'amitié, du dévouement que vous n'avez cessé de me témoigner et surtout de la confiance que vous avez eue en moi, vous, mon fidèle compagnon, mon hôte, mon auditeur, l'ombre de mon corps, l'écho de ma voix, le miroir de ma pensée !

Jusque-là, d'après son ordre, assis au pied de son lit, suffoqué par le saisissement que m'avait causé la nouvelle de sa fin prochaine, par la douleur que j'en ressentais, j'étais resté dans une sorte d'abattement stupide, la tête sur ma poitrine, ne retenant ni mes larmes ni mes soupirs ; mais à l'annonce de ce second et important secret, ah ! je l'avoue avec humilité, la curiosité éteignit soudainement chez moi la douleur ; mes larmes cessèrent de couler, je relevai la tète et mon œil fixe et agrandi s'arrèta, avidement interrogateur, sur Jonathan.

— Qu'est-ce donc? lui dis-je.

— Ce secret, c'est l'art de prolonger sa vie, d'en doubler la durée, d'aller même au-delà! Je puis vous le communiquer, je vous l'ai promis, je vous en dois la connaissance; mais n'est-ce point un présent fatal que je vais vous faire? Réfléchissez-y bien!

— Pourquoi fatal? lui répliquai-je avec vivacité; la vie, en se prolongeant, permet une plus certaine pratique de la science et de la vertu! Non! non! ne redoutez rien pour moi; vivre long-temps, c'est le moyen de vivre bien et de vivre heureux; car il faut du temps pour apprendre la sagesse et même le bonheur!

— Vous en voulez essayer? Ainsi soit-il! reprit le philosophe avec un sourire amer et me présentant un petit livret à papier jaune et maculé, à couverture grasse et vermoulue, bouquin vieux et délabré qui ne se soutenait d'un côté que grâce à un contrefort de parchemin et de l'autre à des fermoirs de cuivre oxidés: — Ouvrez ce livre, que durant plus

d'un siècle vos savans modernes ont foulé sous leurs pieds; il renferme le trésor convoité par nous.

J'ouvris le livre. C'était le traité *de Renovatione et Restauratione* de Paracelse. Jonathan m'expliqua comment, en recueillant certaines fleurs, à l'époque du jour que Paracelse nomme *balsamiticum tempus*, qui est un peu avant le lever du soleil, en les mettant au bain de sable et au bain marin, dans l'*Athanor*, durant tout un mois philosophique, lequel est de quarante jours; en suivant enfin les nombreuses préparations indiquées dans le livre, on parvient facilement à renouveler dans le corps humain l'humide radical, la chaleur naturelle, le mercure de vie, principes constituans de notre existence.

Quand Jonathan eut cessé de parler, je mis précieusement le livre dans ma poche, et je m'apprêtais à témoigner comme il convenait,

de ma reconnaissance à mon bienfaiteur, lorsqu'il reprit :

— Il est un troisième secret plus important encore que les deux autres, l'arcane de toute ma vie, la clef de mes trésors de science, le flambeau qui doit entièrement dissiper à vos yeux le doute et les ténèbres au milieu desquels je vous suis apparu! Les deux premiers, je vous les ai confiés, je vous en ai fait don; mais celui-ci il le faut acheter!

— Parlez! qu'exigez-vous? lui dis-je, impatient d'entendre cette nouvelle révélation qui, comme un astre intellectuel, devait éclairer ma raison, transformer ma foi aveugle en conviction logique, faire de moi un philosophe et non plus un croyant! Du moins, j'en jugeais ainsi alors.

— Il le faut acheter par un serment, reprit-il, par un serment terrible que vous renouvellerez sur mon tombeau. Il faut me jurer d'exé-

cuter fidèlement mes dernières instructions ; et alors, ce secret que vous désirez savoir, je vous le dirai, mais plus tard... oui... PLUS TARD ! car un assez long temps doit s'écouler avant cette confidence.

— Ah ! béni soit Dieu ! m'écriai-je ; cette consolante parole me prouve que si l'instant de votre mort est marqué d'avance, il est encore éloigné du moins !

— Eloigné comme la veille l'est du lendemain ! me répondit-il.

— Quoi donc ! Est-ce demain le jour fatal, le jour de notre séparation ? lui demandai-je avec la plus vive anxiété.

— Oui, c'est demain.

— Mais ce secret, quand donc le saurai-je ?

— PLUS TARD ! PLUS TARD !.... articula-t-il lentement.

On ne peut s'imaginer de quelle terreur me glaça ce mot deux fois tinté comme un glas de mort. — Quoi! demain, il doit mourir et c'est à un temps plus reculé qu'il renvoie la révélation de son secret! Il me sembla qu'il allait y avoir un mystère entre moi et la tombe. Mon sang se souleva avec force dans mes artères; mon cœur battit violemment dans ma poitrine.

— Maître, lui dis-je tout palpitant; n'abusez pas de la faiblesse de mes sens et de ma raison; dans quel lieu et vers quel temps dois-je encore vous revoir?

— Ne vous l'ai-je pas déjà dit? à Lantheuil et dans seize années! Craignez-vous donc de ne pas vivre d'ici là? Ne possédez-vous pas aujourd'hui le moyen hermétique qui prolonge l'existence?

— Oui, répliquai-je; mais vous, si j'en crois votre affirmation, alors vous aurez cessé d'être depuis long-temps!...

— Incrédule! murmura-t-il.

— Et avant de prêter ce serment terrible qui peut compromettre mon salut devant Dieu, daignez du moins m'expliquer...

— Silence! interrompit-il avec emportement, et reprenant sa voix vibrante et solennelle : — Encore une fois, prêtez moi l'oreille sans m'interrompre, car les instans s'écoulent avec rapidité, et la dernière heure qne nous devons passer ensemble a déjà commencé. — Je fis un mouvement comme pour marquer ma surprise, il me mit un doigt sur la bouche. — Oui, la dernière, car durant la nuit de ce jour, durant la matinée du jour qui va suivre, ni vous, ni qui que ce soit, ne devez pénétrer dans ma chambre et vous approcher de ma personne avant la deuxième heure de relevée. Il me faut la solitude pour recueillir et rassembler mon âme! Cette volonté, la respecterez-vous, ou la ferez-vous respecter du moins? — Je courbai la tête en signe d'engagement; il

reprit : — Maintenant, puisque la foi faiblit dans votre cœur, je n'exige plus de serment et je me borne à supplier avec instance mon compagnon d'exécuter mes dernières instructions. Il va les connaître ; et me tendant la main, en adoucissant tout à coup l'inflexion de sa voix : — Vous, l'homme que j'ai le plus aimé dans ces derniers temps, repousserez-vous ma prière et refuserez-vous même de m'entendre ?

— Ah ! criai-je avec des sanglots et tombant à genoux, en étendant les mains vers lui ; parlez, ordonnez ! ordonnez ! Ces instructions, cette volonté dernière de mon maître, quelle qu'elle soit, je l'exécuterai, fût-ce aux dépens de ma vie et du salut de mon âme : je le jure !

Un sourire de triomphe parut sur la figure de Jonathan. Je ne puis expliquer l'ascendant que cet homme avait pris sur moi. Il lui suffit ainsi d'un mot pour faire taire mes scrupules, et réveiller toute ma croyance et mon attachement à sa personne.

— Allons, calmez vous, me dit-il avec bonté : avez-vous donc pensé que ce serment pouvait vous être nuisible? Je n'ai voulu qu'enchaîner votre dévouement, le forcer à me survivre et non tyranniser votre conscience. — Et comme je l'assurais que mes larmes versées l'étaient seulement sur sa fin prochaine.

— Et à quelle partie de mon être adressez-vous tant de regrets? me répondit-il; est-ce à mon âme, *hospes comesque corporis?* Mais elle ne peut mourir, vous le savez. Est-ce à mon corps? A-t-il donc jamais vécu! du moins de la vraie vie, de celle de la pensée? Le grand philosophe dont vous mettrez bientôt vous-même la science à l'épreuve, l'a dit : *Domus est semper mortua, sed eam inhabitans vivit.* Qu'importe que la maison tombe en ruines, si l'hôtesse est immortelle! Puis, il balbutia entre ses dents : — Sur la longue route, une seule auberge s'ouvre-t-elle donc devant les pas du voyageur !

Je ne fis alors nulle attention à ce propos qu'il me rappela *plus tard*.

Ensuite il me communiqua ses instructions. Elles consistaient principalement dans le soin que je devais prendre de transporter son corps au bourg de Lantheuil, en observant à cet égard un cérémonial qu'il est inutile de rappeler ici. Puis, sans doute touché de mes soins, de ma résignation apparente, il m'attira à lui et me dit à voix basse : — Ce secret, mon grand *arcane*, dont vous désirez si vivement posséder la connaissance, je ne dois point vous le révéler encore, mais je pourrai peut-être vous dire d'avance en quoi il consiste. Venez seul à l'heure dite, et si tout n'est pas fini, vous le saurez. Il m'embrassa alors silencieusement, me fit signe de sortir de sa chambre, et tomba dans une méditation profonde.

Je passai la nuit l'oreille à sa porte, et je n'entendis rien. Vers le matin, le docteur ar-

riva, les gens de l'auberge se présentèrent; je les éloignai avec les meilleures raisons que je pus trouver. Enfin, la deuxième heure de relevée sonnant à l'horloge de la ville, je pris sur moi d'entrer chez Jonathan.

Plus pâle encore que d'habitude, la paupière abaissée, il avait les mains hors du lit et ses mains étaient froides. D'abord, je crus tout fini. Mais un soupir, échappé de sa poitrine, me donna à penser qu'il dormait seulement. Il ne dormait pas; il méditait. Jamais quiétiste ne s'est enfoncé plus profondément dans l'abîme de la rêverie; le corps semblait déjà avoir fait divorce avec l'âme; les sens ne servaient plus d'intermédiaires entre l'une et l'autre. Je l'appelai à haute voix; il ne m'entendit pas; je le secouai fortement, il resta insensible. Cependant avec l'ardeur la plus vive, de toutes les forces, de toute la puissance de mon désir et de ma volonté, j'aspirais, non à la connaissance parfaite du grand *arcane;* mais si je ne

pouvais mettre la main dans le sac, j'en voulais lire au moins l'étiquette. Ne m'avait-il pas permis lui-même de l'espérer! vain espoir, sans doute; car le voilà tout-à-fait privé de sentiment. Il n'a plus une minute à vivre!.... et je me désolais.

Après quelques instans d'un anéantissement presque complet, au moment où j'y comptais le moins, Jonathan se ranima tout-à-coup, se leva sur son séant, et les yeux grands ouverts, il s'écria :

— Fo, Pythagore, Hermès Trismégiste! Confucius, Socrate, Jésus-Christ! Tchenguiskan, Alexandre, Napoléon! racine cubique du nombre sacré! neuf corps, trois âmes! triplicité dans l'unité, triplicité dans la triplicité! trois têtes, trois cœurs, trois bras employés par Dieu pour instruire, pour moraliser, pour mélanger les peuples! science par le feu, morale par le sang, législation par le sabre!

Et il parla ainsi encore pendant quelques minutes, sans qu'il me fût possible de donner un sens à ses paroles.

— Mon ami, lui dis-je alors, en lui prenant la main et en attachant fixement mes yeux sur les siens, pour le contraindre de reporter sa pensée vers moi : — Vous m'avez promis...

— Je l'ai vue, dit-il en m'interrompant; les Omphalopsyques ne la pouvaient voir plus lucidement; je l'ai vue dans sa pureté; elle se repose maintenant; mais ses aîles frémissent, elle va partir!

— Hélas! pensai-je aussitôt, ses facultés s'en vont, le délire s'empare de lui et je ne dois plus rien espérer du pauvre moribond. — Jonathan! Jonathan! revenez à vous! lui criai-je néanmoins : revenez à vous! éloignez ces vaines pensées et songez à moi, qui suis là, attendant l'exécution de votre promesse!

Il me regarda, ne répondit rien, laissa re-

tomber sa tête sur l'oreiller, ferma les yeux et sembla perdre le souffle. Je me précipitai vers lui, je relevai sa tête, je frottai ses tempes, je lui fis respirer des sels, je posai mes deux mains sur son cœur, pour y rappeler la vie, et dans les soins empressés, multipliés que je lui rendais, dominait une sorte de fureur sauvage que je ne saurais définir. Ma curiosité, en pleine exaltation, était devenue impitoyable. Enfin, je le secouai si rudement qu'il r'ouvrit les yeux.

— C'est vous, murmura-t-il... vous mon disciple fidèle?... tenez... ce coffre... il renferme quelques uns de mes récits véridiques... je vous le donne!

— C'est *l'arcane* qu'il me faut! lui criai-je!

— Je ne puis... adieu!

— Non! pas d'adieu encore! repris-je avec violence et d'une voix impérative, comme si ma volonté eût dû suffire à lui rendre la force et la raison : — Pas d'adieu jusqu'à ce que vos

engagemens soient remplis! il me faut mon salaire à moi!

—Ne vous l'ai-je point donné déjà?

— Oui, le moyen de prolonger ma vie de quelques misérables années? et encore qui m'en garantit la réussite?

— Incrédule! incrédule! répéta Jonathan d'une voix presque éteinte.

—Non, je ne suis point incrédule, poursuivis-je en m'animant de plus en plus, et la preuve, c'est que cet *arcane*, dont je demande à connaître non l'essence, mais la nature, c'est, par ma foi! en vous, seulement, que j'en puis comprendre la sublimité.

—Arcane sublime en effet! dit le philosophe mourant, dont la voix reprit momentanément un son grave et nettement articulé : seul peut-être, sur la terre, j'en suis possesseur aujourd'hui!

—Je le crois! repris-je, agité d'une sorte

de frénésie. — Mais, à mon tour, c'est moi qui dois en avoir la possession !

— Plus tard ! répéta-t-il.

Ce dernier mot, acheva de m'exaspérer.

Mais, encore une fois, oubliez-vous donc que la mort vous tient et va vous emporter !

— Oui, murmura-t-il avec un son de voix désespéré. L'anéantissement peut venir pour moi si vous troublez ainsi la paix et le silence de mon *passage !*

— Mon salaire ! lui criai-je, il me le faut, je le veux !

— Grâce! soupira-t-il avec effort et d'une voix suppliante.

— Non, point de grâce! En manquant à votre dernière promesse, vous me relevez de mon serment! Prenne soin de vos restes qui voudra! Chargez tout autre de vos instructions! Adieu!

— Grâce! grâce ! répéta-t-il de nouveau et

d'un ton plus suppliant encore, mais qui ne suffit pas pour m'attendrir; car moi, de mon naturel si timide et si compâtissant, je ne sais quel besoin féroce de connaître me rendait alors cruel et implacable. Je sortais; il me rappela.

— Eh bien, approchez-vous, me dit-il, et prêtez bien l'oreille.

Je me penchai sur son lit, le cœur palpitant, l'œil et l'oreille attentionnés : mais déjà Jonathan semblait lutter de nouveau contre la douleur ou le délire. Il resta quelques instans muet, immobile; et, pendant ce temps, incapable de pitié, ma voix impérieuse résonnait à son oreille, mon œil interrogateur épiait son dernier regard, et ma main convulsive secouait sa main déjà froide, comme pour le forcer de me consacrer l'instant de vie qui lui restait.

Enfin, essuyant la sueur ruisselant à flots

de son front, se soulevant et s'appuyant sur son coude, il tourna la tête vers moi, ouvrit ses yeux, alors démesurément grands, et où le disque de la prunelle semblait disparaître sous un voile obscur et vitreux, et d'une voix râlante, qui s'affaiblissait graduellement :

— Ce secret... le grand secret, dit-il, eh bien! c'est le moyen de ne jamais mourir!

Et il expira.

—

VI.

Lantheuil.

—

Durant trois jours, je marchai, accompagnant le corps, pleurant et méditant le long de la route ; pleurant sur ma dureté au lit de mort de mon maître, et méditant sur les causes inexplicables qui avaient pu ainsi transformer le disciple soumis en bourreau impitoyable. Au reste, qu'était-il résulté pour moi de cette vaine révolte !

Le chariot qui portait les restes de Jonathan cheminait en avant, et moi je le suivais encore. Cette fois, rien de surnaturel ne mit obstacle à notre voyage. Nous dépassâmes Caen, nous dirigeant vers cette terre de Lantheuil, si hospitalière, si sainte, d'après les idées de mon ami, et après avoir traversé, en plein soleil, ces campagnes du Calvados, fertiles, mais peu ombragées, haletant de chaleur, épuisé de lassitude, le village de Pierre-Pont-Tourné, j'aperçus enfin la verdure des arbres, des massifs de feuillée qui s'élevaient devant moi et rafraîchissaient ma vue; puis, dans un bas fond, abrité des vents de mer et de ceux du nord par un double exhaussement du terrain, le beau château de Lantheuil! C'était là le terme de notre course.

Je n'avais pas franchi la grille de la grande cour, que deux hommes vinrent au devant de moi. L'un était l'illustre châtelain, homme excellent qu'on savait à fond en le voyant

et qu'on croyait aimer depuis dix ans quand on l'avait connu durant dix jours. Il avait aimé Jonathan à cause de ses principes philosophiques.

L'autre était le curé du lieu, bonhomme, manquant un peu de tolérance sur certains points peut-être, car il empêchait ses paroissiens de danser, mais il leur donnait l'exemple de toutes les vertus, ce qui peut bien, à la rigueur, passer pour une compensation. Il avait aimé Jonathan à cause de ses sentimens religieux.

Tous deux venaient de recevoir à l'instant même une lettre où celui-ci les instruisait par avance de l'heure précise de sa mort, et du jour de son arrivée à Lantheuil. Grâce à l'excellente organisation des postes dans le pays, la lettre avait mis autant de temps à y parvenir que le défunt lui-même.

A nous trois nous enlevâmes le corps pour

le transporter dans l'étage supérieur du château et le dérober aux regards des curieux et des profanes ; car l'inhumation en devait être secrète.

Jonathan ne pouvait être déposé en terre sainte ; le curé s'y opposait à cause des réglemens, mais il consentait à bénir le lieu de sa sépulture, quel qu'il fût.

Derrière cette longue et magnifique allée de hêtres, verdoyante ceinture de la terre de Lantheuil, dans un endroit tout parsemé de haies, de broussailles et d'arbrisseaux, nous creusâmes une fosse, tournée de l'est à l'ouest, et le soir, à cette heure où les narrations arrivaient si facilement aux lèvres de Jonathan, nous allâmes le chercher là où il était pour le conduire à son dernier asile. Depuis cette époque, l'étage supérieur du château de Lantheuil que Jonathan mort avait habité, demeura clos et condamné à tout jamais.

Par un temps humide et sombre, sous un ciel grisâtre, que la lune éclairait faiblement à travers les rares déchirures des nuages, le convoi funèbre se mit en marche. Le châtelain et le curé, en avant, soutenaient la tête, et moi les pieds, en arrière, toujours à sa suite jusqu'à la fin.

Seuls, tous les trois, nous formions le cortége; néanmoins, plus loin, à distance, trois femmes, trois sœurs, des terrasses du château, nous aidaient de leurs prières et nous suivaient du regard. L'une, grande, fière, imposante, se tenait entre les deux autres et les faisait se rapprocher lorsqu'elles s'égaraient à force de méditer, celle-ci en regardant la terre, celle-là en contemplant le ciel.

Quand tout fut dit pour Jonathan et que je l'eus recouvert de terre, le châtelain lui donna une larme, le curé une bénédiction, et ils s'éloignèrent. Moi, je restai, je restai encore près de mon vieil ami pour exécuter quelques unes de

ses instructions dernières. D'abord, après avoir légèrement foulé le sol, je le parsemai de graines remises à moi par lui-même. J'avais dans la journée cueilli deux branches d'arbres. Je plantai l'une, garnie de son feuillage, en tête de la fosse, vers l'orient; l'autre, dépouillée de sa verdure, brûlée à ses deux extrémités, comme le *susa* magique des Hottentots, je l'enfonçai aux pieds du mort, et là, les bras étendus, à genoux, je renouvelai à Jonathan le serment de revenir le voir dans seize années!

Mes engagemens étaient remplies. Trente-six heures après, reposé, rafraîchi, presque consolé! (je ne sais comment) n'éprouvant plus pour ainsi dire d'autre chagrin que celui de quitter mes hôtes, je pris congé du curé, du châtelain, des trois sœurs, les plus aimables qui soient au monde, et retournai à Paris.

—

VII.

La jeune Fille.

—

Vers le milieu du siècle dernier, un illustre voyageur (non un voyageur *per urbem*, mais *per orbem*), parcourait les mers polaires, pour l'avancement des sciences ou la pêche de la baleine. Il rencontra en route, voyageant de son côté, non pas sur un vaisseau, mais sur un glaçon, un jeune et beau Samoïède, au

nez écrasé, au teint jaune et, comme la chauve souris, se distinguant surtout par ses petits yeux et ses longues oreilles.

Notre voyageur, après avoir amorcé le beau Samoïède, en lui jetant un morceau de poisson cru, qui fut dévoré sur-le-champ, lui fit boire un grand verre de sang d'ours, un petit verre d'huile de baleine, et le jeune homme alléché, affriandé par toutes ces bonnes choses, consentit à le suivre jusqu'en France, et même à Paris, ou chacun put le voir comme une bête curieuse, moyennant légère rétribution.

Grâce à l'illustre voyageur, le beau Samoïède fut présenté au roi, immédiatement après messieurs du parlement, venus là pour une remontrance à faire; il vit la cour un jour de gala; il vit Versailles un jour de grandes eaux; puis, après une année de séjour dans la capitale, il fut poliment reconduit vers son soixante-dixième degré de latitude boréale.

Arrivé dans la mer polaire, il sauta sur le premier glaçon venu, dit adieu à ceux qui l'avaient ramené et retourna chez lui, se promettant bien de jouir de l'étonnement et de l'admiration de ses compatriotes, lorsqu'il leur raconterait les merveilles dont il avait été le témoin.

A peine fut-il reconnu, que la peuplade, endimanchée dans ses habits de peaux de phoques et dans ses coeffures d'écailles de poisson, accourut tout entière au devant lui! On l'entoura, on l'interrogea, avec les plus vives démonstrations de joie et de curiosité. Alors, il parla de Paris et des Parisiens. On lui rit au nez. — Il raconta Louis XV et sa cour. On le crut fou et chacun lui tourna le dos. — Il dit Versailles et les grandes eaux. On le déclara ensorcelé et on le battit.

L'homme aux longues oreilles tint bon d'abord, résolu de faire entendre raison à ses compatriotes; mais la discussion finit par tour-

ner entièrement contre lui. Loin de persuader aux autres qu'il avait vu Paris, Versailles, le roi et les grandes eaux, ce furent les autres, au contraire, qui lui persuadèrent qu'il n'avait rien vu, qu'il s'était égaré sur son morceau de glace, qu'il avait dormi, qu'il avait rêvé, et, à force de se l'entendre répéter, il finit par en être parfaitement convaincu. Alors, croyant recouvrer sa raison, il fit amende honorable, déclarant n'avoir jamais contemplé de femmes aussi belles que les dames samoïèdes, n'avoir jamais admiré d'aussi somptueuses parures que celles de peaux de phoques et d'écailles de poisson et n'avoir jamais vu jouer de grandes eaux, que celles lancées dans les airs par les évents des baleines. Pour le payer de sa rétractation, on le régala de chair d'ours et d'huile de morse, et il jura n'avoir jamais fait un repas aussi savoureux.

Eh bien! il en fut de même pour moi dès mon retour à Paris.

Je dis ma rencontre dans les Calabres, je racontai les accidens miraculeux de mon voyage en Normandie, à la suite de Jonathan, ses prédictions, la conjuration des élémens contre lui, et si l'on ne me rit pas au nez, si l'on ne me tourna pas le dos, si l'on ne me battit pas, c'est qu'à Paris la civilisation est plus avancée que sur les bords de la mer Glaciale.

Comme preuves à l'appui, je publiai quelques récits de Jonathan; on les traita de contes et l'on m'en fit honneur. Ma vanité aida peut-être à ébranler mes convictions, et, à mon tour, je finis par croire aussi avoir dormi, avoir rêvé. Le temps s'écoula et, de même qu'il use les saillies du marbre, il effaça en partie les reliefs de mes plus vives impressions de jeunesse. Je me mariai, j'eus des enfans; mes idées changèrent de cours; mes souvenirs comme mes affections se concentrèrent autour de ma famille; mais je perdis ma femme, et la douleur que j'en ressentis, mes embarras de paternité

qui s'en augmentèrent, avaient aux trois quarts chassé Jonathan de ma mémoire, lorsque, dernièrement, des affaires de famille, un compte d'héritage à régler, m'appelèrent dans la ville de Caen.

Pouvais-je me sentir si près de Lantheuil sans chercher à dissiper le nuage dont ma raison était encore obscurcie!—Je veux bien croire, disais-je, que la flamme errante sur les grèves d'Honfleur, la descente de la chaussée, l'incendie du faubourg de Vassal, la trombe d'air s'abattant sur notre barque et la lançant par-dessus les jetées, tout cela ce sont des visions! Je veux bien croire aussi que Jonathan avec ses brigands de la Calabre, avec ses paroles prophétiques, sa science, sa magie, ses secrets, s'est moqué de moi; mais enfin, sorcier ou non, il est mort entre mes bras à Honfleur, et je l'ai enterré de mes mains à Lantheuil! Pourquoi n'irais-je pas visiter son tombeau? Oui... j'irai, je dois cet hommage à l'homme qui a tant récréé

mon oreille, à l'ami dont j'ai reçu le dernier soupir! et je reprenais avec plus de vivacité: Oui, cordieu! j'irai! j'irai, ne fût-ce que comme distraction, comme satisfaction, et pour décider enfin s'il y a un tombeau à Lantheuil, si Jonathan a jamais existé, si j'ai rêvé, si j'ai été frappé de folie, et si toutes ces belles merveilles dont je fus l'unique témoin, se sont passées en Italie, en Normandie ou à Charenton!

J'allai donc à Lantheuil, et le battement de cœur me prit en revoyant le château, la grille, la double pièce d'eau de l'entrée; car je reconnaissais tout cela! J'étais donc venu déjà à Lantheuil? Dans quelles circonstances? Mon souvenir ne m'en retraçait pas d'autres que celles qui suivirent la mort de Jonathan.

Je rencontrai le curé: — Qu'y a-t-il de nouveau? lui dis-je.

— Rien de bon, me répondit-il; les mœurs

s'en vont, les villageois dansent. Comment en serait-il autrement? nous avons parmi nous une paysanne qui joue du violon.

Et il s'éloigna.

Je rencontrai le châtelain : — Qu'y a-t-il de nouveau? lui dis-je.

— Tout va bien, me répondit-il; la culture s'améliore, l'éducation aussi. Nous avons parmi nous une paysanne qui parle latin.

Et il s'éloigna.

Je ne revis point les trois sœurs.

Tournant le château sur sa gauche, je me retrouvai dans la magnifique allée de hêtres. Le frisson me prit; car il me sembla qu'en approchant de ces lieux, j'allais de nouveau subir l'influence d'un pouvoir surnaturel. Je cherchai des yeux à travers les arbres la place où devait se trouver le tombeau; mais ce fut long-temps

en vain. Au lieu d'un site sauvage, d'un terrain inculte, parsemé de broussailles, je vis se dérouler une verte pelouse, ceinturée de ruisseaux; un sentier la traversait en diagonale, jusqu'à l'une de ses extremités, où se trouvait un petit banc de pierre contre un saule.

Je cherchai ailleurs, croyant m'être mal orienté, et lorsque je me retrouvai du côté de la pelouse, j'aperçus alors sur le petit banc, appuyée contre l'arbre, une jeune fille fraîche et belle. Afin de regagner le sentier, je passai près d'elle : elle me regarda avec grande attention et une vive rougeur colora son front et ses joues. J'avais trop de raisons d'être modeste, pour ne pas attribuer aussitôt cette coloration subite à un simple mouvement de pudeur et de timidité; aussi, après avoir salué la belle fille, j'allais m'éloigner au plus vite, lorsqu'elle m'arrêta d'un geste de tête, et me fit signe de la main de venir m'asseoir auprès d'elle.

Je ne suis plus jeune; mais la présence, mais

l'approche d'une femme, jeune et jolie, a toujours agi sur moi d'une manière sensible. L'ébranlement nerveux que j'en ressens contracte mon cœur et fait refluer mon sang vers ma figure; aussi dans cette circonstance, quand je me trouvai près de la jeune fille, assis sur le même banc, ma rougeur, j'en suis certain, pouvait hardiment rivaliser avec la sienne.

Chacun de nous (pour se remettre de son émotion sans doute) sembla d'abord attendre que l'autre prît la parole; enfin, après un silence assez prolongé.

— Vous avez bien tardé! me dit-elle.

Étonné, je me tournai brusquement de son côté comme pour lui demander une explication, et nos yeux se rencontrèrent. Je ne puis dire ce que j'éprouvai alors de saisissement et de surprise; ce fut un sentiment indéfinissable, car je n'aurais su d'abord en expliquer la

cause. Ce n'était plus la présence de la femme qui agissait sur moi ; cependant mon émotion et ma rougeur venaient de se renouveler, mais sous une bien autre influence.

Avez-vous parfois, au moment le plus inattendu, à travers la vitre d'une maison étrangère, vu apparaître soudain une figure amie, qui vous fait des signes d'intelligence? Eh bien! moi de même; dans les yeux de la belle fille à moi inconnue, je venais de voir briller un regard de connaissance, un regard que le temps n'avait pu me faire oublier et qui changea tout mon être en s'arrêtant sur moi! mais ce regard, il me demandait une réponse.

— En quoi ai-je tardé? balbutiai-je.

— Et les seize ans! me répliqua mon interlocutrice. Ne deviez-vous pas vous trouver ici, à cette place, le jour même qui marquait l'expiration des seize années? Vous l'aviez juré! et depuis un mois, je suis venue vous y attendre, et vainement.

J'étais anéanti. Les souvenirs qu'elle me rappelait, souvenirs que je croyais à jamais enfermés dans la tombe de Jonathan, comment avait-elle le pouvoir de les évoquer! qui donc l'avait rendue dépositaire de ce secret, sur lequel j'avais toujours su garder le silence? Je réfléchis, je supputai en moi-même depuis quelle époque j'avais dit un dernier adieu à Jonathan; la jeune fille avait raison, et, grâce au hasard, j'étais en retard d'un mois seulement.

— Vous le voyez, je suis venu, repris-je, avec un peu plus d'assurance; mais la place où il repose, je la cherche en vain.

— Vous la cherchez, et elle se cache sous votre ombre! me dit-elle; ce banc sur lequel vous et moi nous sommes assis, c'est la pierre tumulaire de votre ami; cet arbre contre lequel nous nous appuyons tous deux, c'est l'arbre planté par vous-même sur son tombeau!

— Est-il possible ! m'écriai-je, déjà debout et tour à tour examinant le banc, l'arbre et la jeune fille. — Quoi ! ce saule...

— C'est la branche feuillue tournée du côté de l'Orient !

— Ce banc ?...

— C'est la barrière placée devant un cadavre, pour le défendre de la voracité des loups!

— Mais vous-même, lui dis-je, vous qui connaissez toutes ces choses révélées à moi seul ; qui savez des paroles adressées à moi seul, par une bouche que le doigt de la mort ferma pour jamais aussitôt qu'elle les eut articulées; vous, dont la naissance remonte à peine à un temps dont vous parlez comme si vous l'aviez vu, qui êtes-vous?

Elle se leva à son tour, fit un mouvement vers moi, me sourit en m'adressant un de ces regards si pleins des choses du passé, et me

tendant la main d'un air de familiarité et d'ancienne connaissance :

— Je suis celui qui vous a dit de venir ; je suis celle qui vous a attendu; et, — comme par mon trouble, par mon agitation, je témoignais encore ne pas comprendre, elle ajouta : — Je suis celui qui vous a promis un salaire et je suis celle qui vient vous le payer!

— Un salaire? lui demandai-je tout étonné ; et ce salaire, de quelle sorte est-il?

—Il s'agit ici d'acquitter une dette, en vous révélant le troisième secret qui vous restait dû par Jonathan.

— Miséricorde! m'écriai-je en ouvrant des yeux stupéfaits ; vais-je donc encore, après seize ans, rentrer dans ce monde de prestiges d'où je suis déjà sorti fou!... Jonathan!... c'est au nom de Jonathan que vous vous présentez?... mais cet arcane inestimable, ce secret si précieux dont il devait payer mon

dévouement et mes soins, c'était le moyen de ne pas mourir, et Jonathan est mort!

— Vous voyez bien que non, me répondit-elle, puisque me voici!

Je reculai saisi d'épouvante. Ma tête s'y perdait ; j'en avais des éblouissemens, des vertiges. Plein d'irrésolution, partagé entre ma raison révoltée et ma crédulité curieuse qui se réveillait en moi, ne sachant lequel de mes sens je devais accuser de mensonge, si c'était ma e qui m'abusait ou si les paroles que je venais d'entendre étaient un vain bruit produit par l'exaltation de ma propre pensée et venu de mon cerveau à mon oreille, sans avoir frappé l'air extérieur, je portai la main à mon front, et, chancelant, je m'appuyai contre le saule. Là, en proie à un tremblement nerveux, je ne pouvais encore détacher mes yeux des yeux de cette fille incompréhensible. Semblable au serpent qui force le roitelet de venir, de son propre mouvement, se livrer à lui, elle exerçait

sur moi sa puissance fascinatrice ; car son regard, c'était celui de Jonathan! oui, ce regard, il m'avait frappé d'abord à l'aspect de la jeune fille; mais combien il me troublait plus encore en ce moment, après les paroles qu'elle venait de prononcer et lorsque je le retrouvais en elle avec un certain accent de la voix, et certaines formes mystiques de langage qui me rappelaient entièrement mon ancien compagnon!

Sans me remettre de mon trouble, après un long silence employé à nous examiner tous deux : — Êtes-vous donc Jonathan? lui dis-je.

— Comprenez-moi mieux, me répondit-elle en souriant : non, je ne suis pas, ou plutôt je ne suis plus celui que vous venez de nommer, et cependant il revit en moi.

— En vous! mais par quelle merveille?.....

— C'est là le secret qu'il faudra bien vous faire connaître ; mais j'en aurais trop long à vous dire pour aujourd'hui, et le temps me

presse, car ma mère m'attend. Aussi, pourquoi avez-vous tant tardé! A demain, donc!

— A demain! répondis-je, sans ajouter une parole, sans faire un geste pour la retenir, et pourtant Dieu sait avec quelle angoisse étrange je la voyais s'éloigner si brusquement! N'emportait-elle pas avec elle le mot de cette nouvelle énigme qui commençait pour moi, et, je le jure, je n'espérais plus la revoir, tant notre entrevue me semblait plutôt ressembler à une apparition qu'à une réalité.

Le lendemain, elle revint pourtant; elle revint la pudeur aux joues, la candeur au front, l'œil baissé, et sembla s'intimider en me revoyant. Cette fois, elle paraissait être tout-à-fait de son sexe, et je la trouvai charmante ainsi. Sa parure, plus soignée que celle de la veille, un livre d'église qu'elle tenait à la main, me firent facilement deviner le jour dominical, et je m'étonnai grandement, j'en dois convenir, de

voir cette fille singulière se conformer comme ses autres compagnes du village, aux lois de la coquetterie et aux règles vulgaires de famille et de religion.

L'impression que sa présence me fit alors éprouver fut de telle sorte que, sans songer à notre entretien interrompu de la veille, je lui parlai, tout d'abord, de ma satisfaction en la revoyant, de la bonne grâce dont elle me semblait pourvue sous ce nouveau déshabillé, et j'en vins enfin à m'enquêter de son âge, de son pays, de sa famille.

Elle avait quinze ans (elle en paraissait au moins dix-huit!) son père, nommé Jean-Baptiste Renard, était l'un des fermiers de M. le comte de T..... Née à Lantheuil, élevée dans le pays, sa vie ne se distinguait en rien ostensiblement de celle de ses compagnes de jeux ou de classe, sinon par la singulière facilité avec laquelle elle apprenait tout ce qu'on lui enseignait et même ce qu'on ne lui enseignait pas.

Voici en peu de mots ce que la jolie fille me raconta, les paupières modestement abaissées ; et comme je prenais plaisir à entendre son récit naïf, et que, lui souriant, rapproché d'elle sur le banc de pierre, par une privauté qu'elle même avait autorisée la veille, je tenais une de ses mains entre les miennes, la pressant assez tendrement, je l'avoue, tout à coup la narratrice en terminant, leva la tête vers moi, sourit, et le regard railleur de Jonathan, s'échappant derechef de sa prunelle, changea subitement le cours de mes idées et me ramena aux choses sérieuses.

La rusée s'en aperçut, et, répondant à ma pensée avant même que j'eusse pris la peine de la formuler :

— Oui, dit-elle, revenons à des occupations plus graves ; car il me reste à vous instruire de ce que vous avez tant désiré savoir. Autrefois, la violence même vous semblait légitime pour arriver à la connaissance de ce grand secret ;

aujourd'hui, bien peu suffit pour vous en distraire.

— J'écoute, luirépondis-je, rouge de honte.

— Oh! une telle confidence demande quelques préparations, poursuivit-elle en souriant. Comme autrefois, soyez donc encore auditeur attentif et non distrait. Je vais vous initier au grand *arcane*, et vous mettre avant tout à même de le comprendre!

Elle se plaça plus à son aise sur le banc, arrangea sa robe en prenant un air d'importance calculée, et voici à peu près quelles furent ses paroles, dont l'espèce de solennité tranchait si vivement avec celles que j'avais entendues sortir de sa bouche quelques instans auparavant.

— Vous admettez dans l'homme, n'est-il pas vrai, deux parties distinctes? le corps, enveloppe matérielle, inerte, vêtement d'un jour, dont la terre fournit l'étoffe, les tissus, et dont

elle reclame les débris ; puis l'ame impérissable, qui met en mouvement la machine, verse la chaleur dans le sang, la sensibilité dans les nerfs et fait monter la pensée au cerveau.

Je ne savais où elle en voulait venir, mais j'écoutais toujours.

Elle poursuivit : — D'après vos croyances modernes, en se dépouillant de son premier vêtement de chair, l'ame s'élance vers le ciel. Erreur ! il n'en peut être ainsi ; une seule épreuve ne suffit pas ici-bas à la justice de Dieu ! la vertu a plus d'une lice à parcourir ; le vice a droit à plus d'une revanche avant de comparaître au tribunal d'en haut, et souvent, durant son pélerinage sur la terre, une seule ame use bien des enveloppes humaines ; bien des vases se brisent avant que l'essence divine qui tour à tour les a parfumés, s'évapore enfin !

— Mais c'est le système de la métempsycose que vous professez là ! dis-je en l'interrompant.

— Justement ; car c'est le seul système vrai. Pour s'en convaincre, bien des hommes n'auraient qu'à en appeler à leur propre conscience. L'ame emporte toujours avec elle quelques traces confuses du passé, et si chacun, avec persévérance, interrogeait ses souvenirs d'une autre vie, plus d'un écho lointain s'éveillerait pour répondre. Vous-même, dans vos rapides promenades à travers la France, ou lorsque vous avez jadis parcouru l'Italie et les Calabres (cette jeune fille, élevée à Lantheuil et qui n'était jamais sortie de son village, elle savait mon voyage en Italie !) ne vous est-il pas arrivé à la vue d'un site pittoresque ou d'une ruine encore debout et conservant son caractère primitif, de penser que ce n'était pas la première fois que ces objets frappaient vos regards? Un souvenir vague, s'éveillant dans votre mémoire, ne vous disait-il pas tout bas : — Ces lieux, tu les as déjà visités dans un autre temps !

— Pour le coup, cela est vrai ! m'écriai-je,

déjà disposé à écouter favorablement mon joli professeur : — Tel est la sensation intime éprouvée par moi, je le certifie, à la vue de la route de Milan à Florence et du mont Capitolin à Rome ; je me rappelle encore l'avoir de même ressenti en France... Oui... du côté d'Auxerre... une ferme... un cours d'eau... des granges ombragées par des ormes... ; j'aurais juré avoir habité là, et, en voyant ces lieux pour la première fois, je cherchai d'instinct et le moulin qui effectivement s'élevait sur ma gauche et la maison du seigneur, dont mes yeux ne pouvaient découvrir encore le faîte, mais que je désignai devant moi, comme existant derrière la colline ! La maison du seigneur était devenue une fabrique ; mais il me sembla me remémorer ce qu'elle avait été jadis, et je décrivis son lourd perron massif et tournant, sa rampe basse et dorée, sa large porte cintrée, son péristyle qui s'épanouissait circulairement en avançant dans la cour d'honneur, comme pour convier les arrivants à l'hospitalité. A tout cela avait

succédé un escalier droit et raide, une petite porte bâtarde ; le récrépissage et le badigeon avaient outrageusement rapproprié la face du vieux monument ; mais moi, soit souvenir, soit illusion, je revoyais ses murailles noircies et lézardées, tapissées de mufliers, de chélidoine et de cymbalaire, je revoyais ses tourelles, ses hautes fenêtres, ses balcons, et volontiers, je crois, j'aurais revu jusqu'aux anciens habitants du vieux manoir, si les moqueries de mes compagnons n'étaient venues là comme une douche intellectuelle, calmer mon cerveau et réfréner les écarts de mon imagination.

— Eh bien! me dit mon interlocutrice, en Italie comme en France, c'était là autant de souvenirs interrompus de vos anciennes existences.

O merveille! j'avais été tour à tour Italien et Français! Peut-être l'un des grands citoyens de la vieille Rome ; peut-être aussi fermier

bourguignon ! Ce dernier état me paraissait plus vraisemblable, je ne sais pourquoi.

— Mais ! dis-je ensuite, comme me parlant à moi-même ; serait-il possible que la métempsycose eût quelque réalité ?

— N'en suis-je pas une preuve vivante ? me répondit ma villageoise de Lantheuil, se croisant les bras et arrêtant de nouveau sur moi son regard *d'une autre époque !*

— Tout m'est dévoilé ! m'écriai-je : oui, Jonathan est en vous, c'est son ame qui vous anime !

— Il vous a fallu bien du temps pour comprendre cela !

J'étais stupéfait, atteré : il me semblait entrer dans un autre monde.

Elle m'expliqua alors, avec quelques détails, comment les ames recevaient parfois de grandes modifications du corps où elles fixaient

leur logement, citant avant tout pour exemple elle et Jonathan.

— On se façonne à sa prison, disait-elle; la pensée se cache plus ou moins étroitement dans les lobes du cerveau; elle s'y meut dans une sphère différente, en établissant d'autres rapports avec ce qui l'environne. Ainsi dans ma nature nouvelle de jeune fille, les sens enclins aux objets qui vont le mieux à mon âge, à mon sexe, je me trouve souvent en complet désaccord avec mon existence précédente. Sur beaucoup de points j'ai franchement adopté la vulgarité de ma station nouvelle. L'ame a besoin de ces temps de calme. La paysanne repose du philosophe; puis, nous pouvons l'avouer entre nous, Jonathan en poussant jusqu'à l'excès ses recherches dans de vaines sciences, ne se conserva pas toujours très-sain d'entendement. Il était un peu exalté, un peu charlatan, n'est-ce pas? convenons-en?

Mon premier mouvement fut de prendre la défense de mon vieil ami; mais, réfléchissant

que c'était contre lui-même que je discutais, je gardai le silence, et mon professeur en jupe en revint à sa leçon; car elle ne m'avait pas encore tout dit.

— Rien ne fut jamais plus clairement démontré, reprit-elle, que cette belle doctrine de la transmigration des ames, doctrine primitive, vérité éternelle, révélation céleste qui, par la chaîne d'or des philosophes inspirés, passa de l'Orient dans la Grèce, de Fò, fils de Sang-Vao, à Pythagore, fils de Mnésarque. A Crotone, du haut de ses belles terrasses ombragées de platanes, Pythagore la laissa se répandre sur l'Occident, par la filière de ses disciples; et Pythagore, savez-vous, dit-elle en m'apostrophant tout à coup, ce qu'est devenue son ame?

— Je n'en sais absolument rien, répondis-je, sans trop réfléchir à la naïveté de mes paroles.

Et la jolie discoureuse me raconta toutes les métamorphoses de l'ame du philosophe, ou du

moins les principales stations qu'elle avait faites dans différens corps de divers sexes et de divers états, en remontant jusqu'au siége de Troie. Ce récit m'intéressa au plus haut degré, et je compte bien le publier quand son tour viendra. Je regardais avec admiration et surprise cette jeune et belle enfant, chez qui le savoir, l'éloquence, tout était inné, m'expliquer, sans se troubler, cet immense système de la philosophie pythagoricienne, et m'en donner la preuve en me déroulant, acte par acte, la grande existence complexe du philosophe.

Je l'avoue, en l'admirant, en l'écoutant, par un mouvement involontaire, qu'il faut sans doute attribuer à l'attention soutenue que je lui prêtais, de nouveau je me rapprochais de sa personne; mes yeux avaient cessé d'éviter les siens, et mon bras, passé derrière elle et s'appuyant contre le saule, lui servait de dossier, quand tout à coup, terminant son récit, je l'entendis me révéler comme station dernière de l'ame

de Pythagore, le corps... de qui?... le corps de Jonathan!!!

Ainsi la jolie fille que j'avais sous les yeux, cette jolie fille au teint vermillonné de jeunesse et de candeur, cette jolie fille dont je pressais la taille, c'était à la fois Jonathan et Pythagore! Je retirai ma main, et me reculai du même mouvement, tout interdit du rôle que je semblais jouer auprès de l'ame des deux grands philosophes.

Remis de mon trouble, j'entendis Pythagore, Jonathan ou la jeune villageoise de Lantheuil me dire: — Comprenez-vous maintenant comment, il y a seize ans, votre compagnon de voyage paraissait si bien instruit du passé et pouvait même, en remontant le cours des siècles, s'écrier : — J'ai vu! Eh bien! ajoutez-vous foi à la métempsycose maintenant? Ah! croyez-le, continua mon charmant instructeur; la métempsycose existe, même pour beaucoup de gens qui ne s'en doutent pas.

Que d'hommes, à leur insu, ne savent quelque chose que par réminiscence seulement! De là ces phénomènes de précocité dont je suis moi-même un exemple dans ce pays, quoique j'aie pris grand soin de cacher plus de savoir que je n'en montre; de là, dans les arts, ces Pic de La Mirandole de toute espèce, cette foule d'enfans sublimes qu'on envoie à Paris figurer en concurrence avec les albinos et les veaux bicéphales; de là ces révélations sur des faits qu'on croit n'avoir jamais connus, ces découvertes inattendues qu'on attribue modestement à son génie et qu'on ne doit qu'à sa mémoire; cette aptitude de certains hommes pour des travaux manuels auxquels leur éducation aristocratique n'a pu les façonner; cet essor de certains autres vers des connaissances dont leur position misérable et précaire semblait les éloigner à jamais; de là encore ces goûts qui d'un sexe passent dans un autre; l'amour de la toilette, des parfums, des frivolités chez des hommes occupant de graves emplois. Ne

m'a-t-on pas dit qu'aujourd'hui, à Paris, tous vos jeunes gens sont pommadés et frisés comme de vieilles courtisanes? Cela prouve clairement que la dernière station de ces ames frivoles fut un corps féminin ; ainsi du reste, car j'en aurais trop à vous dire ; mais enfin, ajouta-t-elle en s'interrompant de nouveau : — Quelles conséquences tirez-vous de tout ceci?

— J'en tire la conséquence, lui répondis-je, que ces vilaines femmes qui montent à cheval, qui jouent du violon, qui parlent politique ou savent le latin, ont été des hommes tout récemment.

Elle se mit à rire. Je n'étais pas heureux dans mes répliques avec elle.

—La conséquence qu'il en faut tirer, reprit-elle d'un ton plus grave, c'est qu'oublier ou se souvenir, voilà toute la différence entre la vie et la mort, et prêtez-moi bien votre attention!... Alors, haussant la voix, et plaçant son index relevé devant sa bouche : — Pour celui

dont l'ame se souvient, qu'est-ce que la mort ici-bas? un changement de costume, une simple formalité à remplir! Mais l'ame oublieuse laisse se briser le fil par lequel ses existences successives sont liées l'une à l'autre, elle perd son individualité ou plutôt elle s'en refait une nouvelle à chaque *spagyrie*, et ses diverses phases, étrangères, sans identité entre elles, ne composent plus que des vies isolées, ténébreuses dans leur passé comme dans leur avenir et non plus cette grande existence pythagoricienne qui va enfin commencer pour vous! Car le secret de ne mourir jamais, c'est de se souvenir! Ce secret, Jonathan a promis de vous mettre à même d'en profiter, et me voici disposée pour l'accomplissement de sa promesse!

Je me levai, saisi d'émotion. — L'instant est donc venu, me disais-je; le *plus tard* se réalise! et mes genoux tremblèrent, mes yeux se voilèrent, et je sentis venir à moi comme un parfum d'ambroisie.

Tout à coup les cloches de la paroisse se mettent à sonner à grandes volées.

— La messe! déjà! s'écrie ma jolie pythagoricienne ; je ne puis y manquer sans révéler nos mystères ! puis, reprend-elle en baissant les yeux et d'un air plein de modestie : — C'est un devoir, adieu donc ! A demain ! Et, après quelques mots échangés à la hâte, sans se donner à peine le temps de tourner la tête vers moi, vive, légère, bondissante, elle franchit la pelouse, saute le ruisseau, tourne le taillis et gagne en courant la grande allée de hêtres. Je vis sa tête blonde reparaître, par instans, le long d'une haie de sureau ; puis elle disparut tout à fait, et moi, je restai ébahi durant un grand quart d'heure, ayant peine à me remettre de ce que je venais d'ouir, et toujours dans l'attente de mon secret !

D'accord avec ma jolie Normande, désormais nos rendez-vous ne devaient plus avoir

lieu le jour, mais sous la protection de l'ombre, afin que ses absences fussent moins remarquées. Je la revis donc le soir, aux clartés lunaires, et soit que cette époque de la journée influât sur elle comme jadis sur mon vieil ami Jonathan, soit que la familiarité, s'établissant rapidement entre nous, la rendît plus confiante, dès notre première soirée ce furent récits sur récits, lesquels me firent oublier la grande affaire de l'*arcane*. Que vous dirai-je? comme autrefois, plus qu'autrefois peut-être, j'y trouvai un charme plein de douceur! Ils descendaient d'une bouche si fraîche et si vermeille! Je redevins écouteur passionné. D'abord ils tranchaient par leurs formes avec ceux de Jonathan; ils avaient plus de suavité, plus de simplicité, et cependant la même pensée morale les animait; ils étaient partis de la même ame!

Cela nous semble important à dire pour faire comprendre certains contrastes de ton et de style existant entre les différens récits que je

me propose de publier à la suite de cette introduction ; car, sous cette apparence d'histoire divisée par chapitres, c'est bien une introduction que vous venez de lire ici, une introduction indispensable à quiconque veut dignement apprécier les faits et la moralité de cet ouvrage, introduction pleine de vérités incontestables et qui, non seulement donnera au lecteur la connaissance d'une foule de choses tombées dans l'oubli depuis longues années, mais encore, s'il le veut, le mettra à même de perpétuer pythagoriquement son existence.

Durant huit soirées, ma jolie conteuse fut exacte à nos rendez-vous, puis une soirée se passa sans elle, puis une autre. Je croyais déjà ne plus la revoir, et je m'en désolais d'autant plus vivement que jusqu'alors le peu de temps qu'elle pouvait me donner à la fin de la journée, s'était toujours rapidement écoulé au milieu de l'enivrement des récits : quant à l'*arcane*, je l'attendais encore.

Enfin, un soir, je la vois venir à moi haletante; car elle avait hâté sa marche pour arriver à temps. Ce soir-là, elle paraissait inquiète, agitée, et sans me donner le temps de lui adresser un mot :

— Ma dette n'est point encore acquittée, me dit-elle. Voici le moment ou jamais de vous faire connaître l'arcane. Il n'y a point un moment à perdre. Je la laissai alors parler sans l'interrompre, et, quand elle eut tout dit, elle s'éloigna avec plus de rapidité encore qu'elle n'en avait mis à venir.

Ce grand, cet inestimable secret, ce moyen de ne jamais mourir en enchaînant une vie à l'autre par le souvenir, je le possédai enfin!.... oui, il m'était dû et il me fut révélé! Dieu de bonté, je vous en rends grâce! malgré toutes les déclamations d'une philosophie pleureuse, la vie a du bon, et il est toujours agréable de penser que l'on a devers soi le pouvoir de s'im-

mortaliser autrement qu'au bénéfice de la postérité.

Dans un élan d'irréflexion et de générosité, j'avais d'abord conçu l'idée de rendre ce secret public au profit de mes contemporains, afin que l'expérience si chèrement acquise durant ce siècle ne fût pas entièrement perdue ; mais je fus bientôt détourné de ce projet par crainte d'abus.

Un semblable privilége devenu général ne pourrait-il pas rendre éternelles les haines, les rancunes ? La mort elle-même ne suffirait plus pour effacer certaines injures et faire taire certaines passions ? Et que de gens mécontens de leur sort en songeant à ce qu'ils étaient sous une autre forme !

Une fois la métempsycose prouvée et pratiquée universellement, ne faudrait-il pas aussi en arriver à reconnaître le droit des ames ! et voyez quelle perturbation dans nos Codes,

dans nos usages, dans nos propriétés! car si l'ame est l'individu, pour avoir passé d'un corps dans un autre, pour avoir changé de vêtement, comme nous disons nous autres pythagoriciens, me suis-je dépouillé en même temps de tout ce qui m'appartenait auparavant sur la terre? Telle maison, tel bois, telle métairie en sont-ils moins à moi? — Oui, vous écriez-vous, tout serait fini à chaque spagyrie, comme nous disons encore nous autres pythagoriciens. — Mais les dettes! qui les paiera? Où sera la garantie des créanciers? Dans l'ordre de choses actuel, il est encore des gens qui préfèrent s'efforcer de payer à se brûler la cervelle; mais dans l'autre! ne serait-il pas plus simple de mourir que d'aller faire cinq ans en prison. Vous pourriez hardiment clore les portes de Sainte-Pélagie, du palais de Clichy et de toutes leurs succursales! — Eh bien! l'ame serait responsable! dites-vous, et, quel que soit son logement, l'hôtesse héritera ou paiera selon les circonstances. — Bien! vous y

voilà revenus! mais avez-vous réfléchi? Par notre transmigration dans un autre corps, nous avons la plupart du temps changé de famille, sinon nous avons du moins changé de rang; de frère aîné on peut devenir frère cadet, etc., etc., etc. Jugez quel bouleversement dans les pays où les lois d'apanage et de droits d'aînesse existent encore! Quelle nouvelle et ruineuse loi d'indemnité devient de nouveau nécessaire! Ensuite, pour les places dans l'état, les droits aux pensions!... Un enfant, en prouvant qu'il a en lui l'ame d'un vieux soldat, peut revendiquer sa retraite pour quarante années de campagnes sur terre ou sur mer; car mourir pour son pays ne serait plus alors un motif suffisant pour vous faire perdre vos droits à la pension. Le pays serait forcé de ne plus être ingrat! cela est impossible! comment satisfaire à tant d'exigences!

Je serai franc. A côté de ces graves considérations sur le bien général, ce qui m'empêcha

de rendre mon secret public, ce fut surtout mon intérêt particulier. Au lieu de le donner à tout le monde, me dis-je, pourquoi ne pas le vendre seulement à quelques uns ; ce qui, certes, entraîne beaucoup moins d'inconvéniens et doit me rapporter beaucoup plus de profit? Mon parti est donc irrévocablement pris. L'immortalité, à la manière de Pythagore, n'est pas chose si méprisable, qu'elle ne puisse tenter un grand nombre d'honnêtes gens. Dès ce jour, je la mets à la portée des riches, sous le sceau du secret, néanmoins.

Avant de terminer, je comprends ici la curiosité de certains lecteurs, impatiens de savoir ce qu'est devenue ma jolie Normande, mademoiselle Renard.

Le soir même qu'elle me confia l'*arcane*, elle disparut du pays, malgré ses beaux semblans d'amour pour la vie pastorale. Je m'inquiétai peu de son sort. Elle en savait assez

pour parvenir facilement; et pouvait, à son choix, se faire marchande de modes ou maître d'escrime. Je dois ajouter que dernièrement, je l'entrevis sur les boulevards, à Paris, dans une calèche magnifique; elle avait sur la tête des fleurs, des plumes, des marabouts! elle était encore charmante ainsi. M'ayant fait un signe rapide en guise de salut amical, son éventail lui échappa de la main et tomba en dehors de la voiture. Je le ramassai et je le garde précieusement; car aujourd'hui il ne me reste plus de mon vieil ami Jonathan que son bâton de voyageur et son éventail. On peut les voir chez moi, de midi à deux heures, comme preuves à l'appui.

N. B. J'oubliais d'avertir le public que pour les personnes à qui leur fortune ne permet pas d'arriver jusqu'à l'immortalité pythagoricienne, j'ai à leur service le moyen de prolonger la vie, selon les principes de Paracelse, *de renovatione*, qui m'a jusqu'à présent

parfaitement réussi. Pour ce dernier article, il y a différens prix, selon le degré de longévité auquel on aspire.

En terminant, je m'aperçois avec regret que, grâce à l'impulsion générale donnée par notre époque plus industrielle encore que littéraire, l'historique de mon ami Jonathan dégénérant d'abord en Introduction, est enfin passé à l'état de Prospectus. Je ne saurais qu'y faire et il ne me reste plus qu'à vous donner mon adresse pour le cas échéant où Pythagore, voire même Paracelse vous tenteraient.

P......

A Saint-Nicolas de Courson (forêt de Compiègne).

Le soir du jour où M. P...... écrivit ces dernières lignes, c'est-à-dire le 13 juin 1837,

eut lieu ce terrible orage dont la forêt de Compiègne conservera long-temps les traces sulfureuses et par qui tant de chênes séculaires, vieux témoins des chasses de Henri IV, de Louis XIV, de Napoléon et de Charles X, furent frappés et jetés à terre. Abrité sous l'un d'eux, M. P......, qui espérait les dépasser en âge, grâce à Paracelse, quitte à recommencer ensuite, grâce à Pythagore, fut atteint de la foudre et mourut sur le coup, accident déplorable, non prévu par les deux grands philosophes.

Prié par la famille de M. P....., de jeter un coup d'œil sur ses papiers littéraires, j'y trouvai les récits tour à tour légers et graves, naïfs ou philosophiques ci-annexés, et dont la plupart avaient été déjà recueillis; mais il avait pris soin de les refondre et de les améliorer pour une nouvelle édition. Si l'on trouve à quelques uns un air de famille assez frappant avec des productions récentes, on se rappellera que Jonathan le visionnaire date, littéraire-

ment parlant, de 1823! Une date aujourd'hui répond à bien des choses!

Quant à cette singulière histoire des deux Jonathan, jetée là en guise d'introduction et jusqu'à ce jour complétement inédite, je n'y avais d'abord vu qu'une sorte de fiction allégorique, destinée à servir de préparation à ce qui doit suivre, et déjà je tenais, ou croyais tenir, le mot de Jonathan, du châtelain, du curé, des trois sœurs! Jonathan, c'était l'expérience de la vie, le vieux savoir avec son importance, avec toutes les crédulités consolantes d'une époque et la raison élevée d'une autre. Jonathan, c'était l'être mixte qui devait aller au tombeau placé entre le châtelain philosophe et le prêtre quelque peu fanatique. Les trois sœurs, j'en avais d'abord fait les trois vertus théologales pour en faire quelque chose; puis j'avais ensuite découvert qu'elles exprimaient clairement, quoique symboliquement, la raison entre l'imagination trop exaltée et la science trop posi-

tive ; ou bien encore la vraie croyance entre le fanatisme et l'incrédulité. Quant à la moderne mademoiselle Renard, son voile ne m'avait paru que trop facile à soulever, et j'entassais suppositions sur suppositions pour elle, lorsque le fils aîné de M. P..... me certifia que la forme symbolique était tout-à-fait antipathique aux habitudes de son père.

Celui-ci avait réellement, matériellement vu, connu, fréquenté, aimé, suivi Jonathan. Pendant vingt années, il avait sans cesse entretenu sa famille soit du philosophe qui n'était plus et qu'il pleurait, soit de mademoiselle Renard qui venait de lui succéder et courait alors les rues de Paris avec des marabouts sur la tête. M. P.... croyait à Jonathan et à l'efficacité des *arcanes* qu'il voulait débiter à son bénéfice. Celui de Paracelse est connu ; au sujet de l'autre, le fils aîné, homme honnête et désintéressé s'il en fut, voulut bien me révéler gratis qu'il consiste simplement à *rassembler son ame*, comme fit

Jonathan quelques heures avant de mourir. Rassembler son ame, c'est réfléchir, c'est rallier ses plus importans souvenirs pour les fondre, les mélanger, les triturer, les concréter en une seule action intellectuelle, réduite à sa plus simple abstraction. Quand on a ainsi quintescencié son gros bagage en un petit ballot, ce petit ballot, on le réduit encore, on le resserre, on le tasse en un plus petit lot, et quand ce petit lot, tout de pensée et d'intelligence, a subi le dernier degré de compression dont il est susceptible, grâce à l'élasticité des corps fluides, gazeux, comme des esprits cérébraux, il passe avec nous! et dans la vie nouvelle que recommence l'ame, on se souvient! Voilà ce qui en est. Essaiera qui voudra!

Le fils aîné me cita encore mille autres preuves à l'appui de la bonne foi de son père ; entr'autres faits *positifs*, il connaissait la canne de Jonathan depuis son enfance et il avait vu son père, rouge, tremblant, balbutiant d'émotion,

rentrer de sa promenade des boulevarts, à Paris, avec l'éventail de mademoiselle Renard!

Il me fut donc impossible de douter de la bonne foi de l'ami de Jonathan. Je dois cependant, pour l'entier acquit de ma conscience, déclarer ici que, quoique jouissant ordinairement de toute sa raison, M. P..... avait eu des atteintes de folie à deux époques de sa vie. La double cause fait trop d'honneur à sa sensibilité pour que je croie devoir l'omettre ici. La première atteinte eut lieu lors de la rupture de ses premières amours et de son voyage dans le royaume de Naples ; la seconde, lors de la mort de sa femme et de son voyage à Lantheuil.

Comme éditeur, il me reste encore un mot à dire ; c'est le dernier.

Les récits de Jonathan, qu'on nommera romans, contes, nouvelles, historiettes, comme il plaira au lecteur, quoique variés de forme

et de ton, vont tous au même but, tous sont l'expansion d'une même et grande pensée, et dans leur ensemble complètent un système de philosophie morale qu'on pourrait préciser par ce vieil axiôme de la sagesse antique :

In medio stat virtus !

Paris, août 1837.

—

Soirées de Jonathan.

PREMIÈRE SOIRÉE.

LA PROPHÉTIE
DE JEAN DE MILAN.

(MEXIQUE.)

L'ambition est juste seulement en cela, qu'elle suffit à sa propre peine, et se met elle-même au tourment......

Tant est puissante la vanité, qu'elle nous dérobe et nous arrache des mains de la vérité, solidité et substance des choses, pour nous mettre au vent et au rien.

P. Charron, *liv.* 1, *ch.* 3 *et* 22.

PREMIÈRE SOIRÉE.

—

La Prophétie de Jean de Milan.

Vers le milieu de novembre 1518, Fernand Cortez, avec une petite flotte composée de dix navires, partis de San-Iago, capitale de l'île de Cuba, tourna au nord, puis à l'est, puis toucha au port de la Trinité, gagna l'île de Cozumel, puis enfin, entre le golfe du

Mexique et celui d'Honduras, découvrit les côtes de l'Yucatan, objet de ses recherches.

Il n'entre ni dans mon plan ni dans mes goûts de le suivre durant le cours de sa conquête. Les grands hommes sont de droit la proie des historiens. Que ceux-ci les défigurent à leur gré, suivant leurs passions, leur pays ou leur croyance, peu m'importe! Ce que j'aime à prendre pour sujet de mes récits, vous le savez, mon ami, ce n'est point l'homme dont le nom est resté dans toutes les mémoires, et dont les traits véritables sont cachés sous le masque héroïque; c'est l'homme inconnu, isolé, dont les actions n'ont fait de bruit qu'autour de lui. Oh! que parfois, avec ces existences oubliées, de grandes leçons ont passé inaperçues!

La flotte de Cortez conduisait vers les rivages de l'Yucatan un jeune Mexicain qui, depuis quelques mois, vivait en compagnon au milieu

des bandes espagnoles. Zacatl allait revoir sa patrie, d'où il avait été enlevé alors qu'Hermandez de Cordoue était venu explorer pour la première fois cette lisière du continent américain. Conduit à l'île de Cuba, présenté au gouverneur Vélasquez, traité avec bienveillance, d'un caractère timide et doux, il s'était facilement laissé séduire par la nouveauté du spectacle qui avait frappé ses regards à la cour guerrière et marchande de San-Iago.

Pour premier bon traitement, on commença par faire de lui un chrétien, sous le patronage de saint Melchior. On songea ensuite à l'instruire des usages et du langage des Castillans. Francisquillo, bouffon de Vélasquez, et Jean de Milan, son astrologue, chargés de l'éducation du nouveau converti, le mirent en peu de temps à même de répondre aux vues du gouverneur, en servant d'interprète dans l'expédition qu'on préparait.

Zacatl était content de son sort. La gaîté de

Francisquillo, le profond savoir de Jean de Milan, quoiqu'il ne fût pas en état de l'apprécier, lui donnaient des Espagnols l'idée à la fois la plus haute et la plus agréable. Les penseurs d'aujourd'hui, incrédules et superficiels, souriront ironiquement en songeant à ce que devait être le disciple d'un fou et d'un charlatan; car c'est ainsi que l'on affecta de nommer, dans ces derniers siècles, ces hommes graves et studieux qui consacraient leur vie à la recherche de la vérité absolue. Il en faut convenir, les découvertes hermétiques alors étaient déjà perdues pour le monde; mais le sillon lumineux qu'elles avaient laissé après elles attirait encore les regards de la science et du génie, et parfois des efforts heureux venaient ressusciter quelques débris de l'Almageste de Ptolomée. On n'avait point cessé d'être crédule au seizième siècle; les hommes en étaient plus heureux; étaient-ils moins sages?

Quoi qu'il en soit, auprès de l'astrologue,

Zacatl vivait tranquille, sans souci de l'avenir; et si parfois le souvenir de l'Yucatan venait frapper son esprit, il se rappelait aussitôt dans quels soins fatigans il y avait passé sa jeunesse, et il se hâtait de l'oublier.

Au milieu de ses nouveaux amis, il ne lui fallait point braver les ardeurs du soleil, déchirer la terre pour y multiplier les rejetons de l'agavé, les graines de roucou, ou, durant la longueur des jours, humecter d'eau les plans des cacaoyers. Combien il préférait maintenant à ces occupations pénibles celles de meubler sa mémoire de mots étranges et de s'agenouiller devant l'autel de saint Jacques : car le catholique Melchior pensait que la langue espagnole et la messe étaient les travaux par lesquels on lui faisait payer l'hospitalité qu'il recevait.

Cortez pressait le départ de sa flotte. Au moment de s'embarquer, Zacatl, nommé interprète de la petite armée, future conquérante

du Mexique, se présenta devant Jean de Milan. Celui-ci, le pressant dans ses bras avec attendrissement, lui dit :

— Melchior, j'ai aimé ta douceur, ta docilité, et j'éprouve en te quittant tous les regrets d'une séparation éternelle. Oui, mon fils, j'ai consulté pour toi les astres cette nuit; ils te sont favorables, je le pense; mais je ne dois plus te revoir; car, si ma science ne m'a point abusé, tu vivras dans ton pays, tu y mourras environné d'honneurs, et ton nom restera en vénération parmi les tiens. Va, mon fils...

Dans ce moment survint Francisquillo, riant aux éclats. Il avait entendu la dernière phrase de l'astrologue. — Par l'ame du Génois Colomb, s'écria-t-il, je crois qu'il me faut céder la marotte à notre fidèle Melchior; car c'est le plus souvent pour un trait de folie qu'on laisse son nom dans le souvenir des hommes!

Les dernières paroles de Jean de Milan avaient

vivement frappé l'esprit du jeune Mexicain ; elles semblaient ouvrir un monde devant lui ; comme Cortez, il avait aussi sa conquête à faire !

Durant la traversée, toutes ses idées se concentraient en une seule : — de grands honneurs l'attendaient dans son pays !

Tant qu'il avait vécu parmi ses frères, jamais un rêve d'opulence, un désir d'ambition n'était venu effleurer son ame naïve. Transporté au milieu d'une race étrangère dont l'avidité réglait tous les mouvemens, n'entendant parler autour de lui que de richesses et de pouvoir, il avait compris ce qu'était dans un cœur d'homme ce besoin de s'élever, de s'agrandir ; mais il ne l'avait point ressenti. Aujourd'hui il l'éprouvait, et chaque instant qui le rapprochait de sa patrie en redoublait la force et les exigences.

Mais quels étaient ces honneurs ? Sous quel aspect la fortune lui apparaîtrait-elle sur cette

terre, où long-temps il avait végété inconnu et pauvre?

Bientôt, un autre sentiment, conséquence du premier, se développa en lui : ce pays qu'il avait quitté sans regret, il l'aima pour tout le bien qu'il en attendait; ces Espagnols, dont le génie actif et entreprenant l'avait d'abord émerveillé, lui apparurent alors tels qu'ils étaient réellement : de valeureux brigands.

La flotte avait doublé la pointe de Catoche. On aborda près de la rivière de Tabasco, et les habitans de la contrée, qui d'abord voulurent s'opposer au débarquement de Cortez, épouvantés par le bruit du canon, se dispersèrent en désordre. Zacalt pensa que le moment était venu où ses brillans destins allaient s'accomplir. Ne pouvait-il pas, ranimant le courage de ses compatriotes, les désabusant sur ces terribles machines de guerre qu'ils prenaient pour la foudre, et sur ces Espagnols

qu'ils croyaient être des dieux, mériter, libérateur de son pays, la fortune qui l'y attendait et les honneurs qui lui étaient réservés, selon les pronostics de Jean de Milan ?

Plus de doute : l'occasion est devant lui, il la faut saisir ! Il trompe la vigilance de ses anciens hôtes, suspend aux épines d'un nopal les vêtemens européens qu'il tient de la munificence de Vélasquez, arrive à Tabasco, se présente aux chefs, rallie les fuyards, dissipe leurs terreurs, et marche avec eux au combat !

Vaincus pour la seconde fois, les habitans de l'Yucatan se hâtèrent de conclure un traité de paix avec Cortez, et ne tournèrent leurs fureurs que contre celui qui, par ses conseils, avait causé leur désastre. Mais Zacatl était encore en fuite.

En butte à la haine des siens et aux vengeances des Espagnols, un mois entier il erra à travers les bois et les savanes, se dirigeant

vers Oxaca, ne demandant l'hospitalité qu'à la porte des habitations isolées, et maudissant les prophéties de l'astrologue.

Enfin il avait atteint les limites de la province, et se croyait sauvé : le nom de Melchior retentit à ses oreilles. Il se retourne; c'était un de ses compagnons de traversée, un soldat castillan qui faisait partie des forces que Cortez dirigeait sur Tlascala. Zacalt fuit épouvanté. Léger à la course, sans regarder derrière lui, il s'élance du côté où le sol montueux et tourmenté lui donnait l'espoir d'échapper plus facilement aux regards. Sans modérer son essor, long-temps il continue de franchir le terrain qui s'élève de plus en plus. Exténué de fatigue et de chaleur, il s'arrête, il écoute... met l'oreille contre terre. Aucun bruit ne se fait entendre. Cependant est-il prudent de retourner vers la plaine? non.

Après avoir pris quelque repos, il poursuit sa route. Le jour disparaît, la faim le tour-

mente, un vent froid le glace. Il se couche sous une espèce de chêne dont le fruit amer devient sa seule nourriture. Le lendemain plusieurs gorges profondes s'offrent devant ses pas. Il pénètre au hasard entre deux rangs de rochers basaltiques, et marche tout le jour, ne trouvant plus autour de lui d'autre végétation que celle des sapins qui montraient çà et là leurs cimes noires et échevelées.

Il était dans un embranchement des montagnes qui reçurent depuis le nom de Cordillières.

Le vent continuait de souffler avec violence. Désespérant de trouver sa subsistance au milieu de ces roches sauvages, et craignant qu'il ne lui faille marcher long-temps encore avant d'atteindre à l'un des versans de la montagne, il se décide enfin à redescendre. Mais à peine sa résolution est prise qu'un bruit confus vient l'alarmer. Il croit entendre vaguement monter vers lui les aboiemens d'un chien, se mêlant

aux articulations de la voix humaine. A San-Iago, il avait été frappé des récits faits sur ces meutes terribles que Jean Ponce dressait à découvrir et à dévorer les insulaires de Porto-Rico. Il ne doute plus que les Espagnols ne soient sur ses traces, et que les lévriers altérés de sang ne leur aient servi d'auxiliaires pour découvrir sa retraite. Redoublant de célérité, il rassemble ce qui lui reste de forces, franchit les ravins, les rochers, et arrive à l'endroit où la gorge rocailleuse se termine en s'aplatissant.

Mais là seulement il entrevoit toute l'imminence du péril qui le menace. Le sommet de la montagne, divisée en deux parties, ne laisse pour communiquer de l'une à l'autre qu'une crête unie, étroite et longue, qui semble les joindre comme une muraille construite entre deux fortes tours. Zacatl s'avance au bord du premier plateau. A sa gauche, dans un lointain immense qui lui laisse découvrir le déchirement simultané de la chaîne des Cordillières,

il entrevoit la mer, la mer incommensurable, muette, immobile ; à sa droite, il n'aperçoit que des précipices dont son œil ne peut sonder la profondeur, et du milieu desquels surgissent des pointes de rochers. Au dessus de sa tête, les montagnes supérieures, semblant le placer lui-même au centre de l'abîme, élancent dans les nues leurs cimes prodigieuses, couvertes de neiges éternelles. Sa vue se trouble, des vertiges le font chanceler, tout paraît tournoyer autour de lui. Il s'accroupit, ses mains cherchent le sol, qu'il croit sentir trembler sous les efforts du vent ; mais ce vent lui rapporte en même temps des cris, des sons de voix plus distincts.

Il faut traverser ce pont, parvenir au grand plateau. C'est le seul moyen de salut qui reste au pauvre fugitif. Quel insensé l'osera franchir après lui, si sa vie n'est point attachée au succès de cette témérité! Zacatl s'arme de résolution ; il invoque tous les dieux du Mexi-

que — car le moment du péril le ramène à sa première, à sa véritable croyance — il se traîne sur le ventre, sur ses genoux, sur ses mains, atteint l'étroit sentier suspendu dans les airs ; il rampe, il s'avance ; il va toucher au second plateau, lorsque sur ce ruban de terre dont la largeur est de trois pieds au plus, devant lui, sous son haleine, un énorme serpent se présente. Son corps, tacheté de jaune, barre la chaussée sur les flancs de laquelle pendent ses extrémités. A son aspect seul, Zacatl croit éprouver déjà les étreintes de ses nœuds et les gonflemens du poison. Il fait un mouvement en arrière. Les aboiemens résonnent à son oreille, plus clairs, plus rapprochés. Guidé par son instinct féroce, le chien a découvert sa proie, il a franchi le premier plateau. Zacatl entend jusqu'au bruit de sa course. Devant lui, derrière lui, la mort! à ses côtés, l'abîme! Il reste comme encadré entre quatre supplices!

Sa pensée se trouble et s'éteint. Une faible

lueur d'espérance la ranime. Il se lève pour franchir le dos du reptile... L'éblouissement le saisit, une raffale de vent le renverse ; il tombe, et les lambeaux de son corps fussent seuls parvenus au fond du gouffre, si, dans sa chute, par un mouvement machinal, sa main n'avait saisi une forte racine qui saillissait du rocher. C'est de là, suspendu dans les airs, qu'il entendit le chien de Castille haleter et fureter le long de la crête. Réveillé par lui, le serpent glissa sur la pente rapide du précipice, et se refugia dans une ouverture de la montagne, située sous les pieds de Zacatl, qui, pâle, les cheveux hérissés, les membres raidis, sentait son bras se détendre et ses forces faillir.

Le bruit avait cessé au dessus de lui ; il essaya de trouver un point d'appui, et, s'aidant des inégalités de la paroi, se cramponant aux broussailles, aux angles du roc, il parvint à tourner la chaussée, et se trouva enfin sur le second plateau !

Pénétré d'un sentiment religieux après avoir échappé à un si grand péril, avec quelle onction il remercia les dieux du Mexique de la protection qu'ils lui avaient accordée! il jura d'oublier désormais les espérances menteuses qu'avait fait naître dans son cœur le vain savoir des hommes d'Europe. Jean de Milan à ses yeux n'était plus qu'un imposteur. Ainsi juge le vulgaire, qui tente d'interpréter avec ses fausses idées les paroles de la sagesse.

Zacatl n'avait plus qu'à suivre l'escarpement de la route. Il apaisa la soif qui le brûlait, avec l'eau contenue entre les feuilles serrées et évasées du pin des Cordillières; il marcha toute la nuit, suivant toujours la pente des sentiers, et quand vint le jour naissant, son cœur battit de joie en apercevant au loin la verdure vive et luisante de l'agouacate [1] et du sapotillier, et les festons de la grenadille grimpante.

Sa faim, qui avait cédé jusque-là à des émo-

[1] C'est le *laurus persea* de Linné.

tions violentes, se réveilla tout à coup à la vue de ces fruits si doux, si savoureux; et plus il avançait, plus le pays développait devant lui la richesse de sa végétation et la variété de ses sites. C'étaient, sous ses pieds, des plaines couvertes de maïs, puis un beau lac dont les bords échancrés s'allongeaient entre les coudes de la montagne; puis, à l'autre extrémité, des forêts de cédrels et de liquidambars. Il entendait, il voyait autour de lui cette foule diaprée de perroquets jaseurs, de tigrillos dont le chant est si doux; et ces colibris nains, au plumage éblouissant, qui vivent dans les fleurs, et semblent être eux-mêmes des fleurs qui volent. Fatigue, souffrances, dangers, désirs ambitieux, tout s'était effacé de l'esprit de Zacatl. Redevenu l'enfant insouciant du Mexique, il marchait libre et joyeux, respirant les parfums du matin, souriant aux arbres, aux rochers, aux oiseaux qui chantaient sur son passage. Qu'il aimait son pays alors, et qu'il le préférait à toutes les merveilles de San Iago!

Comme il approchait de ces fruits qu'il avait convoités, il vit, assis à l'ombre, un vieillard qu'aux riches ornemens d'or et de pierreries incrustés dans ses oreilles, ses lèvres et son menton, il reconnut être un des habitans opulens de la contrée. Un léger tissu de coton lui couvrait les épaules, et des plumages variés, retenus par un réseau d'écailles de poisson, composaient le reste de sa parure. Deux esclaves se tenaient près de lui pour en éloigner les insectes importuns et l'aider dans sa marche. Ce vieillard se nommait Rhaomazi. Il était de sang noble, avait long-temps vécu à la cour du prédécesseur de Montézuma ; et, depuis dix ans, retiré au milieu des riches domaines qu'il tenait de ses ancêtres et de la générosité des souverains du Mexique, sans famille, sans enfans, il passait ses jours dans un doux repos et dans des pratiques de religion.

Dès qu'il aperçoit le jeune voyageur, il députe vers lui un des serviteurs qui l'accompagnent :

— Qui t'amène dans notre vallée? dit-il à Zacatl ; es-tu fils d'un de mes vassaux, et viens-tu de faire la guerre vers nos provinces éloignées ? Les noms des pères sont restés dans ma mémoire, mais les traits mêmes des enfans s'en échappent sans cesse. Tu peux répondre.

— Je suis né dans l'Yucatan, des malheurs m'en ont éloigné ; j'ai marché long-temps, il m'a fallu trois journées pour franchir ces hauteurs arides, et j'ai faim.

— Ma maison, répondit le vieillard, est devant toi, sur les bords du lac. Ouvre la porte en nommant Rhaomazi ; tu seras accueilli. Je ne refuse point au voyageur trois jours d'hospitalité : que les dieux m'en tiennent compte, car mes enfans jamais n'iront frapper à la porte des tiens.

Une jeune fille faisait les honneurs de l'habitation du vieillard ; elle surveillait les domestiques, recevait les étrangers, entretenait l'ordre et la

propreté partout, et remplissait même auprès de son maître les fonctions qu'exerçait Abisag de Sunam auprès du saint roi David. Axa était jolie, selon les idées que ses compatriotes avaient de la beauté. Ses yeux étaient grands, son nez large et aplati, son front bas et sa chevelure noire. C'est elle qui conduisit Zacatl à la chambre qu'il devait occuper. Il y trouva une natte pour se reposer, des sacs remplis de feuilles de palmier pour s'asseoir. Elle revint ensuite étaler devant lui de la pâte de maïs, des oiseaux cuits sur les charbons, et ces fruits du sapotillier et de la grenadille qui l'avaient tant séduit d'abord. Mais une fois encore sa faim semblait s'être calmée. Il regardait la jeune fille, et trouvait de plus en plus agréable le pays qu'elle habitait.

Rapidement s'écoulèrent les deux premiers jours. Vers le milieu du troisième, le vieillard le fit appeler. On plaça devant eux des pipes et une liqueur composée de cacao, de vanille

et de roucou ; car le tabac et le chocolat étaient, long-temps avant l'arrivée de Cortez, en usage parmi les Mexicains ; et, croyez-moi, c'est de toutes leurs conquêtes celle que les Espagnols conserveront le plus long-temps.

— Que prétends-tu faire maintenant, dit Rhaomazi à Zacatl, et vers quelle ville tes pas vont-ils se diriger?

— Je l'ignore, répondit le jeune homme ; le hasard seul m'amena à ta porte ; je me laisserai guider encore par le hasard. Puisse-t-il me donner un nouvel hôte aussi respectable que toi!

— Écoute : je te crois l'ame pure, le bras vigoureux, et l'œil vigilant. Je t'ai vu, pour aider mes serviteurs dans leurs travaux, implorer les ordres d'Axa. Celui qui cherche à payer son hospitalité par ses bons offices, celui-là me plaît, et, si tel est ton désir, tu resteras avec moi. — Zacatl s'inclina. — Tu seras chargé de la garde et de l'entretien du chinampas.

Les chinampas étaient des espèces d'îles flottantes que les Mexicains avaient l'art de construire en étendant sur de larges radeaux de bois léger de cédrel une forte couche de joncs, de roseaux et de tiges de maïs, recouverte d'une terre argileuse. Les soins et le temps consolidaient l'édifice, sur lequel s'élevaient bientôt des arbrisseaux de toute grandeur, des pavillons entourés de fraîcheur et d'ombrage.

C'est à l'entretien de ce radeau que se bornèrent les occupations de Zacatl; sa vie était douce, et ses loisirs nombreux. Un mois se passa, puis un autre. Chaque jour son maître, accompagné d'Axa, venait visiter le chinampas, et parfois deux pirogues attelées au jardin flottant lui faisaient parcourir toutes les sinuosités du lac, dont le vieillard aimait à respirer les brises.

Il se plaisait aussi à la conversation de Zacatl. Alors Cortez était en marche vers la capitale de l'empire; les obstacles s'étaient

aplanis sur ses pas ; il ne rencontrait plus devant lui que des peuples de cultivateurs ; car, semblables aux abeilles de leur pays, les Mexicains ne savaient que produire et n'avaient point d'aiguillon pour se défendre. Le bruit de la visite armée de Cortez à Montézuma avait retenti jusque dans la paisible vallée ; et Rhaomazi écoutait avec surprise les détails que l'enfant de l'Yucatan lui donnait sur les mœurs des Castillans, sur leurs vaisseaux, leurs armures de fer, leurs canons et leurs chevaux. Peu à peu le vieillard s'accoutuma tellement à le voir et à l'entendre, que bientôt le dernier venu entre ses serviteurs fut celui qu'il affectionna le plus. Il ne pouvait se passer de sa présence; et lorsque l'humidité de l'air ou la fatigue ne lui permettait point d'aller au chinampas, le jeune homme recevait l'ordre de se rendre à l'habitation.

Sans cesse passant ses jours auprès de la jeune fille, Zacatl éprouva de plus en plus ce

sentiment qu'avait fait naître en lui la première vue d'Axa. Il l'aima. Mais il est une passion qui, une fois logée au cœur de l'homme, peut s'y endormir, non s'y éteindre; l'ambition, feu dévorant qui se rallume à tous les foyers de l'ame, désir effréné qui reprend ses forces dans l'énergie des autres désirs!

L'élève de Jean de Milan l'avait connue; il croyait en être affranchi; il la sentit revivre en songeant à son amour.

Pouvait-il espérer d'être heureux lorsqu'il convoitait l'esclave favorite de son maître? Jamais une parole n'était sortie de sa bouche qui pût expliquer sa pensée à celle qui en était l'objet. Jamais un regard bienveillant d'Axa n'était venu lui dire de parler ou d'oser. Devait-il compromettre par un mot le sort paisible dont il jouissait auprès de son puissant rival? — Mais ce rival, l'âge l'accable. De jour en jour la vie semble l'abandonner, et son tombeau ne peut être loin!.. — Eh bien! quand

il sera mort, en serai-je plus aimé? Ai-je comme lui des champs qui verdissent au soleil, des esclaves qui m'obéissent, des parures, des trésors à offrir?....

Une idée subite le saisit..... Cette idée, il n'ose d'abord en peser les promesses, dans la crainte de les voir s'évanouir. Enfin il y revient, il l'examine, il s'y attache. Son avenir est là tout entier. Rhaomazi n'a point d'enfans, ni fils, ni neveux; et, d'après les lois du Mexique, il peut laisser son héritage à l'un de ses vassaux ou de ses serviteurs. Ce serviteur préféré, ce sera Zacatl!

Déjà le vieillard a pour lui une amitié de père. La route lui est ouverte; nul obstacle ne le rebutera. Tout ce qu'il faudra de soins; de patience, de résignation, il l'aura. Un jour, ce domaine sera à lui. Il y croit, il le veut, il se le jure! Sans doute son bienfaiteur ne laissera point Axa dans l'abandon; il la placera sous la protection de son héritier, de

son fils adoptif. Peut-être lui-même ordonnera-t-il leur union!

Tant de songes de bonheur fondent à la fois sur le cœur du pauvre Zacatl, qu'il semble en avoir perdu la raison. Il jette sur toute la vallée un regard dominateur, fait craquer ses doigts, brise du pied quelques faibles arbrisseaux, comme pour faire acte de possession; puis tout à coup, ainsi qu'un insensé, il s'enfonce au milieu d'un buisson de nopals, dont les épines tracent sur sa peau des sillons multipliés de sang. Mais, d'après ses croyances, il pense que ces blessures légères doivent désarmer les dieux et assurer sa prospérité future.

Deux mois étaient à peine écoulés que les espérances de Zacatl semblaient près de se réaliser. Son maître tomba malade.

Aussitôt tous les serviteurs de Rhaomazi firent retentir la maison de cris et de lamentations; mais les lamentations et les cris de Zacatl

s'élevaient de beaucoup au dessus de ceux des autres.

Le vieillard fut environné de soins et de secours ; mais les soins de Zacatl étaient plus assidus, comme sa douleur paraissait plus profonde. On eût dit que par un don spécial il se trouvait soudain affranchi du besoin de manger et de dormir. La nuit, le jour, sans cesse auprès du vieillard, il ne s'occupait que de lui, de lui seul, et repoussait les alimens qu'on lui présentait. Il veillait à ce que sa natte fût douce et sa couverte légère ; il entretenait dans la chambre un air pur et frais, chassait les mouches incommodes, les moustiques dangereux, préparait lui-même les breuvages adoucissans et les lui faisait prendre, en prononçant des paroles puissantes qu'il avait apprises, disait-il, chez les hommes d'Europe.

Le malade pensait en ressentir du soulagement, et, touché du dévouement d'un si fidèle ami, ne voulait plus avoir que lui pour mé-

decin et pour compagnon. Axa elle-même ne paraissait plus que rarement dans sa chambre. Les autres serviteurs, irrités d'une telle préférence, se retiraient en maudissant l'intrus qui était venu leur ravir l'affection de leur maître ; et quand par aventure Zacatl passait au milieu d'eux, il ne rencontrait plus que des gestes menaçans et des regards d'indignation.

Que lui faisaient à lui ces marques de haine ou de mépris? Le jour peut-être n'était pas loin où tous ces mécontens seraient forcés de se courber en sa présence.

Cependant la maladie de Rhaomazi empirait ; ses membres se gonflaient et se couvraient d'ulcères ; une odeur infecte et cadavéreuse s'exhalait de son corps. Zacatl n'en était pas moins empressé, ni moins assidu auprès de sa couche. L'éternelle pensée qui le dominait le faisait triompher du dégoût et de la fatigue. Certain de l'inefficacité de ses remèdes, il con-

tinuait de soulager le malade en couvrant ses plaies d'herbes choisies et consacrées par un prêtre ; il plaçait autour de son front des monceaux de fleurs de jalap, dont la vertu devait chasser les esprits malfaisans de l'air. Mais l'atmosphère pestilentielle au milieu de laquelle il vivait, le peu de nourriture qu'il prenait, l'avaient affaibli lui-même. Le bon vieillard, qui s'était aperçu de sa maigreur et de la pâleur de son visage, exigea qu'il prît du repos, une nourriture plus substantielle, et lui ordonna de le quitter quelques heures chaque jour. Zacalt fut contraint d'obéir.

En parcourant l'habitation, il s'attendait à exciter encore par sa présence les murmures et les mauvais propos des autres serviteurs ; il n'en fut pas ainsi. Depuis qu'ils avaient appris l'état désespéré de leur maître, ceux-ci, ne pouvant s'expliquer la persévérance des services pénibles et dangereux que Zacalt lui rendait, à leur tour ajoutaient foi à son dévoue-

ment; ce dévouement, ils le supposaient plus grand, plus héroïque qu'il n'était même dans la pensée de Zacatl de le faire accroire.

L'usage avait voulu long-temps au Mexique qu'à la mort d'un seigneur noble et riche, un esclave ou un vassal fût sacrifié sur le tombeau du défunt pour le servir encore dans un autre monde. Le temps avait adouci cette loi cruelle, et, depuis quelques années, c'était volontairement que la victime s'offrait parfois pour tenir compagnie au mort. Eh bien! cette victime volontaire, ils la voyaient dans cet étranger qui devait tout à la bienfaisance de Rhaomazi!

C'est ainsi que ces hommes simples et reconnaissans avaient cru devoir interpréter la conduite de l'ambitieux amant d'Axa. Aussi, lorsqu'ils le revirent, il ne trouva plus sur leurs traits et dans leur accueil que des témoignages d'intérêt et de vénération. Tous s'empressaient autour de lui; les uns lui apportaient, pour se

laver, des vases remplis d'eau parfumée, les autres l'invitaient à prendre plus de soin d'une vie aussi précieuse, et plaçaient devant lui des mets succulens et recherchés.

Zacatl était orgueilleux et charmé du changement survenu dans le cœur de ses anciens compagnons de peines et de travaux; mais qu'il était loin d'en pénétrer la cause!

Il l'attribua d'abord à la haute idée qu'on devait concevoir de sa piété envers le digne vieillard; puis ensuite au pressentiment qui éclairait chacun sur sa fortune future; et d'avance il jouissait d'un bonheur inconnu pour lui jusqu'alors, celui de se voir entouré d'hommages, d'imposer le respect à ses égaux; il en jouissait avec délice, avec enivrement.

L'ambition se montre rarement sans un mélange de grandeur. Si l'estime des hommes n'est point toujours le prix qu'elle obtient, elle est presque toujours le premier but qu'elle

se propose ; car est-ce une joie de commander à ceux qui ont le droit de nous mépriser? Zacatl songeait à l'effet que devait produire sur le cœur d'Axa cette vénération dont il devenait l'objet, et de plus en plus il s'enveloppait soigneusement de sa fausse vertu.

Un matin, profitant d'un moment de sommeil du malade, il parcourait les bords du lac, et, regardant d'un air dédaigneux le chinampas attaché au rivage, comme il cherchait en lui-même à qui il pourrait en confier la garde, quand les biens de son maître seraient devenus les siens, son nom fut prononcé, et il vit, occupés à couper des joncs, ces deux esclaves qui, à son arrivée dans la vallée, accompagnaient Rhaomazi sous les massifs de sapotilliers.

La conversation semblait vive et animée entre eux. Zacatl se plaça derrière un buisson. Un des deux travailleurs s'applaudissait d'avoir, le premier, découvert l'étranger qui descendait la colline, et il disait :

— Rhaomazi n'a point à se repentir du bon accueil qu'il lui fit ; maison jamais ne reçut un hôte plus reconnaissant. Notre contrée s'en glorifiera.

— La vertu est-elle devenue si rare au bord du lac? répliqua l'autre avec une sorte d'aigreur.

— La vertu veut d'abord que l'on admire les gens vertueux, et c'est pour cela que je prononce le nom de Zacatl avec admiration. Oui, je l'admire ; car je n'aurais point son courage, je l'avoue.

— Et moi je l'aurais eu, reprit le second esclave, que l'on nommait Guazinn ; je l'aurais eu si le maître m'avait aimé ! Le sacrifice est-il donc si grand ?

— Tu penses ainsi maintenant ; mais on juge du guerrier le jour du combat, poursuivit son compagnon ; peut-être faiblirais-tu au moment décisif.

— C'est l'étranger maudit qui faiblira, interrompit Guazinn avec un mouvement de dépit violent. Eh bien! si sa vertu lui pèse, qu'il me cède la place, et, à sa honte, j'accepte encore!

Ils se turent. Zacatl reprend lentement le chemin de l'habitation, puis en route il réfléchit sur ce qu'il a entendu, et commence à s'étonner que les soins par lui donnés au vieillard excitent tant de surprise. Cependant il trouve injuste celui-là qui vient de lui refuser son estime et se croit digne de rivaliser avec lui en dévouement. Il veut le forcer à l'admiration! et, cherchant à s'abuser lui-même, il tente de se persuader que, dans le rôle qu'il joue auprès du vieillard, l'intérêt et l'ambition ne sont que secondaires! Il se rappelle les bontés de son maître, l'amitié dont il l'honore, et s'efforce de s'attendrir en songeant à sa mort prochaine; mais ce mot le ramène à la réalité, et l'inquiétude le prend en songeant que le mourant n'a

point encore manifesté ses dernières volontés et désigné son successeur!

Aussi ce fut avec une émotion bien vive qu'en rentrant dans la salle occupée par le malade, il y vit tous les serviteurs de la maison et les principaux vassaux assemblés, et qu'il s'aperçut qu'à son approche tout s'agitait et murmurait comme de joie et de respect. Les visages avaient un air de solennité qui l'affermissait encore dans sa croyance. Le vieillard sans doute avait parlé, on connaissait l'héritier de tant de biens. Que ne dut-il pas éprouver lorsque Rhaomazi, le désignant du geste, dit d'une voix entrecoupée, mais distincte encore : — Le voici! Que sa vertu attire sur nous la protection de tous les dieux! Et chacun s'inclina, puis il reprit : — Ces dieux, je les remercie de m'avoir donné à la fin de ma carrière un ami si fidèle et si dévoué. Je sens que la vie veut sortir de mon corps. Avance, mon fils!

Zacatl s'avança dans une attitude humble et

modeste ; mais son cœur était gonflé d'orgueil, et des pensées rapides faisaient passer devant ses yeux ces champs de maïs tout verdoyans, ces riches habitations, ces esclaves nombreux, ces bois, ces prairies, ces vallées, ces mines d'or et d'argent qu'il allait posséder bientôt !

Rhaomazi poursuivit : — Zacatl, je n'ai point d'enfans, et nos lois me permettent de choisir mon héritier parmi mes serviteurs, dans ma famille d'adoption. Qui mieux que toi pouvait mériter cette préférence ? Qui plus que toi était digne de succéder à mon pouvoir et à mes richesses ? Ma première pensée fut de payer ainsi tes services et d'assurer le bonheur de mes vassaux. Ces biens que j'ai possédés, dis un mot, ils sont à toi...

Dans le cœur de l'ambitieux élève des Espagnols, s'élevent des transports inouis de joie et de volupté anticipés, contenus à grand' peine par lui. Lorsqu'on le croit navré de douleur, c'est Axa, c'est l'amour, c'est l'avidité,

c'est l'ambition qui font palpiter son cœur, et qui humectent ses yeux près du lit de son bienfaiteur mourant!

Enfin cependant, il s'apprêtait à répondre, et cherchait en lui-même par quelles expressions il devait témoigner de sa reconnaissance au vieillard, quand celui-ci, après avoir repris la respiration qui commençait à manquer à sa poitrine, poursuivit, sans s'être interrompu à peine : — Oui, dis un mot! il en est temps encore... Mais je viens d'apprendre que, poussant jusqu'au bout ton dévouement sublime, tu ne veux point quitter ton père, et que... si je meurs..... tu meurs avec moi! Qu'il en soit ainsi; j'y consens : il me sera doux de ne point me séparer de celui qui m'aima tant. J'ai vu deux des souverains de Mexico, conduits vers la montagne de Chapultèpique, se faire accompagner au pays des ames par un grand nombre de serviteurs et de guerriers fidèles; mais je doute que dans cette foule ils aient

rencontré là-bas un ami digne de t'être comparé... Maintenant parle, et que ta volonté seule décide de ton sort.

Zacatl était resté anéanti. Lorsqu'en espoir, déjà riche et puissant, il touchait au but de son ambition, cette singulière récompense offerte à son zèle, à ses soins, à ses souffrances, à ses privations, lui semblait comme une effroyable ironie. Il releva la tête. Tous les regards étaient fixés sur lui, remplis de pitié et d'admiration. Il sentit une sorte de confusion à détruire tout à coup ce noble prestige au travers duquel on le voyait. Il fallait parler cependant, puisqu'un mot allait relever sa fortune.

Contraint, embarrassé, il détourne ses yeux de ceux du vieillard, cherchant cette réponse moins difficile à trouver qu'à articuler, quand il aperçoit à son côté Axa, qui les bras tendus vers lui, paraît être en extase devant son courage et sa vertu. Il voit à quel

point le dévouement qu'on lui suppose le grandit dans l'esprit de la jeune fille. Son cœur se trouble ; il hésite... un sentiment indéfinissable confond toutes ses idées. — Quoi ! lui faut-il, devant Axa, rougir et montrer sa faiblesse, éteindre le dernier espoir d'un mourant qui fut son bienfaiteur, et qui le croit son ami? Cependant l'amour de la vie combattait encore de toute la force de la jeunesse et du désir... Une figure paraît à l'entrée de la salle : c'est celle de Guazinn, de cet esclave qui, le matin même, étalait un courage si hautain, semblait prédire sa faiblesse future, et se montrait envieux de prendre sa place! Sur cette figure, Zacalt croit entrevoir l'expression de la raillerie et du défi. Tout lui est dévoilé! Il connaît maintenant la source de cette admiration qu'il inspirait à l'avance, et le dévouement dont chacun l'avait cru capable. Cet esclave va donc venir lui ravir ces respects, ces hommages qui l'environnent encore? Ce serviteur dédaigné saura donc mourir avec son maître, et lui, comblé de ses

dons!... Il n'hésite plus! Son ame s'élève à la hauteur du sacrifice; il se dépouille tout à coup des passions basses qu'un amour vil et une lâche ambition ont jetées dans son cœur; ses traits prennent un caractère sublime d'enthousiasme; il marche vers le vieillard et tombant à genoux devant lui : — Mon père, s'écrie-t-il, je mourrai! Puis, d'une voix moins forte : — Je mourrai... si tu meurs.

Le soir même, Rhaomazi avait cessé de vivre. Les prêtres, les sacrificateurs s'emparèrent de Zacatl, après l'avoir enivré de louanges; et quand vint le jour des funérailles, on le couronna de fleurs, on le revêtit de riches habits; et comme il sortait du temple pour être conduit à l'endroit du sacrifice, dans la foule qui se pressait sur son passage, il reconnut Axa. Il fit un signe; elle accourut, et s'agenouilla devant lui. — Vous viendrez donc me voir mourir, lui dit-il.

— Non, répondit la jeune fille; je n'en au-

rais pas la force : mais, une dernière fois, je viens vous honorer; car si je dois connaître encore des jours heureux, c'est à vous que je le devrai.

— A moi?

— Tous deux nous avions partagé la faveur du maître; le devoir voulait qu'un de nous le suivît : peut-être l'eût-il exigé de moi, et je crains tant la mort! — Axa rentra dans la foule, et le cortége poursuivit sa marche.

A quelques pas plus loin, Zacatl crut reconnaître une voix qui, dominant toutes les autres voix, célébrait à grands cris ses louanges. C'était celle de Guazinn. Zacatl s'arrêta de nouveau, et voulut aussi s'entretenir un instant avec Guazinn, peut-être afin de retarder d'autant le moment critique.

— Eh bien! détestes-tu encore l'étranger maudit, es-tu jaloux de lui comme auparavant, et, comme auparavant, es-tu toujours disposé à prendre sa place?

— Non, dit Guazinn; je t'admire à mon tour, et je t'honore comme les autres, plus que les autres. Lorsque j'ai prononcé les paroles que tu me rappelles, la vie m'était odieuse; car j'aimais Axa, et je ne croyais point être aimé. Mais, aujourd'hui, j'ai obtenu d'elle un aveu et une promesse; bientôt, elle sera ma femme, et je ne veux plus mourir.

Zacalt sentit ses jambes lui manquer et eut peine à se tenir ferme, comme il convenait, au milieu du cortége, qui se remit en route, toujours accompagné d'une population nombreuse et d'acclamations croissantes.

Le corps de Rhaomazi, porté par des esclaves, se dirigea vers une de ces montagnes qui forment la base des Cordillières, et où sa tombe était préparée. Zacatl le suivait, entouré de prêtres, dont l'un portait entre ses mains un sabre fait de bois dur, et bordé de pierres tranchantes. Il lui fallut traverser ces riches campagnes, ces plaines fertiles, dont il

devait être possesseur. Enfin, au son des flûtes de roseau, au bruit des tambours, des conques marines et des bénédictions du peuple, qui baisait ses mains et ses vêtemens, au milieu de la pompe du cortége et des mille cris qui exaltaient ses vertus, il fut égorgé.

Sous le couteau, la prophétie de Jean de Milan lui revint dans la mémoire : — Tu vivras dans ton pays, tu y mourras environné d'honneurs, et ton nom restera en vénération parmi les tiens.

Peut-être se rappela-t-il aussi ces paroles de Francisquillo : — C'est le plus souvent pour un trait de folie qu'on laisse son nom dans le souvenir des hommes!

—

SECONDE SOIRÉE.

HEUR ET MALHEUR.

(FRANCE, etc.)

Souventefois les petites choses font la fortune des grandes.

CHARRON, *De la Sagesse.*

Je suis disposé à croire qu'il y a des hommes cachés dans la foule, qui sont plus grands que ceux que nous voyons paraitre sur la scène du monde, et qui s'attirent les yeux et l'admiration de tous.

LE SPECTATEUR, *Disc. XL.*

Les injures de ma fortune ont fait celles de ma réputation..... Le mérite ne se juge que par la prospérité.

THÉOPHILE, *Au lecteur.*

Puis doncques que tel est ou mon sort ou ma destinée, ma délibération est servir et ès ungs et ès aultres : tant s'en fault que je reste cessateur et inutile.

RABELAIS, *Prol. du liv. de Pantag.*

SECONDE SOIRÉE.

—

Heur et Malheur.

Vers la fin de l'année 1749, deux voitures roulaient bruyamment, en se suivant de près, sur la route de Paris à Versailles ; la première était le *coche public*, qui ne comptait alors pour passager que M. Pigafet, homme de mérite ; la seconde, équipage brillant, attelé de deux chevaux superbes et vigoureux, entraî-

nait rapidement vers le séjour de la puissance le Comte de M....., renommé dans toute l'Europe par ses talens, son opulence et ses aventures singulières. Les nobles coursiers étaient au moment de dépasser et de laisser bien loin derrière eux les chétives haridelles de louage ; mais les deux essieux se rencontrèrent, et le choc fut tellement violent, que le coche public, son conducteur, ses chevaux et son unique passager roulèrent pêle-mêle au milieu du chemin. M. Pigafet, dans sa chute, s'était foulé la main droite ; le comte de M....., naturellement bon et sensible, lui fit agréer ses excuses, ses regrets et une place dans son carrosse pour achever le voyage. Le cocher fut indemnisé de sa mésaventure ; et, dès son arrivée à Versailles, le Comte manda un chirurgien, lequel pansa la foulure de M. Pigafet.

Ce dernier, touché des attentions continuelles de son nouvel hôte et du chagrin qu'il semblait ressentir d'être cause de son léger accident,

crut devoir rassurer sa conscience, et lui certifia que le choc des deux voitures ne devait être attribué ni à l'emportement des chevaux, ni à la maladresse du conducteur, mais à la tenacité de son mauvais destin, qui avait toujours placé pour lui un fossé près du but, un écueil près du port.

— Mon voyage de Paris à Versailles devait détruire ou réaliser une grande espérance, dit-il ; je touchais au but, je roule dans le fossé ; je devais m'y attendre : tout est dans l'ordre, et c'est vraiment déjà beaucoup d'honneur pour moi de voir un noble comte au nombre des causes de mes mille et une catastrophes. Autrefois un chétif épagneul m'a fait perdre l'objet de mes amours ; un bon mot ferma peut-être devant moi les portes de l'Académie, et un faible insecte m'a, pour ainsi dire, renversé d'un trône...

Le comte de M....., étonné, regarda M. Pigafet fixement. Celui-ci cependant semblait

parler avec calme et simplicité ; son regard était tranquille et assuré ; rien enfin n'accusait en lui une absence de raison. Son hôte, dont la curiosité était vivement excitée, lui témoigna de nouveau tout l'intérêt qu'il prenait à son sort, chercha à le dissuader sur les présages sinistres qu'il tirait de son dernier accident, et finit en le suppliant de lui faire connaître une partie des aventures si surprenantes dont il paraissait avoir été la victime.

M. Pigafet, qui, à le juger par son préambule, semblait être aussi disposé à parler que le Comte l'était à l'entendre, ne se fit point prier.

—Paris m'a vu naître, lui dit-il ; mon père, homme honnête, mais systématique, ayant découvert en moi quelque aptitude aux travaux de l'esprit, crut assurer mon bonheur futur, en me mettant à même d'acquérir des notions superficielles dans un grand nombre d'arts et de sciences, persuadé que ces connaissances diverses me rendraient capable de choisir un

état en harmonie avec mon génie et mes facultés.

» Les progrès de la civilisation chez les peuples, les sociétés naissantes se consolidant peu à peu au milieu des troubles et des excès de la barbarie, ce frein volontaire que s'imposait la force à elle-même, tous les bienfaits du législateur enfin, frappèrent vivement mon imagination. J'étudiai les lois, et me fis bientôt recevoir avocat.

» J'avais acquis déjà quelque réputation parmi mes confrères, lorsque je fus appelé au Châtelet pour plaider une cause, du bon droit de laquelle j'étais intimement convaincu. Mon antagoniste, nommé Bernard, brouillon s'il en fut jamais, voilant son ignorance et sa fatuité sous un faux air de modestie, ânonna d'une voix mal assurée un plaidoyer fort mauvais, bien qu'il l'eût sans doute fait faire par un autre. Sa voix baissa tellement de

ton pendant le cours de sa lecture, qu'on finit par cesser d'en entendre un seul mot, et des conversations particulières s'établirent parmi le public, au parquet, et même au tribunal. Je parlai à mon tour ; on me prêta la plus grande attention ; mais, dans la chaleur de mon improvisation, un geste véhément dérangea ma coiffure, et me donna un air si complétement grotesque, qu'un rire universel partit de tous les coins de la salle, et s'augmenta encore par les efforts maladroits que je fis pour réparer le désordre de ma perruque magistrale. Non seulement je perdis ma cause, mais chaque fois que je reparus au barreau, le même rire semblait être prêt à m'accueillir quand j'allais monter à la tribune. Je me décourageai et quittai une carrière dans laquelle un geste équivoque suffit pour compromettre les droits de la veuve et de l'orphelin.

» L'étude physique et morale de l'homme avait toujours eu beaucoup d'attraits pour moi;

une partie des sciences naturelles ne m'était point inconnue ; le système médical en vogue me semblait susceptible de recevoir d'importantes améliorations ; je m'y livrai avec ardeur ; je comparai Hippocrate, Galien, Avicenne avec les modernes, et crus m'apercevoir que cette science sublime, en perdant de sa simplicité, avait dégénéré entre les mains des docteurs à la thériaque et aux élixirs. J'osai combattre les maladies inflammatoires avec l'eau, la diète et la saignée ; j'osai même proscrire le quinquina, alors dans son apogée. Je me fis des ennemis sans nombre parmi les apothicaires, les marchands de vin et mes confrères ; mais, fier des succès inespérés que j'obtenais, je poursuivis audacieusement ma route.

» Appelé un jour en consultation avec un docteur nouvellement reçu, je reconnus en lui l'ex-avocat Bernard, mon ancien antagoniste. Il le devint encore comme médecin ; nullement de mon avis sur la manière de traiter notre

client, il le déclara un homme mort, si je l'entreprenais à ma manière. Le malade me donna sa confiance et s'en trouva bien ; car sa convalescence s'achevait, lorsque, ayant mangé du raisin par mon ordre, un maudit grain qui lui resta dans l'œsophage lui fit faire de tels efforts pour s'en débarrasser, qu'il fut frappé d'apoplexie et mourut sur-le-champ [1], à la grande joie de Bernard, qui colporta partout sa prédiction, et ce qu'il appelait les fatales suites de mon système. Ma réputation en souffrit; la sienne y gagna. Dans les cabarets et dans les apothicaireries, les clameurs recommencèrent contre moi. En vain je prouvai que le malencontreux grain de raisin avait seul détruit l'effet bienfaisant de mes soins ; on feignit de ne point m'entendre. Pour surcroît de malheur, en ce temps parut le Gil-Blas de Lesage; chacun crut me reconnaître dans le docteur Sangrado,

[1] Le fait n'est nullement invraisemblable : un grain de raisin causa la mort d'Anacréon et de la chère Hababah du calife Yésid II.

chacun m'en donna le sobriquet, et le ridicule acheva ce que le hasard avait commencé. Je fus discrédité. Avec moi, j'ose le dire, tomba l'édifice naissant du véritable art de guérir.

»Un sobriquet, en France, nuit souvent plus qu'une mauvaise action. La blessure faite par l'arme du ridicule ne se cicatrise que sous d'autres cieux, dans d'autres climats. Après avoir réalisé ma petite fortune, je résolus de la faire valoir moi-même, et je m'exilai volontairement de ma railleuse patrie.

»Pour un homme qui pense, le commerce, ce lien des peuples, ce père de la civilisation, cette source perpétuelle d'où découlent pour nous toutes les douceurs, toutes les aisances de la vie, est un sujet digne des plus hautes méditations. Malgré le mépris qu'affectent d'y attacher les petites gens aux grands airs ou aux grands noms, me disais-je, c'est pour l'étendre ou le protéger que presque toutes les

guerres sont entreprises, que les rois risquent la sûreté de leur trône et le sang même de leur noblesse, que la diplomatie redouble de génie et de ruse, que les arts industriels se perfectionnent et entretiennent dans tout le monde policé une correspondance non interrompue d'émulation et d'activité. Je serai donc commerçant !

» Je m'établis aux Antilles, où je transportai les productions des manufactures françaises; j'envoyai en France les productions des Antilles, à l'exception du quinquina, cependant; car, supérieur à Coriolan, je ne voulus point nuire à mes ingrats compatriotes. Mes échanges commerciaux avaient réussi au-delà de mes vœux; en quelques années, mes fonds décuplés me permettaient de revoir, à la tête d'une fortune honorablement acquise, les lieux chéris qui m'avaient vu naître, et d'y braver les quolibets et les sobriquets de mes anciens rivaux. Espérant ajouter encore à mon avoir, j'em-

ployai la plus forte partie de mon numéraire à l'achat d'une riche cargaison d'étoffes alors d'un grand usage à Paris, et je me mis incontinent en mer avec elle, bercé par les plus doux projets de bonheur. La traversée fut heureuse; mais, en débarquant au port, je m'aperçus que presque toutes mes marchandises avaient été percées et rongées d'outre en outre par un petit ver qui s'était introduit dans les ballots. J'étais ruiné. Le lendemain un nouveau vaisseau, chargé pour le compte de ce même Bernard, qui devait me poursuivre partout, arriva, porteur des mêmes étoffes; il n'avait rien à redouter de la concurrence; et, pour la troisième fois, il profita de mon désastre.

» Le désespoir s'emparait de moi; un général russe, avec lequel j'étais revenu des Antilles, me conseilla de voyager pour me distraire, et me proposa même de l'accompagner dans son pays, où, disait-il, je ne pouvais

manquer de trouver un emploi avantageux, vu mes nombreuses connaissances et la protection que son gouvernement accordait volontiers à tous les Français. J'acceptai sa proposition et partis pour Saint-Pétesbourg, où je fus bientôt en relation avec les hommes les plus puissans à la cour.

» Je demandai une place dans l'instruction, mais on parlait alors généralement d'une guerre avec la Suède, et il me fut répondu : — *Il nous faut des soldats, et non des savans.* Je demandai un emploi dans la judicature, et il me fut répondu : — *Il nous faut des soldats, et non des juges.* Je demandai enfin une place dans l'administration, et pour la troisième fois il me fut répondu : — *Il nous faut des soldats, et non des employés!*

» J'allai retrouver mon ami le général, qui me prit pour aide-de-camp. La guerre éclata. Je me distinguai dans plusieurs actions fort vives; et fus assez heureux pour sauver la vie

au maréchal de Lascy dans l'affaire de Wilmanstrand. Dès lors, j'eus en lui un protecteur déclaré, et j'entrevis l'espoir d'acquérir un nom militaire. Je commandais le corps qui, le premier, pénétra dans l'île d'Aland, et l'impératrice Élisabeth, la paix étant conclue, daigna m'écrire pour me témoigner son contentement et m'annoncer ma nomination au gouvernement d'Astrakhan.

» Les événemens se succédaient pour moi sous les auspices les plus favorables; je n'ambitionnais plus que l'honneur de commander en chef dans une action assez importante pour prouver ma capacité, et me donner rang parmi les guerriers illustres du Nord. L'occasion ne tarda pas à se montrer. Le fameux Thamas Kouli-Khan, usurpateur du trône de Perse, couvrit tout à coup de ses hordes les rivages de la mer Caspienne. Un corps considérable de Tartares indépendans, soulevés par lui, menaça les bords du Volga; je mar-

chai à sa rencontre à la tête de vieilles troupes éprouvées dans la guerre de Suède, et renforcées par les braves Tartares de Circassie, qui venaient implorer la protection de la Russie. La chance du succès ne me paraissait point douteuse; Thamas était encore loin ; j'avais pour adversaires, non des soldats, mais des brigands sans discipline, commandés par des chefs sans expérience. Ne me laissant point éblouir cependant par des apparences si brillantes pour moi, j'appelai à mon aide toutes les ressources, toutes les ruses de la tactique; j'inquiétai, je fatiguai l'ennemi par de fausses marches, je le fis abuser par de faux rapports, et je choisis la position la plus avantageuse pour l'attaque, après avoir dressé sur ses flancs une forte embuscade qui devait faire diversion, s'il obtenait les premiers avantages, ou l'écraser dans sa retraite.

» Eh bien! monsieur le Comte, le croiriez-vous, je fus vaincu! Au milieu de l'action,

lorsque les bataillons ennemis s'ébranlaient déjà pour prendre la fuite, un vent nord-est qui s'éleva tout à coup porta vers nos rang une poussière tellement épaisse et brûlante, qu'ils en furent aveuglés, et ne surent plus distinguer leurs alliés de leurs adversaires. Les Circassiens et les Russes s'entrechoquèrent entre eux ; l'ennemi, rappelé au combat par l'avantage de sa position, nous vainquit sans peine, après avoir, je ne sais comment, détruit l'embuscade que j'avais préparée si savamment. Ainsi l'espoir d'un grand nom, la confiance d'une impératrice, les fruits de plusieurs années de gloire et de dangers, tout me fut enlevé par la poussière! La poussière rendit nuls la supériorité de mes troupes, la sagesse de mes mesures et les efforts de ma prévoyante tactique! Mais jugez quels furent surtout mon étonnement et mon indignation, lorsque j'appris que ces misérables vagabonds, mes vainqueurs, avaient été commandés pendant l'action par cet éternel Bernard, que je rencontrais partout dans mes

jours de deuil. Je ne vous expliquerai point par quel effet du hasard il se trouvait alors en Asie, chef d'une horde de bandits ; je l'ignore. J'avais peu le loisir de m'occuper de lui dans ce moment ; je ne songeai qu'à moi. Le gouvernement d'Astrakhan m'était retiré ; craignant quelque chose de pire que la disgrace, je me hâtai de rentrer en Europe pour regagner promptement la France ; mais mon destin devait s'accomplir : un nouveau malheur m'attendait en Allemagne ; j'y devins amoureux.

» Vous n'exigez point que je vous raconte comment une femme jeune, belle, riche, coquette et romanesque eut l'art de me faire tourner la tête, en affectant tour-à-tour avec moi le ton du sentiment ou l'air de la réserve et de la froideur. A force de soins, de tendresse et de sacrifices en tous genres, je croyais être enfin parvenu à désarmer sa rigueur. Un jour, dans un tête-à-tête délicieux, elle daigna me laisser entrevoir que je n'étais point haï ; je sa-

vais que le pathétique seul lui plaisait en amour; j'étais fortement épris, je devins facilement éloquent; je priai, je conjurai, je pleurai, et déjà je la voyais progressivement s'attendrir, lorsque, pour mettre le sceau à cette scène délirante, je crus devoir tomber à ses pieds et mis maladroitement le genou sur la patte d'un petit chien son favori, qui jappa et me mordit.

» Le pathétique s'arrêta là; la belle partit d'un bruyant éclat de rire, qui fut pour moi un congé formel; car elle se respectait trop pour donner son cœur ou sa main à un amant qui la faisait rire et déshonorait ainsi sa vie entièrement contemplative et rêveuse. Comme vous le pensez bien, Bernard, vautour sans cesse attaché à sa proie renaissante, ne pouvait être loin pour profiter de ma nouvelle défaite. Aussi j'ai su qu'il épousa ma belle vaporeuse quelque temps après mon départ.

» Mon amour cependant, pour être dérai-

sonnable, n'en était pas moins vrai ; le goût de la retraite, et le désir de revoir la France m'avaient quitté; je ressentais un besoin ardent d'émotions nouvelles qui pussent éteindre, ou du moins adoucir les regrets que je donnais malgré moi à l'objet de ma sotte passion. J'appris qu'une compagnie coloniale s'organisait pour exploiter les côtes de la Guinée, depuis la rivière de Volta jusqu'à celle de Jakkim, et je fis bientôt partie de l'équipage du premier vaisseau en course pour cette expédition.

»Après avoir séjourné quelque temps dans le fertile royaume de Jouydah, m'apercevant que mes compagnons, qui passaient jusqu'alors à mes yeux pour de nouveaux argonautes destinés à porter les bienfaits de la civilisation chez des peuplades barbares, ne s'occupaient que de la traite des nègres, je voulus essayer de réaliser moi-même les honorables intentions que je leur avais supposées si généreusement : je traversai le territoire d'Ardra, et m'enfonçai bien avant

dans les terres. Les premiers Africains que je découvris d'abord dans cette excursion s'enfuirent à mon approche, comme épouvantés à ma vue; mais ils revinrent bientôt en plus grand nombre, m'environnèrent en poussant des cris aigus, resserrèrent le cercle autour de moi, me garrottèrent, et je fus conduit dans cet état devant leur chef. J'étais dans le royaume de Dahomey, qui n'avait encore reçu la visite d'aucun Européen.

» Le grand Dahomey, roi du pays, parut lui-même presque effrayé de mon aspect; il se rappela pourtant, comme je l'appris par la suite, que son aïeul, Trudo Audati, le héros de cette partie de l'Afrique, lui avait souvent raconté que, de son temps, des hommes de couleur blanche étaient tombés en son pouvoir pendant le cours de ses conquêtes. Cette idée le rassura, et je m'en trouvai bien; car il paraissait plus disposé à me prendre pour un démon que pour un homme. En quelques mois,

grace au peu de mots et de règles dont se composent les jargons des peuplades sauvages, je fus en état de converser avec lui. Initié par moi dans les mystères de la civilisation de notre merveilleuse Europe, il me prit en affection. Une maladie terrible dont je le sauvai par l'eau, la diète et la saignée, me mit encore plus avant dans sa faveur; je devins son intime conseiller; et j'espérai pouvoir être enfin un jour regardé comme le législateur de ces contrées inconnues. Cette idée plaisait à mon imagination, et tout fut mis en œuvre par moi pour détruire dans le Dahomey les coutumes atroces et superstitieuses dont sont infectés les peuples du continent africain.

» Le roi, doué d'une grande raison et d'un excellent naturel, semblait entrer parfois dans mes projets; mais sa croyance en ses fétiches, ce pouvoir de consécration que donne le temps aux choses les plus absurdes, venaient opposer des obstacles continuels à mes vues philanthro-

piques. Je triomphai de tout cependant. Les esclaves cessèrent d'être immolés sur la tombe de leur maître avec ses femmes les plus chéries ; des victimes humaines ne furent plus offertes à des dieux informes de pierre ou de bois ; les châtimens, proportionnés aux fautes, n'écrasèrent et ne confondirent plus ensemble le crime et l'erreur ; les armées se recrutèrent sans dévorer toute la partie active de la population ; et l'agriculture, naguère confiée à des femmes faibles et languissantes, incapables de soutenir long-temps de pareils travaux, devint le partage des hommes, qui n'osèrent plus croire que labourer la terre et penser étaient des occupations indignes d'eux, quand ils virent l'aisance et le plaisir succéder partout à la misère et à l'ennui.

» Les bons effets suivant rapidement mes bons avis, le roi fit rejaillir sur moi les marques de reconnaissance et d'amour que lui montra son peuple pour ces changemens inattendus.

Il voulut m'associer à son pouvoir, et des acclamations unanimes accueillirent la proposition qu'il en fit aux vieillards de la nation. Il ne s'agissait plus que de procéder à mon installation. De temps immémorial, le sacre des rois de Dahomey consiste à les promener devant le peuple et l'armée, montés sur un superbe éléphant blanc, l'un des fétiches de la contrée, d'après les mouvemens duquel les prêtres pronostiquent l'éclat et la durée du règne naissant. Avis aux législateurs! J'avais cru devoir respecter quelques antiques préjugés du pays ; j'élevai mes lois nouvelles sur le fondement des anciennes, et quand j'allais atteindre le but de tous mes soins, de toutes mes peines, les vieilles bases s'ébranlèrent tout à coup et renversèrent l'édifice récent.

» Un *insondo*, misérable insecte de la grosseur d'une de nos fourmis, et l'ennemi le plus redoutable de l'éléphant, s'était glissé dans la trompe de celui qui me portait en triomphe.

L'animal, irrité par de vives piqûres, donna d'abord des marques d'impatience qui excitèrent l'étonnement du peuple ; mais bientôt les violentes douleurs qu'il ressentit portèrent sa fureur au plus haut degré ; il poussa des clameurs épouvantables en bondissant de rage, et finit par briser son large front sur des rochers voisins. On m'avait soustrait au danger qui me menaçait, mais un danger non moins grand m'attendait encore. Les prêtres me déclarèrent indigne du trône et de la vie ; la prospérité de l'État était compromise; mes innovations avaient soulevé contre moi l'ombre de Trudo Audati et les dieux mortels du Dahomey!

» Le roi m'aimait, il me devait la vie ; mais la mort de son fétiche alarmait sa superstition. il balança quelque temps ; enfin, la reconnaissance l'emportant, il borna ma peine à l'exil, après m'avoir fait administrer une forte bastonnade pour l'acquit de sa conscience.

» Un ciron qui multiplia sa race sur les pilo-

tis placés au sein de l'Adriatique, fit courir à la formidable Venise plus de dangers que tous les rois de l'Europe, ligués contre elle ; un ciron me précipita du trône et changea peut-être les destinées d'un vaste continent...

» J'ai su depuis que les peuples du Dahomey me regrettèrent ; ils envoyèrent jusque dans le royaume de Jouydah, des gens à ma recherche; mais j'avais quitté les côtes de la Guinée. Croyant me remplacer facilement par un homme de la même couleur que moi, ils firent des propositions à l'un des Européens qu'ils rencontrèrent sur les côtes ; celui-ci accepta ; les services que j'avais rendus lui furent comptés ; on le combla de richesses et d'honneurs : c'était Bernard ! Si j'avais aimé la vengeance, je me serais réjoui de cet accident qui plaçait mes ingrats sujets sous le pouvoir d'un intrigant sans capacité.

Que vous dirai-je enfin, M. le Comte? Je re-

vins en France. Je m'y fis auteur, espérant trouver dans les travaux de l'esprit le repos et le bonheur après lesquels je soupirais depuis long-temps. Je croyais ne plus avoir affaire qu'à la postérité. Combien mes contemporains me désabusèrent! Un ouvrage fort intéressant, que je composai sur les mœurs, les usages et la politique des rois barbares de l'Afrique, fut regardé par la censure comme une satire contre plusieurs souverains de l'Europe. L'ouvrage fut défendu, l'auteur faillit de plus aller à Bicêtre ou à la Bastille. J'avais besoin de gloire cependant; ne pouvant être ni grand médecin ni grand général, je désirais au moins me voir inscrit sur la liste des quarante immortels; j'enfantai une tragédie. A force de soins et de peines, je parvins à la voir représenter; un plaisant du parterre la fit tomber à la troisième scène avec un mot, très-facétieux, il est vrai, mais fort peu concluant contre le mérite de la pièce.

» Pendant ce temps, Bernard, de retour

à Paris, y jouissait modestement d'une haute réputation d'homme de guerre, de savant jurisconsulte et de voyageur philosophe.

» Voulant réparer, autant que faire se pouvait, mon échec théâtral, j'essaie de rassembler chez moi quelques hommes du monde et plusieurs littérateurs en renom, pour les faire assister à une lecture de mon drame. Une danseuse de l'Opéra, entretenue par Bernard, donne un grand souper ce jour même; mes confrères les auteurs s'y trouvent engagés, et je n'ai pour auditeurs que quelques jeunes élégans, quelques vieux roués de la Régence, qui m'écoutent en minaudant, en grimaçant, en bâillant, en dormant, ratifient l'arrêt du public, et déclarent, à l'unanimité, ma pièce détestable! Je ne me décourage pas; un poème héroïque est le fruit de cette poétique résignation. Aucun libraire ne veut l'imprimer; ma réputation m'a devancé, et j'apprends en sortant de chez l'un d'entre eux que Bernard vient d'être

nommé à l'Académie, n'apportant à l'illustre société d'autres titres littéraires qu'un quatrain en l'honneur de cette haute et jolie dame que Marie-Thérèse daignait appeler son *amie et bonne cousine!*

» Après avoir exercé tous les métiers avec quelque talent et beaucoup de probité, je crus deviner que la médiocrité intrigante avait seule le droit de réussite. Un homme de cette espèce n'avait-il pas recueilli le fruit de mes talens, de mes travaux dans les quatre parties du monde? Je me faisais vieux; je sentais le besoin d'assurer mon avenir; non sans peine, je me décidai à suivre la route commune. Solliciteur à la suite, je fréquentai l'antichambre des grands, j'écrivis des placets pour eux et des *bouquets à Chloris* pour leur maîtresse; je me fis des amis dans les journaux, dans les ministères et jusque dans la garde-robe du Roi; enfin, j'avais trouvé des protecteurs zélés; toutes les démarches nécessaires pour obtenir l'emploi que

je sollicite étaient faites ; le chemin de la cour était aplani pour moi ; il ne s'agissait plus que de présenter au Roi ma pétition; il me paraît donc bien naturel que la main qui devait la rédiger et la signer soit tout à coup frappée d'impuissance. Je prévois mon sort et ne veux pas m'en plaindre. Le choc de nos voitures a sans doute renversé avec moi, au milieu de la route, tout le résultat de mes assiduités auprès des grands, et de mes petits vers à Chloris ; mais, pour cette fois, que mon destin maudit en soit loué! Il me serait trop pénible de penser que la seule action condamnable de ma vie ait été la seule qui me fît arriver au bonheur. Il n'est point de petit échec dont il ne résulte un grand bien lorsqu'il est vu d'un peu haut. Si mes diverses catastrophes ont nui à ma fortune et à ma réputation, trésors fragiles et périssables, du moins elles ont développé, agrandi la sphère de mon intelligence, en me contraignant d'exercer mes forces morales dans différens genres et chez différens peuples ; elles m'ont appris à ne prodi-

guer mon estime et mon dédain que d'après une connaissance approfondie des hommes et des choses, et non sur de vaines apparences; car il doit exister dans le monde bien des gens de mérite et de talent, que des circonstances défavorables et des hasards malencontreux ont jetés, ainsi que moi, dans les rangs obscurs des êtres pauvres et inconnus! L'éclat des grands titres et des grandes réputations ne m'en imposera plus. Si peu de chose suffit pour élever ou détruire les gloires humaines; et je l'ai si souvent éprouvé! La forme du nez de Cléopâtre, comme l'a observé Pascal avec tant de sagacité, n'a-t-elle pas causé la fortune d'Auguste, la perte d'Antoine, et changé la face du monde? D'après l'académicien Duclos, les punaises qui tourmentaient les conclaves de Rome, en hâtant le vote des cardinaux, ont souvent triomphé des intrigues et des séductions, et fait nommer des papes qui, sans elles, ne l'eussent jamais été! Un enfant qui joue chez un lunetier, fait découvrir des myriades de soleils et de mondes

nouveaux, et prépare, sans se douter de rien, l'illustration de Simon Marius, de Galilée et de vingt autres grands astronomes. Une pomme qui tombe démontre à Newton les lois de l'univers, et lui révèle peut-être à lui-même toute l'étendue de son propre génie ! Un grain de sable, logé dans l'uretère de Cromwell, change la face de l'Angleterre et rétablit les Stuarts sur le trône ; un coup de fouet en renverse Jaime II, et l'absence d'une virgule ne décide-t-elle pas de la mort violente du prédécesseur d'Édouard III !

» Quant à moi, qui semble avoir été jeté sur ce globe pour prouver l'influence que peuvent exercer sur les destinées de l'homme, ce maître du monde, toutes ces causes subalternes et méprisées, un faux geste, un sobriquet, un pepin de raisin, un vermisseau, de la poussière, un roquet, un insecte, un censeur ! n'ont-ils point fermé devant mes pas vingt routes qui conduisent à la gloire et au bonheur ? J'aurais pu devenir fataliste ; je ne veux point l'être ;

je ne le serai jamais! Insensés, mille fois insensés ceux qui refusent de croire qu'une immense pensée présida à l'existence de tous ces êtres infimes, rouages imperceptibles, mais importans du grand œuvre! L'harmonie de l'univers ne s'entretient qu'à force d'irrégularités apparentes. Je ne m'écrierai pas: tout est bien! mais je dirai · rien n'est inutile, ni méprisable! Un atôme prend de l'importance par sa position, comme le chiffre zéro dans les calculs arithmétiques ; tout a sa puissance d'action, tout peut devenir levier à son tour, tout a été produit pour entretenir cette éternelle réaction du bien et du mal, qui seule donne le mouvement et la vie à la création! »

Monsieur Pigafet se tut ; le comte de M...., après avoir écouté silencieusement sa longue tirade philosophique lui dit :

—Votre histoire m'a vivement intéressé et m'a surpris plus que vous-même ne pouvez l'imaginer. Votre haute intelligence cependant, mon-

sieur Pigafet, ne paraît pas vous avoir fait comprendre encore que si des malheurs non mérités peuvent s'attacher sans cesse à un homme sans le flétrir, la fortune sourit souvent aussi à des hommes indignes d'elle peut-être par la faiblesse de leurs moyens, mais incapables de chercher à la fixer par l'intrigue ou la bassesse. Je suis Bernard, ce Bernard qui profita de vos désastres sans les avoir causés, qui fut quelquefois votre rival, jamais votre ennemi, qui parvint à une grande réputation sans l'avoir recherchée, aux honneurs sans les aimer, et qui n'a pas plus à rougir de sa prospérité, que vous de votre infortune. »

Ici M. Pigafet fit un mouvement pour interrompre le comte de M...., ou Bernard, comme on voudra l'appeler ; mais celui-ci, après avoir imploré son silence par un geste, poursuivit ainsi :

— Je vais à mon tour vous faire le récit des

principaux évènemens de ma vie. Je serai bref, mon histoire n'étant que le complément de la vôtre.

» Il est bon de suivre sa vocation particulière dans le choix d'un état ; mais comme je n'eus jamais de vocation particulière pour une chose plutôt que pour une autre, je ne consultai que le goût de mon père, et devins avocat pour lui faire plaisir ; mais si j'étais sans éloquence, je n'étais pas sans bonne foi, et je sentis bientôt que les dons de l'orateur m'avaient été refusés par la nature. De là vint cette timidité, ce trouble, cette faiblesse d'organe qui vous frappèrent si fort dans mon premier plaidoyer. L'accident de la perruque me fit prendre part au rire général ; j'eus tort sans doute ; mais on n'est pas toujours maître de soi, et votre figure était réellement fort comique. Le succès inattendu que j'obtins devant le tribunal ne m'aveugla pourtant pas ; car, quelques jours après, un de mes oncles, mé-

decin fort riche et fort à la mode, m'ayant proposé de me faire son légataire universel, à la condition que je serais en état d'hériter à la fois de sa fortune et de sa clientèle, je me fis médecin pour mon oncle, comme j'avais été avocat pour mon père. Je connus de cet art, juste ce qu'il en fallait connaître pour endosser la robe doctorale. Je sus ce que j'avais appris, rien au-delà, et toute innovation me parut un sacrilége. Jugez si je dus être indigné de vous voir toucher à l'arche sainte de la routine; je lançai ma prédiction de mort, comme un anathème : le grain de raisin me fit triompher, ce qui ne m'éblouit point encore cependant ; car, mon oncle étant décédé sur ces entrefaites, j'héritai de sa fortune, j'abdiquai sa clientèle, et résolus de passer ma vie dans ce doux rien-faire, seul but de ma paresseuse ambition.

» Mon intendant, homme intègre pour son état, plaça mes fonds dans le commerce, et les fit valoir pour nous deux ; j'eus ma part du

profit et me gardai bien de me plaindre. Votre vermisseau rongeur put aider au débit de mes marchandises; mais la complicité n'étant pas admissible sur ce point, je n'avancerai rien pour ma défense. Enfin, les années s'écoulaient et le repos commençait à me peser ; je résolus de courir le monde pour me distraire. La lecture de quelques voyageurs très-véridiques et de quelques poètes très-bien inspirés, m'avait appris que l'Orient est l'*empire des roses et de la beauté ;* j'aimai toujours beaucoup les belles fleurs et les belles femmes, et je me mis en route pour la Perse, après avoir relu mes voyageurs, mes poètes, et les Mille et une Nuits, afin de me mettre au courant des mœurs et des coutumes du pays que j'allais parcourir.

» J'y vis peu de roses et point de femmes ; mais en revanche une misère générale, la terreur peinte sur toutes les figures, des massacres continuels entres les Usbecks et les Persans. Kouli-Khan, autrement dit Nadir-Shah, était

alors dans l'éclat de sa gloire, et je m'enfuis devant ses armes qui ravageaient tout sur leur passage. J'arrivai chez les Tartares indépendans, lesquels voulurent d'abord me couper le nez et les oreilles ; mais, ayant aperçu sur le côté gauche de ma figure une petite verrue, regardée chez eux comme un présage certain de bonheur et de réussite, ils changèrent d'idée et me nommèrent général en chef des troupes qu'ils rassemblaient pour seconder les efforts de Nadir contre la Russie

» Mon cher monsieur Pigafet, vous savez aussi bien que moi comment l'affaire se passa ; mais ce que vous ignorez, c'est que, né avec un caractère fort peu belliqueux, dès le commencement de l'action, je ne songeai qu'à ma propre sûreté et tournai bride. Une partie de mes troupes, pleines de confiance en ma verrue, suivit en tout mon mouvement, et s'enfonça, ainsi que moi, dans un petit bois de palmiers, où, par le plus grand des hasards,

nous découvrîmes votre superbe embuscade qui ne nous attendait pas. Elle avait mis bas les armes lorsque la poussière épouvantable qui s'éleva nous contraignit de retourner sur nos pas. Nous vous trouvâmes alors dans le plus grand désarroi, combattant les uns contre les autres ; après vous avoir laissé faire quelque temps, nous vous achevâmes facilement, et je fus reconduit en triomphe par mes Tartares, enthousiasmés de mon courage et de ma verrue.

» J'eus part au butin; mais, fatigué de la gloire comme je m'étais fatigué du repos, je quittai mes Tartares pour visiter le nord de l'Europe. J'épousai effectivement en Allemagne une femme charmante qui ne devint amoureuse de moi que sur mon titre de Français. Votre prompte rupture avec elle avait fait du bruit; la médisance menaçait de s'emparer de cette affaire et l'épouvantait; mais vous n'aviez séjourné que quelque temps dans le pays qu'elle

habitait ; elle vivait solitaire et retirée ; peu de gens avaient été témoins de votre liaison : elle crut en donnant sa main à un de vos compatriotes, faire passer votre aventure sur mon compte ; vos soins, vos assiduités auprès d'elle, furent reversibles sur moi. Aussi, dispensé des longues épreuves qu'elle vous avait fait subir, je vous remplaçai promptement, et notre hymen n'eut l'air que d'une réconciliation. Elle mourut; je la regrettai ; car, malgré ses travers, elle avait le cœur excellent.

» Depuis quelques années, je fournissais des fonds considérables à cette société coloniale dont les projets vous avaient si brillamment déçu ; j'avais un nouveau besoin de sortir de mon repos. Cette fois je ne recherchai plus le pays des roses et de la beauté ; j'allai en Afrique me mettre à la tête de la vaste entreprise de la Guinée. Nos affaires y prospéraient et pouvaient s'accroître encore ; car, d'après des récits certains, nous savions que d'im-

menses mines d'or existaient dans l'intérieur des terres. Mais comment pénétrer chez ces nègres barbares, la plupart anthropophages? Je rêvais à cette idée, lorsque je fus tout à coup abordé par les députés du grand Dahomey, qui, sur l'inspection de la couleur de mon visage, me proposèrent de les suivre; je me gardai bien de laisser échapper une si belle occasion; le descendant de Trudo Audati m'accueillit avec les plus vives démonstrations de joie et d'amitié; il m'offrit de faire immoler mille esclaves en mon honneur, de me donner six cents négresses pour mon sérail, d'essayer de la circoncision. Je le remerciai de tant de belles choses, et lui dis que le sang versé n'honorait personne; qu'il avait beaucoup trop haute opinion de moi s'il croyait que six cents maîtresses me fussent nécessaires, et que, quand au dernier article, je le suppliais de m'en dispenser. Il me répliqua, avec beaucoup de politesse, que mon humanité et ma modestie lui plaisaient; que cependant lui-même possédait deux mille

femmes, et que cela n'engageait à rien. Il me demanda mon nom : et, lorsqu'il l'eut entendu, je crus le voir se prosterner devant moi ; car *Berr-nahr*, dans le langage des *Alghemis*, fort usité au Dahomey, signifie *le très-divin*. Nous devînmes les meilleurs amis du monde. Il vous aimait toujours, et me chargea de revoir vos lois un peu discréditées par l'accident de l'*insondo*. Je n'en changeai que le texte ; mais il fallait faire preuve de capacité. Je les rassemblai et les fis paraître de nouveau sous la dénomination de *Code Bernard* ou *Berr-nahr*, ce qui donna au peuple la meilleure opinion de moi. Enfin, après avoir profité de ma puissance pour faire exploiter les mines d'or du Dahomey, comblé de richesses et d'honneurs, escorté des bénédictions de toute la population, je quittai l'Afrique pour rentrer en France.

» De retour à Paris, j'y devins l'objet de la curiosité générale ; j'étais le Cicéron ou l'Hippocrate moderne, le héros du Volga, le Lycur-

gue de l'Afrique ; il est vrai que ma fortune était immense. Comme vous le pensez bien, j'eus un grand nombre d'amis qui ne me parlèrent que de mon esprit et de mes talens, et je me laissai doucement aller à la flatterie. Les protecteurs se présentèrent pour moi de tous les côtés ; ils me dirent qu'un ex-roi du Dahomey devait au moins être un Comte en France, et j'achetai le comté de M.... Mes amis me dirent de plus que le bon ton exigeait que je prisse une maîtresse à l'Opéra ; le bon ton força ma danseuse à recevoir des gens de lettres à ses soupers ; ceux-ci me persuadèrent à leur tour que le bon ton voulait qu'un grand seigneur comme moi fût de l'académie; j'avais fait, je ne sais comment, un quatrain pour la marquise de Pompadour, et je fus académicien.

» Voilà, mon cher monsieur Pigafet, comme, sans intrigue, sans cabale, conduit par la fortune, le hasard, porté par les causes subalternes qui ont fait vos malheurs, secondé de plus

par ma verrue, mon nom, celui de mon pays, la couleur de mon visage et les soupers de ma danseuse, je parvins honnêtement à une si haute prospérité ; toujours à votre suite pour recueillir les débris de vos naufrages, toujours disposé cependant à vous porter aide et secours, si j'avais pu être instruit de votre existence et de vos malheurs. Vous couriez après la fortune et la gloire, qui couraient après moi : espérons que dorénavant elles placeront mieux leurs faveurs, et que, loin de vous nuire, je ne me trouverai près du but avec vous que pour vous éloigner du fossé ; près du port, que pour vous signaler l'écueil ! »

Et tous deux s'embrassèrent, comme pour réconcilier leurs destins contraires. M. Pigafet était honteux de l'opinion injuste qu'il avait eue jusque-là sur un homme aussi honnête, aussi compatissant.

— Quel motif vous attirait à Versailles? lui dit enfin son nouvel ami.

— J'ai la parole du ministre, répondit celui-ci, pour la place de conseiller d'état, nouvellement vacante.

A ces mots, le comte Bernard parut atterré.

— La place de conseiller d'état! s'écria-t-il; hélas! elle m'a été accordée ce matin par le ministre lui-même.

Et M. Pigafet reprit tranquillement :

— Je devais m'y attendre; tout est dans l'ordre.

—

TROISIÈME SOIRÉE.

LE JEUNE BOYARD.

(VALACHIE.)

Nous ne pensons presque point au présent; et si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer l'avenir. Le présent n'est jamais notre but. Le passé et le présent sont nos moyens : le seul avenir est notre objet. Ainsi, nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre.

PASCAL, Pensées, *Vanité de l'Homme.*

TROISIÈME SOIRÉE.

—

Le jeune Boyard.

Le soleil commençait à dorer la cime des monumens élevés de Bukarest, capitale de la Valachie, lorsqu'un jeune homme, qu'à son manteau court, à son bonnet d'astracan, surmonté d'un riche panache, on reconnaissait pour le rejeton d'une illustre famille de boyards, sortit de son habitation, située sur les bords de

la Dumbrowitz, et s'enfonça dans les montagnes.

A la carabine rayée, incrustée d'argent et de nacre, qu'il portait en bandoulière, au large poignard dentelé pendant à sa ceinture, on eût pu croire que l'espérance de surprendre un chamois ou une biche sauvage, de triompher même d'un ours, la terreur du pays, s'emparait seule de ses pensées. On se fût trompé. Il avait vingt-cinq ans, il était amoureux; et son âge l'occupait peut-être plus encore que son amour.

—Vingt-cinq ans! murmurait-il tout bas, le quart d'un siècle! la plus belle moitié sans doute de mon existence! Et qu'ai-je fait jusqu'à présent qui puisse légitimer l'emploi de tant d'années? J'ai mille projets de bonheur sans savoir comment les exécuter? Je serais si heureux, cependant, si j'en avais le temps! mais le moment désiré recule toujours devant moi!... Mon mariage avec Anna est encore retardé d'une année par

l'ordre du vaivode son père. Que cette année d'attente est longue ! Se marier à vingt-six ans ! A peine aurai-je essayé des rôles de père et d'époux ; à peine aurai-je élevé ma famille... la vieillesse ! Oh ! combien la vie est courte ! N'est-ce point une contradiction révoltante que de donner à l'homme, au roi de la création, un règne de si peu de durée, quand il y a vingt espèces d'animaux qui vivent des siècles ! ils ne sont point doués de raison, cependant ; ils n'ont pas été les objets particuliers de l'attention du Tout-Puissant. Ce cerf qui paît sur la pointe de ce rocher, ajouta-t-il en armant machinalement sa carabine, a peut-être déjà six fois mon âge, et il vivra peut-être encore six fois le temps que je dois vivre !

— Oui, si vous êtes maladroit, répondit une voix qui semblait sortir de dessous terre.

Le jeune Valaque recula de surprise : puis apercevant tout à coup à ses pieds un homme misérablement vêtu, couché sur le sable d'une

ravine desséchée : — Qui êtes-vous ? s'écria-t-il, en dirigeant vers lui son instrument de mort.

— Hélas ! clément seigneur, quand vous m'aurez tué, vous n'en vivrez pas plus et le cerf n'en vivra pas moins.

— Qui êtes-vous enfin ?

— Un homme qui, pour sauver sa vie, est venu la confier à la fureur des tchimbers [1] et à la voracité des ours.

— Qui donc en voulait à vos jours ?

— Vos pareils.

— Quel crime avez-vous donc commis ?

— Celui d'avoir un sens de plus que les autres hommes.

— Votre nom ?

— Vous le dire, c'est beaucoup risquer ; car

[1] Espèce de taureau sauvage.

vous portez une fort belle carabine, et vous avez sur moi et sur ma race, droit de vie et de mort.

— Comment?

— Clément seigneur, je suis un *Tsingare*, chef de tous les *Tsingares* proscrits et condamnés par les vôtres!

A ces mots, le jeune chasseur recula involontairement avec un geste de mépris; car les *Tsingares*, ou *Zingaris* ou *Tsigheuners* ou *Tchinguénès* [1], comme on voudra les appeler d'après les vocabulaires français, italiens, allemands ou turcs, étaient une peuplade errante, descendue des Cophtes et des Nubiens, et qui, tenant de leurs ancêtres quelques secrets de nécromancie, héritage dispersé de l'antique Égypte, les avaient colportés dans l'Europe. A mesure que la civili-

[1] Ce mot signifie *vagabond*.

sation, mère de l'incrédulité, s'établit dans cette partie du Monde, ils furent refoulés vers des régions plus propices au développement de leur art. Depuis de nombreuses années, ils habitaient au milieu des Hongrois, des Moldaves, des Valaques, où quelques unes de leurs bandes vivent encore; mais, à cette époque, soit qu'une partie de leurs secrets se fût perdue; soit, comme l'ont avancé assez légèrement des historiens mal intentionnés sans doute, qu'ils profitassent de la confiance qu'ils inspiraient et de l'entrée libre qu'on leur accordait dans les plus riches maisons du pays, pour exercer d'autres talens occultes que l'art de la divination, et qui exigeaient moins de savoir et plus d'adresse, ils tombèrent dans un discrédit total. Ils semblaient souvent hanter plus volontiers les grands chemins que l'intérieur des villes. Un décret de proscription n'ayant pas suffi pour les éloigner, le vaivode de Valachie autorisa ses sujets à leur faire une chasse dans toutes les règles. Ce fut cette mesure de sû-

reté publique qui contraignit le malheureux Kaboul, dont nous venons de parler, de se réfugier au milieu des montagnes, bien qu'il fût étranger aux excès de ses confrères et qu'il passât honnêtement sa vie à composer des philtres et à contempler les astres.

Comme nous l'avons dit, à ce nom fatal de *Tsingare*, Assan Corati, notre jeune chasseur, recula stupéfait. Cependant, élevé à l'université de Padoue, ainsi que toute la jeunesse opulente de son pays, il s'était affranchi de quelques uns des préjugés de sa terre natale, pour en adopter d'autres chez l'étranger; aussi son horreur valaque pour les fils de l'Égypte, le cédait-elle à sa confiance italienne pour toute espèce de merveilleux. De plus, même parmi ses persécuteurs, Kaboul jouissait d'une haute réputation de savant et d'honnête vagabond. Assan le rassura donc sur ses craintes, l'assura même de sa protection, et bientôt revenant à son idée première :

— Vous avez entendu, lui dit-il, les plaintes que j'exhalais sur l'étrange répartition des instans entre l'homme et certains animaux?

— Votre carabine est paisiblement étendue sur l'herbe, et vous provoquez la discussion, répondit Kaboul; j'en vais profiter pour satisfaire à mon besoin naturel de parler et pour vous prouver, ce dont je suis bien aise, que parfois un misérable *Tsingare* est l'égal d'un Boyard, pour la raison.

Ce disant, le philosophe bohême, qui d'abord était seulement à moitié soulevé dans le fond de sa ravine, se leva tout-à-coup de sa hauteur, et après avoir secoué ses vêtemens délabrés, pour en faire tomber le sable et la poussière, après avoir, avec un certain soin, passé ses doigts écartés dans sa chevelure, pour remédier quelque peu à son désordre, et lui ôter son apparence de crinière, après s'être ajusté enfin, s'être détendu les bras et frotté les yeux, comme un grand personnage à peine

éveillé qui se dispose à prendre la parole, il fit signe au jeune Assan de s'asseoir sur un des bords de la ravine, et prit place sur l'autre bord, n'oubliant pas, même au milieu de ce désert, la distance qui doit toujours séparer un riche Boyard d'un pauvre Tsingare.

— Voyons, mon noble chasseur; si je vous ai bien compris, vous vous plaignez de la brièveté de l'existence de l'homme, n'est-ce pas? Eh bien, moi, le mendiant, moi, le proscrit, je vous le dis en face à vous, heureux de la terre, le cri qui s'est échappé là de votre cœur contre la divine Providence, est le cri de l'ingratitude! En êtes-vous donc à ne mesurer le temps que d'après la marche de vos horloges? Vous êtes envieux de la longévité de certains animaux? Mais l'homme n'a-t-il pas la pensée, cette grande puissance, avec laquelle il peut diviser à l'infini ses momens, et de ses heures faire des siècles!

— Soixante minutes employées comme il

vous plaira, ne font toujours qu'une heure de vie! reprit Assan, avec un air de dédain.

— Écoulées dans un sommeil sans songes, ou dans une oisiveté sans méditations, elles ne forment, il est vrai, qu'une longue série d'instans monotones, tous semblables entre eux, qui, une fois passés, ne laissent qu'un point imperceptible, bientôt confondu, resserré, oublié avec mille autres points pareils qui composent le vide de notre existence; mais occupez chacun de ces instans en projets, en actions, pesez sur chaque moment, ne voyez rien avec indifférence, vous êtes heureux dans le présent, le passé vous laisse des souvenirs, et l'avenir s'ouvre devant vous plein d'espérances. Vous avez vécu enfin!

— Oui, une heure! soupira le jeune homme. Puis, croisant fortement ses bras, relevant la tête vers son interlocuteur, attachant sur lui un regard moitié de supplication, moitié d'exigence : — Vous, que l'on dit si savant en science

magique, honnête Kaboul, ne possédez-vous donc point un secret qui puisse prolonger la vie ?

Kaboul ne répondit rien d'abord ; mais il laissa tomber son front entre ses mains et sembla réfléchir profondément ; puis, sortant de cette rêverie, qui parut si longue à l'impatience d'Assan : — Ce secret, je le possède ? dit-il en souriant. En voudriez-vous faire usage ?

Assan avait entendu parler du secret de Paracelse ; et ne doutant pas un instant que Kaboul n'en fût possesseur, il se leva vivement, franchit d'un bond l'intervalle qui le séparait du Tsingare, et, lui saisissant les mains avec une vive effusion de tendresse, les yeux pleins d'une joie immodérée, la lèvre balbutiante : — Vous le possédez ! et vous daigneriez en disposer en ma faveur !

— Très-volontiers ! et je vais vous doter à l'instant même, si vous le souhaitez, de deux cents ans d'existence.

— Deux cents ans! s'écria l'heureux et crédule Assan en le pressant sur son cœur : — O mon ami! mon second père!... Oui, mon second père! et je vous devrai plus qu'au premier! car c'est à peine si d'après les lois ordinaires de la nature, l'homme le plus favorisé du ciel peut vivre cent misérables années, et vous m'en assurez le double! Parlez, qu'exigez-vous de ma reconnaissance?

— Rien. Lorsqu'il s'agit d'un marché, le prix doit égaler la valeur de l'objet cédé. Que pourriez-vous m'offrir en échange de ce que je vous donne. C'est donc gratuitement que vous jouirez de vos deux cents ans d'existence. Bien plus, et ne perdez point de vue cette prérogative attachée à votre nouvelle vie, l'avenir sera à votre disposition, et vous vieillirez aussi vite que vous le désirerez.

— J'en userai peu.

Kaboul s'éloigna tout à coup d'Assan; et

celui-ci le vit gravir les rochers, descendre au fond des précipices, se suspendre au bord des torrens, en murmurant des chants étranges, dans un langage inconnu. Enfin il revint portant à la main un monceau d'herbes de toutes sortes. — Le lieu n'est pas propice pour les préparer, dit-il.

— Daignez me suivre dans mon palais, répondit Assan ; vous pourrez y disposer de tout ; vous vous y reposerez de vos fatigues, vous y trouverez une nourriture abondante, et, malgré vos refus, vous n'en sortirez que comblé de mes bienfaits.

Kaboul sourit : — Pour prolonger votre vie, dois-je risquer la mienne?

— Accompagné par moi, que craignez-vous? Couvrez-vous de mon manteau, cotoyons la Dumbrowitz ; je demeure à l'entrée de la ville.

Kaboul le suivit. Le repas était préparé

pour le maître de la maison, et après que Kaboul eut composé son philtre, il le présenta à son hôte, qui le prit avec confiance, et se mit à table avec lui, malgré sa qualité de *Tsingare.*

Rendons justice à l'heureux Assan ; assuré de vivre deux siècles, son Anna devint aussitôt le seul objet de ses pensées ; mais cette longue année d'attente le tourmentait toujours, seulement par l'impatience qu'il avait d'être heureux, et non comme auparavant dans la crainte de ne pouvoir élever sa famille. Il se ressouvint de la prérogative attachée par Kaboul à son don merveilleux ; riche de deux cents ans d'avenir, il était en fonds pour en sacrifier un à sa maîtresse, et de plus il était charmé de vérifier si les promesses de Kaboul n'étaient point trompeuses. Il souhaita donc que l'année d'attente s'effaçât de sa vie et que le jour de son hymen avec Anna se levât tout de suite pour eux.

Son vœu à peine achevé, il éprouva une espèce d'éblouissement pendant lequel les évènemens de cette année passèrent tout-à-coup devant lui comme, lorsque l'éclair entr'ouvre le ciel, mille objets confus se présentent à nos regards et disparaissent à l'instant; ou avec la vitesse de ces rouages fortement agités qui, tournant en cercle sur un pivot, paraissent immobiles dans leur rapidité.

Anna était déjà dans ses atours de jeune mariée; toute la ville retentissait de cris de joie et du roulement des tambours en l'honneur de la fille du prince de Valachie, et les cloches de l'église grecque, suspendues selon l'usage entre deux cyprès, à la porte du temple, annonçaient aux curieux assemblés l'approche des nouveaux époux.

Premiers jours de l'hymen, vous fûtes pour Assan et pour Anna escortés par tous les enchantemens de l'amour et du plaisir! si un cé-

rémonial importun venait de temps en temps interrompre ces instans de délices, Assan n'avait qu'un vœu à former et se retrouvait tout à coup seul avec son amante, affranchi d'une vaine étiquette. C'était bien encore quelques instans enlevés à la vie; mais existe-t-on pendant les heures d'ennui?—et puis, disait Assan, les premiers temps du mariage sont si doux, ils méritent exception ! Mais quel fut son bonheur, son ivresse, lorsque sa jeune épouse lui fit part de ses tendres inquiétudes! une douce langueur, des besoins bizarres la tourmentaient. Assan comprit qu'il allait être père, et n'en dormit plus de joie.

Dans ce temps, le vaivode le pria d'entreprendre pour lui un voyage auprès de la sublime Porte : il s'agissait d'affaires importantes à communiquer au reis-effendi; il ne pouvait refuser ce service au père d'Anna; mais pouvait-il abandonner celle qui allait le rendre père? Cette fois le sacrifice des trois mois que

devait durer son voyage lui parut dicté par la raison.

Le vœu fut donc fait, l'éblouissement arriva derechef ; les trois mois furent effacés, et notre sage, fier d'avoir satisfait à la raison et à la nature, se remit à songer à son fils. — Qu'en fera-t-il, lorsqu'il sera né ? Ce n'est pas tout que d'être père, il faut en remplir les devoirs. — Mon pauvre fils ! il se nommera Assan comme moi ! Ma femme l'en aimera davantage ! Ce sera, j'en suis sûr, un charmant enfant. Il ressemblera à sa mère? Chère Anna, elle va bien souffrir !... Et il me faudra être témoin de ses douleurs ! voir mon fils et ma femme, tout ce que j'ai de plus cher au monde, entre la vie et la mort !... Non ! jamais ! Cela est au dessus de mes forces ! Abrégeons ce temps d'épreuves; cette fois, c'est par pitié, par humanité; et puis je veux embrasser mon fils !

Il profita encore de sa prérogative, et sa chère Anna accoucha.... d'une fille !

Tous ses projets étaient déçus; il lui fallait un fils cependant, un petit Assan; il employa, pour satisfaire à son impatience, à peu près les mêmes moyens qu'à sa première paternité, et réussit enfin. Assan II vit le jour.

Mais un bon père songe à tout, et jamais il n'y eut un meilleur père qu'Assan 1er. Que fera-t-il de ce fils lorsqu'il grandira? L'enverra-t-il à l'université de Padoue, où il a été élevé lui-même? Non, il ne pourra jamais se séparer de son fils; il confiera son éducation à un homme sûr, versé dans les langues de l'Europe et de l'Asie, comme le savant Asgleton qui habite en ce moment Bukarest : — pourquoi cet honnête Asgleton ne s'en chargerait-il pas lui-même? mais d'ici à ce que ce fils soit élevé, cet érudit aura sans doute quitté la Valachie!... Voilà une idée pénible. Philippe de Macédoine se réjouissait si fort de ce que les dieux avaient fait naître Aristote de son temps, afin qu'il pût lui confier son jeune Alexandre!... Asgle-

ton vaut presque Aristote, et quelques misérables années ne valent pas ce qui réjouissait si fort Philippe de Macédoine! — Je m'immole pour mon fils; qu'il soit âgé de sept ans!

Sa famille s'accroissait; il lui fallait un palais plus vaste, des jardins plus spacieux, et comment s'accommoder de la lenteur des ouvriers et de celle de la végétation!

C'est ainsi que, maître de ses destinées, Assan sacrifiait sa vie présente pour avancer de plus en plus dans son avenir. Nous nous garderons bien de le suivre dans toutes les phases de ses désirs insatiables. De vœux en vœux, d'éblouissemens en éblouissemens, il s'aperçoit enfin que ses cheveux grisonnent et que sa femme vieillit. Qu'a-t-il fait de sa jeunesse? Il l'a passée tout entière à hâter l'instant qu'il redoute.

Cependant une vaste carrière est toujours ouverte devant lui, mais avec un autre âge,

d'autres passions s'emparent de son cœur. Il leur faut offrir encore pour aliment de belles années ; l'ambition arrive, il entrevoit la route des honneurs, et veut la parcourir. On y parvient facilement avec du temps et de l'argent, et, pour son malheur, il est maître de sa fortune et de sa vie.

Déjà tout ce qu'il aima sur la terre a cessé d'exister ; son fils même a succombé à la vieillesse ; seul, Assan poursuit son chemin, soutenu par l'ambitieux espoir d'être vaivode comme l'a jadis été son beau-père. Il obtient enfin ce titre glorieux, mais il reçoit avec sa nomination l'ordre de lever des troupes et de marcher en personne avec l'hospodar de Moldavie, contre les Tartares du Boudziac qui refusaient de payer un impôt auquel ils s'étaient soumis.

Le nouveau vaivode forcé, selon l'usage, de donner au grand Seigneur cinq cent mille piastres turques pour son avènement à la ré-

gence de Valachie, se trouvait ruiné; il lui fallait, pour entreprendre cette guerre fatale, surcharger encore ses sujets d'impôts, les enrôler sous ses étendards, etc., etc. Ces occupations pénibles et nouvelles ne lui faisaient pas couler les instans assez agréablement pour qu'il ne cherchât pas à les abréger : un éblouissement vint à son aide, et il se trouva aussitôt à la tête d'une armée superbe, dont la moitié déserta le lendemain. Comptant sur son courage et sur la Providence, il engagea néanmoins la bataille, la perdit; et, mandé devant le divan pour s'y justifier de sa conduite, Assan se rendit à Constantinople où il fut jeté dans un cachot, et oublié.

Le malheureux, entouré d'objets lugubres, de gardiens au ton brusque, à la figure rébarbative, eut tout le temps de faire de belles et bonnes réflexions sur sa catastrophe.

— J'approche de l'époque terrible qui doit terminer ma vie, se dit-il; j'ai bien peu vécu

cependant; peut-être ai-je sacrifié trop légèrement à mon avidité de jouir des jours nombreux qui pouvaient bien n'être pas sans charmes; car sur cette roue rapide qui me les enlevait pour toujours, j'ai parfois entrevu des objets dignes d'être regrettés! Que l'expérience me rende sage désormais; le temps me devient précieux : une fois de retour dans mes états, je saurai l'employer pour le bonheur de mon peuple et pour le mien : chaque heure aura son emploi, ses tourmens, peut-être; mais aussi ses plaisirs; je ferai du bien, je.... Cependant, ajouta-t-il, je suis prisonnier, accablé sous le poids d'une fausse suspicion; j'ai beau vouloir me cramponner au moment présent, le peu de jours heureux que j'espère ne peut être pour moi dans ce cachot horrible! Ah! je sens le besoin de confondre mes accusateurs auprès du Sultan! qu'elle sonne donc enfin l'heure où l'on me rendra justice!

Il dit, et se trouve sur son lit de mort. Un

génie, couvert des voiles du deuil, le front couronné de scabieuse et d'ancolie, apparaît auprès de lui : d'une main il tient un glaive tranchant, de l'autre des tablettes qu'il lui présente.

— Assan Corati, tes deux siècles sont achevés ; tu te plaignais de la brièveté de la vie, et lorsque deux cents ans te furent accordés, tu les sacrifias follement pour courir après un avenir illusoire qui fuyait sans cesse devant toi. Double centenaire, vois sur ces tablettes le calcul positif de ton existence. Depuis ta rencontre avec le chef des Tsingares, tu vécus à peine cinq ans. Ton heure a sonné !

— Déjà ! s'écria le malheureux vaivode, d'un ton de voix lamentable ; déjà ! lorsque je faisais de si nobles projets pour la gloire et le bonheur de la Valachie! Méchant Kaboul ! c'est toi qui causes tous mes désastres ! avais-je besoin de ton philtre perfide ! que ne me laissais-tu suivre la commune destinée de tous les hom-

mes! j'eusse vécu plus long-temps et plus heureux; malgré moi, il est vrai; mais enfin je serais mort avec mon Anna et avant mon fils bien aimé! Cruel Kaboul! misérable chef de.....

— Allons, mon hôte, éveillez-vous! lui cria celui-ci en le secouant fortement par le bras : les boyards valaques ont-ils donc l'habitude de dormir avant le repas? Éveillez-vous, Assan Corati! votre potage de maïs est divin, mais il refroidit!

Et Assan ouvrit de grands yeux d'un air effaré, regarda autour de lui, et saisi d'étonnement, se retrouva dans son palais de Bukarest, situé sur les bords de la Dumbrowitz, à table, et tête à tête avec le chef des Tsingares, auquel il venait de donner l'hospitalité.

— Je ne suis donc pas Vaivode?

— Non; mais vous pouvez le devenir, si les cachots de Constantinople ne vous effraient

pas ; au reste, consolez-vous, vous ne survivrez point à votre fils, et vous mourrez avec votre Anna, que vous n'épouserez, il est vrai, que dans un an. Eh bien! mon hôte, croyez-vous maintenant que, grace à la pensée, les heures deviennent des siècles? Votre rêve n'a pas duré dix minutes, et vous avez accompli, pendant son cours, une existence entière.

— Mais, dit Assan, par quel sortilége?...

— Aucun, répondit Kaboul : le philtre que vous avez pris n'était composé que de plantes narcotiques qui devaient exalter votre esprit durant le sommeil de votre corps. Je n'ai voulu que mettre en activité les idées qui déjà remplissaient votre tête et celles dont j'avais pris soin de vous entretenir moi-même. Les mots entrecoupés qui vous sont échappés pendant votre songe, m'ont instruit de ma réussite ; remerciez-en le ciel, si cette leçon peut vous persuader que ce sont les sensations qui font la vie et qui la prolongent. De nobles occupations,

de sages plaisirs, peuvent vous donner deux siècles d'existence, et non moi. Tout en vous assurant une vieillesse honorable et tranquille, jouissez du présent, car seul il est certain. Ne prenez point avec mépris vos plus beaux jours pour les jeter dédaigneusement derrière vous; rapprochez le but de tous vos projets; estimez le temps, ménagez-le, car la vie en est faite, et n'oubliez jamais que l'avenir est un gouffre où le présent va s'engloutir. On se plaint de la brièveté de la vie, et sans cesse on fait des vœux pour hâter sa rapidité. Vous voyez qu'en fait de raison, parfois un Tsingare vaut bien un Boyard!

— Hélas! dit Assan, tout à fait réveillé : il me faut donc encore attendre un an avant d'épouser mon Anna!

—

QUATRIÈME SOIRÉE.

L'ILE DU COCOTIER.

(INDES-ORIENTALES.)

Pourquoy mentez-vous ingrattement à l'encontre de la terre, comme si elle ne vous pouvoit nourrir? Pourquoy péchez-vous irréligieusement à l'encontre de Cérès, inventrice des sainctes loix, et faites honte au doulx et gracieux Bacchus, comme si ces deux deitez-là ne vous donnoient pas suffisamment assez de quoy vivre?

Plutarque, Œuvres morales. *S'il est loisible de manger chair.*

La vertu a ses douceurs au milieu des duretés qui l'environnent.

Confucius, maxime IX.

QUATRIÈME SOIRÉE.

—

L'Ile du Cocotier.

Vers la fin du siècle dernier je me trouvais aux Indes-Orientales, où, poussé par mon besoin continuel d'activité, j'étais allé observer les progrès de cette compagnie de marchands anglais qui, d'abord si humble dans son début, fit denrée de justice et de bonne

foi pour s'emparer doucement de la bienveillance des souverains du pays, et qui, après avoir levé des armées afin de disputer aux Hollandais le commerce du poivre et de la cannelle, vend aujourd'hui des peuples et donne des trônes par-dessus le marché.

Je fis connaissance à Madras, sur la côte de Coromandel, du jeune Édouard Seyton, d'une ancienne famille d'Écosse, et arrière-petit-neveu de ce fameux Child, dont le nom figure si tristement dans les premières entreprises de la compagnie. Seyton, élevé à Londres, au milieu du bruit et de l'éclat, ne voyait de bonheur que dans les plaisirs que procure une grande opulence. Après la mort de son père, il vendit ce qu'il nommait le modeste patrimoine de sa famille, réalisa vingt mille livres sterling — un demi-million de livres tournois — et vint aux Indes, disait-il, pour y faire fortune. Il avait des mœurs douces, un esprit vif; nous discutions souvent ensemble, et, quoique rare-

ment d'accord, l'intimité ne tarda pas à s'établir entre nous.

Depuis deux ans qu'il avait quitté les plaisirs de Londres, ses capitaux étaient loin de s'accroître avec cette rapidité sur laquelle il avait compté dans ses rêves d'opulence. — Me faudra-t-il donc vieillir loin de mon pays et de mes amis, l'entendis-je s'écrier un jour, et ne posséder des trésors que lorsque je n'en pourrai plus faire usage?

— Qui vous empêche de jouir sur-le-champ de votre fortune?

— Peut-elle satisfaire à mes besoins? Que l'homme est malheureux! ajouta-t-il; sa vie n'est qu'un désir déçu, une espérance trompée. Le ciel ne semble l'avoir doué de la pensée que pour mieux lui faire sentir la misère de sa nature; il naît convoiteux et ne peut rien obtenir; son imagination jeune et ardente crée devant lui un monde tout de vo-

luptés, dont la réalité vient sans cesse dissiper le charme ; son œil embrasse une étendue immense et sa main est impuissante à saisir. Le coin de terre où il prend naissance ne produit point assez pour lui. Les alimens qui doivent le nourrir, la liqueur qui doit calmer sa soif et entretenir ses forces, le vêtement qui doit le défendre contre l'intempérie des saisons, tout est placé loin de lui, hors de lui, dispersé ; et ce n'est qu'au prix de travaux pénibles, de périls certains, qu'il s'en rend possesseur !

— Mais vous ne parlez ici que de ce petit nombre d'hommes que leur position sociale ou leurs richesses ont mis à même de tout goûter, de tout épuiser, et chez qui des sens fatigués ont créé de nouveaux besoins.

— Les autres existent-ils? répliqua le jeune homme. Celui-là seul peut croire au bonheur qui exerce ses facultés de sentir dans toute leur plénitude, et qui jouit de sa force par l'abus qu'il en fait. Malheureusement, reprit Seyton d'un

ton plus calme, — vous avez raison, c'est le petit nombre. Que d'existences doivent être sacrifiées à celles-là! Il faut les efforts de tout un peuple pour un bonheur de Roi! Ces malheureux Indiens qui nous entourent, croyez-vous qu'ils ne maudissent pas la vie? sont-ils heureux?

— Ils le seraient peut-être, si vos compatriotes n'avaient pas du bonheur la même idée que vous.

Dans ce moment nous fûmes rejoints par un officier de la compagnie, qui venait de recevoir des nouvelles de Londres. Après les premières informations, et lorsque le dernier venu eut donné à Seyton quelques détails sur ses amis de la métropole, — vous avez entendu parler de Henry Middleton? lui-dit-il.

— Sans doute. Voilà un homme heureux! s'écria Seyton en se tournant vers moi d'un air de triomphe : un rang distingué, une fortune

considérable, des hôtels magnifiques à Londres et à Édimbourg, une maison de plaisance sur le continent, un train de chasse en réputation dans tout le nord de l'Angleterre, les plus beaux attelages, une table somptueuse, une loge à Covent-Garden et à Drury Lane, des amis, des maîtresses partout! Ah! du moins s'il est riche, il sait jouir, et donner à ses revenus un écoulement bien raisonné.

— L'engorgement pourra bien se mettre dans ses finances, répondit l'officier en riant, car Middleton est mort.

— Mort!

— Il s'est tué.

— Quoi donc! éprouva-t-il des revers, des pertes?

— Non, certes, il avait de quoi vivre; et le plus agile de ses chevaux n'aurait pu en vingt-quatre heures faire le tour de ses domaines.

— Il a donc été trahi par ses amis, par ses maîtresses.

— Cela n'est point probable. Ses amis étaient bien nourris, et ses maîtresses bien payées. Il s'est tué parce qu'il avait assez de la vie.

— Quel était son âge? demandai-je.

— Trente-six ans.

— Une si belle fortune!

— Qu'importe le nombre de ses hôtels, de ses valets et de ses maîtresses! m'écriai-je à mon tour, en me tournant vers Seyton; l'homme le plus riche n'a que cinq sens à exercer : sont-ils usés? il est vieux!... En vain il cherche à rallumer ce feu de l'imagination qui anime, qui divinise tout; son cœur bat moins vivement, le désir n'a plus d'empire sur son sang apauvri et fatigué; il voit alors avec amertume que le ciel n'a départi à chaque individu qu'une certaine quantité d'émotions à

dépenser ; que, pour jouir long-temps de son bonheur, il faut le ménager, se mettre au régime de la raison! Quand il l'a dissipé follement, et qu'il ne voit plus d'avenir pour lui (car l'avenir est tout pour l'homme dont l'intelligence et l'imagination ont pris trop de développement), la vie a perdu son but. Riche, honoré, mais perclus de l'ame, il est comme dans un brillant équipage à qui les chevaux manquent : c'est le vaisseau chargé d'or, mais qui n'a ni voile, ni boussole, ni pilote!

La mort d'Henry Middleton donna carrière aux réflexions d'Édouard. Il finit par convenir avec moi qu'une trop grande fortune, comme un trop grand pouvoir ; était souvent un malheur. Un jour même il fut tenté de vendre les actions qu'il avait acquises dans les comptoirs des Indes, et d'essayer d'une existence paisible et facile. Mais, à cette époque, la compagnie était au milieu des embarras d'une guerre longue et opiniâtre ; il lui avait fallu

solder de nombreuses armées, acheter des amis, désarmer des ennemis. Les dépenses dépassaient momentanément les bénéfices. Les actions perdirent, et tous les beaux projets de Seyton furent ajournés.—Peut-être, disait-il, mon patrimoine pouvait me suffire; mais si je vends aujourd'hui, il me restera au plus quinze ou vingt mille livres de revenu. Ce n'est point assez pour vivre heureux. En vain lui répétai-je: —La Compagnie est dans une situation difficile; les Français semblent vouloir, par l'Égypte, se frayer un chemin vers les Indes. Prenez garde de tout compromettre en voulant tout conserver! Il ne voyait que le malheur d'être réduit à vingt mille livres de revenu. Il ne songeait plus qu'à la perte qu'il avait faite, à sa jeunesse qu'il dissipait sans profit pour le plaisir: la mélancolie s'empara de lui, et il finit par se croire le plus pauvre comme le plus infortuné des hommes.

Cependant la compagnie ne dépensait pas

ses trésors sans gloire. Alors Haider-Aly et le brave bailli de Suffren n'etaient plus là pour contenir l'ambition anglaise. Tippoo-Saëb voyait l'empire fondé par son père près de s'écrouler sous le canon britannique. Tout ce grand mouvement de peuples et d'armées, tous ces graves intérêts qui se débattaient à l'extrémité de la péninsule, semblèrent réveiller l'attention d'Édouard Seyton.

Nous fûmes ensemble témoins de la ruine du Mysore et de la mort de Tippoo. Cette grande chute lui fit jeter un regard ironique sur ses propres malheurs, comme les crispations nerveuses et larmoyantes d'une petite-maîtresse se taisent à la vue d'une douleur de mère. Mais les riches dépouilles de Seringapatnam, étalées sous ses yeux, vinrent bientôt le rendre à ses idées d'opulence, à ses regrets, à sa tristesse, et à son éternel refrain sur l'impossibilité d'être heureux sans une grande fortune !

Il était donc de nouveau dans ces dispositions,

lorsqu'une mission importante l'appela à Malé, capitale des îles Maldives. C'était un voyage de quelques jours ; je résolus de l'accompagner, et nous nous embarquâmes à Baniany, côte de Malabar, par le temps le plus favorable. Mais le vent changea bientôt, et, après avoir vainement couru des bordées dans le golfedu Sind, nous fûmes forcés de dériver. Le troisième jour cependant, nous apercevions les groupes nombreux des îles. Le vent se calmait ; la nuit n'était pas loin, et, craignant de nous heurter contre un des mille archipels des Maldives, nous jetâmes l'ancre devant une espèce de banc de sable qui se montrait à quelques centaines de pas devant nous.

Le capitaine de notre brick, vieux marin qui avait passé sa vie à parcourir ces parages, nous fit alors, pour occuper le temps, l'historique de la butte sablonneuse que nous avions en vue.

Après nous en avoir longuement décrit les

côtes, les caps, les anses; indiqué la direction des courans, la position des rescifs, pour nous mettre à même d'apprécier ses connaissances nautiques :

—Autrefois, nous dit-il, cet îlot était cultivé, et plusieurs familles y vivaient à l'aise, car on trouve là une source de bonne eau, pas trop saumâtre, et le sol en était fertile. Mais un jour.... il y a long-temps de cela.... une effroyable tempête, telle qu'on n'en avait vue de mémoire d'homme, bouleversa tout le golfe. Les eaux s'élevèrent, en tourbillonnant, à une prodigieuse hauteur. Un grand nombre d'îles en souffrirent; celle-ci surtout. Elle disparut entièrement pendant plusieurs jours que dura la tourmente. Puis enfin, la mer calmée, on la vit revenir sur la surface des flots, mais nue, dépouillée; ce n'était plus qu'un squelette hideux. Les habitations, les digues, le sol même, la mer avait tout dévoré ! Un seul homme, un seul arbre, échappèrent au désastre. Vous pouvez encore

distinguer à travers la brume, près d'une petite falaise blanche, une touffe de verdure, ressemblant d'ici à un léger nuage fixé sur l'île. C'est un cocotier qui, dit-on, fut maintenu debout par les débris accumulés autour de lui. Les eaux en se retirant lui enlevèrent cet appui; mais les racines du cocotier se plaisent dans le sable; il est resté en place. Quant à l'insulaire, absent du pays lors de l'ouragan, il en représente seul aujourd'hui toute la population.

— Quoi! s'écria Seyton, un homme existe sur ce rocher?

— On le dit.

— Mais comment y peut-il vivre?

— Je l'ignore.

Ce récit avait piqué notre curiosité, et il fut décidé que le lendemain, au jour naissant, nous irions visiter l'île.

Débarqués sur le rivage, nous ne vîmes rien d'abord qui pût nous faire supposer l'existence d'un être humain dans cette solitude aride. Nulle trace de terre végétale; partout un calcaire grossier, recouvert çà et là de monticules de sable. Cependant nous ne tardâmes pas à revoir le sommet du palmier, que nous avions perdu de vue depuis que notre barque s'était approchée de l'île. Plus nous avancions, plus le palmier grandissait devant nous; mais vainement nous cherchions du regard quelque indice qui nous annonçât la présence de l'insulaire. Enfin notre émotion fut grande en trouvant au pied de l'arbre une cahute construite de main d'homme.

Un homme habitait donc ou avait habité ce désert! — Sans doute, c'était un malheureux qui, las de ses semblables et de la vie, sera venu ensevelir ici ses regrets. Il y est mort de douleur et de misère, ou peut-être, du haut d'un de ces promontoires, il aura été rejoindre vo-

lontairement cette population amie à laquelle il avait survécu.

Telles étaient nos pensées, lorsque du fond d'un rocher creusé en grotte, mais plus aride, plus dépouillé encore que les autres, nous vîmes s'avancer vers nous un Indien, l'habitant, le propriétaire de l'île! C'était un vieillard de couleur olivâtre et d'une grande maigreur, mais dont la démarche cependant accusait encore de la force et de la santé. Dès qu'il nous aperçut, loin de paraître intimidé, il vint à notre rencontre d'un pas précipité, et l'air de la satisfaction se peignit sur sa figure.

Après qu'il nous eut, selon la coutume, souhaité la santé et les prières des pauvres, il entra dans sa cahute, en retira quelques noix de coco, du poisson séché au soleil, un vase rempli de vin de palmier, et s'accroupit auprès de nous, après avoir étendu une natte sur le sable fin qui tapissait le terrain autour du cocotier.

Cette hospitalité si confiante et si modeste, le lieu de la scène, ce tableau si simple et si grand qui nous entourait ; un rocher, le ciel et la mer! cette pensée de trouble qui saisit l'homme de la civilisation lorsqu'il se sent vivre dans un coin si isolé, si inconnu du globe, tout concourait à frapper d'étonnement l'esprit de l'orgueilleux Anglais. Et ce spectacle cependant n'était pas sans charme pour moi-même! Une légère brise soufflait du golfe ; le soleil, qui s'élevait derrière, éclairait le sommet du palmier, dont les feuilles gigantesques faisaient s'agiter devant nous de longues bandes d'ombre et de lumière. La clarté se répandait, et nuançait tout de teintes variées. On eût cru qu'un mouvement de vie et de plaisir se manifestait dans cette île, qui nous avait paru si déserte et si désolée.

Seyton, qui d'abord tournait sans cesse ses regards vers notre vaisseau, dont les huniers seuls nous apparaissaient au dessus d'un massif

pierreux, ne songea bientôt plus qu'à interroger notre hôte. Celui-ci parlait l'arabe, langue en usage parmi les mahométans des Maldives. Nous étions en état de le comprendre, et la conversation s'établit familièrement entre nous.

— Qui a pu vous décider, lui demanda Seyton, à vivre seul dans ce lieu abandonné?

— Le destin, répondit l'Indien en croisant les bras sur sa poitrine, et en redressant sa tête vers le ciel.—Après le désastre, quand je revins ici pour voir si les flots avaient du moins épargné les tombeaux de mon père et de celle qui fut ma compagne, je ne trouvai rien; car la mer avait enlevé les vivans et les morts. Les palmiers plantés par moi aux deux époques où Dieu bénit ma race, avaient disparu avec mes deux fils. Un seul arbre restait dans l'île et c'était celui par lequel mon père avait signalé le jour de ma naissance. La volonté du Prophète m'ordonnait de rester ici. J'y suis et je

l'en remercie : il connaît mieux que nous l'endroit où nous devons vivre heureux.

— Mais il vous faut toujours avoir recours à vos compatriotes de l'atollon [1] voisin?

— Oh! dit l'Indien en souriant, depuis vingt ans je suffis seul à mes besoins.

— Comment! mais vos vêtemens, votre nourriture?....

— Tout est là!.. dit-il en montrant l'arbre. Le cocotier n'est-il point né du sang d'un Dieu [2]?.... Tout est là! répéta-t-il en serrant doucement l'arbre entre ses bras; ses larges feuilles ne suffisent-elles pas pour couvrir ma cabane et pour me garantir de l'ardeur du soleil? De leurs fibres les plus déliées je tresse mes nattes. Je trouve dans son fruit le lait qui me désaltère et me donne la santé, l'amande

[1] Groupe d'ilots

[2] Les Indiens du Malabar pensent que le Dieu *Ixora* ou *Ishuren*, jaloux de son fils *Ceuxi*, lui coupa la tête, qui tomba sur le mont Calaga et fut changée en cocotier.

qui me nourrit, l'huile qui assouplit mes membres et ranime mon goût. La première écorce du coco me fournit cette bourre précieuse dont j'ai tissu la pagne qui m'enveloppe et les filets qui m'approvisionnent de poisson; car l'appétit de l'homme est exigeant, et la même nourriture ne lui convient pas toujours. Les vases, les ustensiles de mon ménage, n'est-ce point encore à lui que je les dois? Qu'ai-je à désirer?

— L'homme n'est point né pour l'isolement. N'avez-vous jamais envié le sort des autres insulaires, vos voisins?

— Le visage d'un homme m'est doux à voir, je l'avoue! mais parfois je reçois les visites des pêcheurs, et leur rareté m'en rend la jouissance plus vive. Mes souvenirs sont ici; qu'irai-je faire ailleurs? Et mon arbre?... Peut-il se transplanter comme moi? N'est-il pas mon frère de naissance, mon bienfaiteur, mon soutien, l'interprète pour moi des décrets de la Providence, le livre où je retrouve écrites toutes les plus

douces émotions de ma jeunesse? Mon père l'a planté, ma mère l'entoura de soins, quand tous deux nous étions jeunes et faibles encore. Il fut le témoin des époques heureuses de ma vie ; chacune de mes années écoulées est gravée sur sa tige par un cercle nouveau.... Le quitter! non! comptez ses nœuds, il vous apprendront mon âge, et vous me direz si c'est aujourd'hui qu'il faut recommencer une nouvelle existence. Et le tombeau de ma femme! qui en prendrait soin ? Son corps n'y est plus, mais il y a été; c'est là que j'aime à me ressouvenir, que j'aime à prier. C'est le premier acte de ma journée, et je venais de l'accomplir lorsque le son de votre voix est venu jusqu'à moi.

— Mais l'ennui, lui dis-je, ne vient-il pas parfois vous surprendre et vous rendre la vie à charge?

— L'ennui? je ne puis le connaître; tous mes momens sont occupés. Les trois récoltes de mes fruits, leur préparation, mes étoffes à

tisser, mon ménage à enrichir, ma cabane, mes filets à réparer, et la pêche, si douce par un beau temps! Et puis, je ne suis point seul dans cette île. Des races nombreuses d'oiseaux de mer y ont fixé leur séjour derrière ces rochers, près de moi.... Tenez, les voyez-vous raser de l'aile et la mer et la grève, et remonter près de nous avec le flot qui s'approche? Eh bien! aucun d'eux ne m'est étranger. Ce sont mes voisins, mes compagnons, mes amis. Ils me connaissent et ne redoutent point ma présence.

En effet, plusieurs de ces oiseaux, au long bec, à l'aile bleue et blanche, voltigèrent bientôt autour de nous, et s'arrêtèrent groupés sur une petite éminence située à la droite de l'Indien. Il leur jeta quelques débris de poissons; puis ils disparurent, pour aller de nouveau tourner en cercle sur les bords du golfe.

— C'est une ressource de plus que le ciel met à votre portée, lui dis-je.

— Moi! chercher à les détruire! Sans néces-

sité? Quelle société me resterait? Au contraire, loin de leur nuire, quand ma pêche a été abondante, ils en ont leur part. Ils viennent à ma voix, et je jouis du doux spectacle de leurs jeux et de leurs amours.

— Ce sont là vos plaisirs?

— Ce ne sont point les seuls. Le soleil du matin, la vue de la mer et du ciel, les navires qui passent, les mouches vertes qui, la nuit, en tourbillonnant, brillent lumineuses comme de petites étoiles; de temps en temps le vin de mon arbre....

— Ainsi rien ne manque à votre bonheur?

— Hélas! répondit le vieillard, que cette dernière question sembla faire rêver un moment, — je n'aurais rien à désirer si le bétel croissait encore dans l'île [1]. Autrefois ses rameaux

[1] Le bétel est une plante grimpante du genre poivre, dont les Indiens mâchent continuellement la feuille, après l'avoir préparée avec un mélange de noix d'arec et de chaux.

s'enlaçaient aux branches de l'agoti... Il se multipliait brillant et parfumé, du côté de ce bois de dattiers, — dit-il, en nous montrant du doigt un terrain déchaussé, parsemé de mousses noirâtres et de lichens gris, et sur lequel des dattiers avaient pu exister autrefois, mais où il n'en restait pas trace. — Cependant je m'en procure en échange de quelque coque de noix que je travaille soigneusement, et des toiles et des cordages fabriqués avec le tissu fibreux de mes cocos.

— Comment, vous faites même du commerce?

— Le Prophète a béni les travaux de l'homme et les produits de l'arbre. Il m'a accordé du superflu. Mais parfois, durant la saison du vent les visites sont rares et le bétel manque. Quel homme est parfaitement heureux?.... Vous, étrangers, il paraît que vous en éprouvez une privation plus grande encore, car vos dents n'ont point cette couleur rouge, commune à ceux qui font usage de cette plante.

— Elle ne croît point dans notre patrie, dit Seyton !

— Malheureux pays ! Mais sans doute Dieu vous en dédommage par d'autres faveurs, car sa bonté est inépuisable ?

Homme simple qui, au milieu de si grandes privations, vantait encore la prodigalité de la Providence ! Nous le quittâmes émerveillés d'une philosophie si naïve et si sublime. Au-delà du golfe, un empire venait de tomber sous les coups de l'opulence insatiable ; mais je ne sais si le spectacle que nous avait donné le pauvre insulaire ne nous frappa point encore plus vivement que la chute profonde des sultans du Mysore.

Pendant quelque temps, Édouard Seyton n'osa plus se plaindre hautement du sort et calomnier sa destinée ; devant un pareil souvenir, ses ambitieux désirs se taisaient sans

s'éteindre : car tous les hommes comprennent une grande leçon, mais peu d'entre eux savent en profiter.

Après avoir séjourné à Malé, près de quitter les Maldives, nous voulûmes visiter une fois encore notre hôte et son palmier. Nous lui portions du bétel. Mais le sage Indien ne devait point recevoir le prix de son hospitalité. Arrivés dans l'île, nous ne vîmes plus le sommet du cocotier s'élever comme un léger parasol de feuillage. Un ouragan avait tout détruit. L'arbre était renversé et l'homme était mort. Ils gisaient étendus l'un près de l'autre. Nous creusâmes le tronc du palmier ; le corps y fut déposé, et le sable du rivage les recouvrit tous deux.

L'île se nomme encore aujourd'hui l'ILE DU COCOTIER.

—



CINQUIÈME SOIRÉE.

LE CHEVEU BLANC.

(ANCIENNE FRANCE. **Normandie.**)

Vanitas vanitatum!...

SALOMON.

CINQUIÈME SOIRÉE.

—

Le Cheveu blanc.

Il y a un demi-siècle environ, après avoir séjourné au Havre quelque temps, je venais d'en partir pour me rendre à Rouen par eau, dans une grande barque à voiles et à rames, qui servait alors à entretenir la correspondance entre ces deux villes.

Aucun incident n'avait varié les débuts de notre voyage. Le temps était favorable, le vent frais et nous filions poussés de poupe, lorsque, au dessus de Caudebec, dans un endroit du fleuve où n'apparaissaient ni courans ni récifs, trois fois la barque sembla rencontrer un obstacle invincible qui la força de reculer.

On mit les rames, la direction du gouvernail fut changée, et, de nouveau, malgré les rames et le vent, la barque retourna brusquement en arrière.

Les passagers commençaient à s'inquiéter. Le patron, immobile et calme, cessa un instant de gouverner le bâtiment, ordonna aux rameurs de suspendre leurs efforts, ajoutant avec tranquillité :

— Arrêtons et attendons... ce n'est rien... c'est le *Cheveu blanc!*

Tout le monde se contenta, ou à peu près, de cette explication, et chacun se tint coi, à

l'exception d'un bon bourgeois de Picardie ave lequel javais lié connaissance au Havre et dont la curiosité fut vivement excitée par la déclaration concise du patron.

Ne voulant pas paraître seul ignorer un fait dont tout le monde semblait si bien instruit, il s'avança timidement vers un passager qui se tenait à l'écart et sifflait en regardant le sillage de la barque ; car déjà la barque poursuivait sa route :

—Monsieur, lui dit-il, je ne suis pas du pays; pourriez-vous m'expliquer de quelle nature est l'obstacle qui nous retenait tout-à-l'heure?

— Le patron ne vous l'a-t-il pas dit, lui répliqua l'autre. C'est le Cheveu blanc.

—Mais qu'appelle-t-on le Cheveu blanc ?...

Alors, le passager tourna les yeux vers lui, le regarda d'un air étonné et, après avoir semblé réfléchir un instant : — Je ne sais pas, lui dit-il; et il se remit à siffler.

Deux individus, assis sur des ballots de marchandises, à l'abri de l'air et du soleil, jouaient aux cartes dans le magasin ménagé sous le gaillard d'arrière du bâtiment; leur figure ouverte et leur air de bonhomie, inspirèrent de la confiance à mon Picard. Après les avoir regardés jouer quelque temps, en paraissant prendre intérêt aux différentes chances du jeu, il leur réitéra sa question.

— Le Cheveu blanc? lui dit l'un d'eux, mille têtes de pendus! on ne peut voyager un jour sur rivière sans en avoir les oreilles assourdies. Voila bientôt dix ans que, deux fois par mois, je fais, pour affaires de commerce, le trajet de Quillebœuf à la Bouille et de la Bouille à Quillebœuf, et à l'allée comme au retour, c'est-à-dire quatre fois par mois, depuis dix ans, par conséquent 480 fois, si je sais compter, quelle que soit la barque qui m'ait transporté moi et mes ballots, j'ai toujours à ce même endroit, éprouvé la même secousse, et entendu le patron

répéter sa même phrase : *ce n'est rien : c'est le Cheveu blanc !* mais je vous avoue que je n'ai jamais songé à en demander l'explication, qui probablement m'intéresserait fort peu.

— C'est un vieux conte du pays, ajouta son camarade, quelque vieille diablerie ; nous n'entendons rien à tout ça !

Et ils se remirent à jouer.

Le Picard s'enhardit dans ses interrogations, et, au lieu de s'adresser timidement à des individus isolés, il jeta hardiment sa question au milieu d'un groupe de passagers, qui se tenaient près du banc des rameurs. Un homme sec et noir, au front chauve et bombé, se tourna vers lui.

—Il est facile d'expliquer le Cheveu blanc par l'étymologie, lui dit-il. Le mot *cheveu* dans ce cas est un mot corrompu et ne signifie absolument rien, malgré ce qu'on en raconte. Heureusement la science étymologique peut recti-

fier les erreurs de la tradition. *Cheveu* est ici pour *gébennes*, mot celtique, dont les Français ont fait *cévennes* et les Bas-Bretons *céveuns*, et qui signifie colline, éminence. Or, vous comprenez qu'entre *céveuns* et *cheveu* la différence est peu sensible. Le *cheveu blanc* ou plutôt le *céveun blanc* n'est donc autre chose qu'une colline marneuse ou crayeuse, qui oppose un obstacle au passage de la barque.

— En voilà une de bêtise! répliqua un rustique marchand de bœufs.

— Merci du compliment, dit le savant.

— Il n'y a pas de quoi, répliqua le bouvier, en ôtant de sa bouche la pipe dont il tirait d'abondantes bouffées; mais sachez, mon brave homme, qu'il n'y a pas au fond de la Seine plus de collines de marne et de craie, que de Bas-Bretons. Si ces collines existaient, l'eau serait teinte en blanc et il n'en est rien. Voilà ce que je vous dis, moi!

— Le mot *blanc* n'a aucune valeur, répondit le savant polyglotte sans se déconcerter. C'est encore là un mot défiguré, et *black* dans les langues tudesques signifiant *noir*, le *cheveu blanc* n'est peut-être qu'une *colline noire*.

— Au diable le noir et le blanc! reprit l'homme à la pipe. Des gens bien véridiques et bien voyans, ont affirmé avoir distinctement, et par les yeux de leurs corps, aperçu le Cheveu blanc qui barre la rivière d'un rivage à l'autre. C'est un cheveu blanc! et rien autre chose! Comprenez-vous, mon gars?

Le savant sourit : — On peut trouver une autre explication, ajouta-t-il : *Kivos* signifiant banc de sable.....

— Il n'y a jamais eu de bancs de sable dans cet endroit! dit un rameur, en se levant à moitié sur sa planchette.

— Nous avons bien encore, poursuivit l'in-

tarissable étymologiste, *gaveu* qui, en langue romane, signifie *sarment de vigne*.

Tout le monde partit d'un éclat de rire; le rameur reprit sa rame, le bouvier sa pipe et le savant se tut. Mais après cette lumineuse discussion, mon bourgeois picard n'en était pas plus avancé. Je lui fis signe; il vint à moi: — Pourquoi ne m'avoir point questionné? lui dis-je.

— Vous n'êtes pas de la province!

— Qu'importe!

— Quoi? vous connaîtriez cette tradition que n'a pu même conserver la mémoire des habitans du pays?

— Oh! les pêcheurs de Dieppe et les bûcherons de la forêt de Brotonne vous en rediraient mille versions défigurées où Dieu et le diable joueraient un grand rôle. Seul, peut-être, je suis à même aujourd'hui de vous raconter l'his-

toire originale et véritable du Cheveu blanc. Mais croyez-vous à la magie ?

— Je croirai à tout ce que vous voudrez; mais racontez moi l'histoire du Cheveu blanc ! s'écria mon interlocuteur.

Nous prîmes nos aises, en cherchant à nous composer un sopha des paquets de marchandises qui nous environnaient, et je commençai mon récit.

Guy d'Albrot était le septième fils et le fils naturel du noble comte d'Oudales, qui, vers la fin du XIVe siècle, possédait les plus riches fiefs de la Normandie, de Lillebonne à Montivilliers. Ce qu'il y eut de singulier dans la naissance de Guy d'Albrot, c'est que, du côté maternel, il descendait du duc Richard Sans-Peur, par une filiation d'unions illégitimes, parfois incestueuses, qui embrassaient un espace de quatre siècles, sans qu'un seul mariage consacré par l'église fût venu durant toutes ces générations,

se succédant les unes aux autres, interrompre cette longue chaîne de bâtardise.

Guy, méprisé par ses frères, enfant façonné à la pensée par le malheur, fuyait le château de son père, d'où il était repoussé par l'humiliation. Errant sur les riches coteaux de Gonfreville et de Saint-Vigor, il promenait avec extase ses regards sur les vallons boisés qui se creusaient en serpentant sous ses pieds, ou sur la vaste nappe d'eau que la Seine, à son embouchure, étendait devant lui.

Là, il était libre, sa tête se relevait avec fierté, et ce n'était toujours qu'avec un profond regret, et lorsque les ombres du soir se mêlaient tout à coup aux brumes du fleuve, qu'il regagnait le manoir paternel.

Il y retrouvait ses six frères, au milieu de la grand'salle, tapissée de nattes de joncs et de paille, commodément assis devant l'âtre, sur une riche banquette à dossier, dont le noble comte d'Oudales tenait le centre. Ceux-ci, leurs lévriers

couchés à leurs pieds, étaient occupés à discourir sur la chasse et les tournois, à parler de *vénerie et de fauconnerie*, *de joutes et de hutins*, pour l'instruction et le réconfort des gens de la maison.

Se croyant protégé par l'attention qu'excitaient ces nobles discours, et par la fumée qui obscurcissait la grand'salle, Guy essayait de regagner timidement, et sans être aperçu, sa place accoutumée sur l'escabeau des pages et des écuyers ; mais à son arrivée, les faucons, tout à-coup réveillés sur leurs perchoirs, agitaient leurs sonnettes, en battant des ailes ; ou bien, signalé par le grommelage sourd des chiens, l'arrivant était salué d'une admonition paternelle, sur la négligence qu'il apportait à assister à ces nobles entretiens, et foudroyé par les regards méprisans que lui lançaient à la fois six paires d'yeux et qui semblaient dire : — Est-il fait pour se complaire à de si nobles choses !..

Effectivement, Guy d'Albrot, contre la coutume des fils de bonne maison, ne savait ni faire mouvoir la lance de frène avec son fer et son pannoncel, ni saisir dextrement, étant renversé sur le dos, la dague de miséricorde, pour chercher le joint d'une gorgière; ni, au jeu de quintaine, briser d'un coup de massue, au grand galop de son roussin, le vieux casque rouillé qui coiffait le poteau placé au milieu du pré d'honneur; et autres gentilles manœuvres. Il ne savait ni barder un cheval, ni dresser un chien, ni diriger au bruit du sifflet un émérillon chaperonné.

Que savait-il donc, le pauvre enfant? Il savait lire! Et cela seul eût suffi aux yeux de ses six frères pour témoigner de sa honteuse origine!

Oui, Guy d'Albrot savait lire, grace au chapelain du château, homme que les études profanes avaient tenté au sortir de sa théologie, et qui cachait sous son froc et sous son air

d'humilité et de recueillement un esprit assez éclairé pour lui mériter les honneurs du bûcher.

Après avoir servi le matin à monseigneur d'Oudales une messe de chasse, courte et bonne, le chapelain, afin d'éveiller l'imagination de son élève, lui apprenait à lire dans les ouvrages du cordelier brabançon Guillaume de Ruysbroeck, dit Rubruquis, et dans les voyages plus récens, mais non moins merveilleux, du chevalier anglais de Mandeville, d'origine normande.

Guy trouvait un charme infini à ces lectures. Cependant, un jour, après avoir parcouru le chapitre où Mandeville parle de ces serpens de Sicile qui dévorent les enfans nés d'unions illégitimes[1], Guy s'alarma tout à coup pour son propre compte. — Cela est-il vrai mon père? dit-il d'une voix émue.

[1] Voy. de Mandeville, chap. de la Sicile.

— Cela peut être vrai, répondit l'instituteur, qui vit une route ouverte pour arriver à ses fins ; mais il est des moyens de conjurer ces êtres malfaisans. C'est là un des effets les moins difficiles de cet art occulte que possèdent certains favoris de la science, trop calomniés de nos jours peut-être ; car, tout en les persécutant, on profite de leurs découvertes. Qu'était-ce autre qu'un magicien, ce Roger Bâcon, qui, dans le siècle dernier, a retrouvé les miroirs ardens et indiqué la composition de la poudre, laquelle sert aujourd'hui dans les batailles, et doit un jour changer la face du monde. Mon fils, si la puissance de Dieu n'a pas de bornes, celle de l'homme est grande aussi.

Le premier pas était fait. L'élève interrogea de nouveau, et le maître alors lui expliqua comment, par la combinaison calculée des métaux, le mélange du suc des plantes, la force du regard et de la volonté, certains

gestes même, accomplis dans cette atmosphère de vie qui enveloppe chaque individu, des hommes possédaient une puissance que l'erreur et l'ignorance seules osaient maudire, mais dont Dieu ne s'offensait point; car ses prophètes, ses élus et son fils lui-même en avaient acquis ou reçu le don.

Guy reprit avidement ses livres, et s'émerveilla de nouveau (et, cette fois, l'étonnement qui se peignait sur sa figure était entremêlé de joie et non de crainte) à ce passage où Rubruquis dit qu'il existe, par delà le Cathay, une contrée favorisée du ciel, et dont les habitans, exempts des infirmités de l'âge, vivent de longues années et meurent sans avoir connu la vieillesse[1]. Cette pensée d'une longue vie, et surtout d'une jeunesse éternelle, jetait dans l'imagination de Guy d'Albrot une sensation de plaisir, vague encore, mais douce comme l'espérance.

[1] Voyages de Rubruquis, chap. 57.

— Mon père, dit-il, est-ce que cela se peut ?

— Je l'ignore, mon enfant, lui répondit le prêtre ; mais mon ignorance sur ce point ne m'autorise pas à nier le fait.

Le jeune homme écoutait avec extase ! Les récits merveilleux de Mandeville et de Rubruquis, et les révélations du chapelain, remplissaient son cœur de désirs ardens de sciences et de voyages. Sur ce dernier point, la volonté de son père devait maîtriser la sienne ; mais la science était à sa portée. Dès le soir même, lorsque tout dormait au château, enfermé avec son maître dans la petite chambre qui servait d'asile au chapelain, il prit sa première leçon.

Voici donc Guy d'Albrot en train d'escalader l'arbre du bien et du mal, et jetant déjà un regard de possession vers les fruits de la science, qui souvent deviennent vénéneux entre nos mains. Je dois maintenant vous le

faire connaître sous d'autres rapports, non moins essentiels à vous révéler pour la clarté de mon récit, après quoi je vous promets de précipiter la narration ; car je vois sans peine l'impatience où vous êtes d'arriver enfin au Cheveu blanc.

— C'est vrai, répondit mon Picard.

— Guy d'Albrot était beau et fier de cette beauté, type distinctif dont la nature avait doué tous ses illégitimes aïeux. De ce côté, du moins, il n'excitait pas le mépris, mais bien l'envie de ses six frères, portraits vivans de monseigneur d'Oudales, vraie figure de chevalier, bonne à cacher sous une visière, et que le sabre et l'estramaçon pouvaient entamer et découper sans regrets. Guy croyait n'aimer sa beauté que par esprit de vengeance ; mais sa vanité y trouvait si bien son compte, qu'il n'y avait pas de moyens qu'il n'employât pour la faire ressortir avec avantage, au grand dom-

mage de ses six frères, qui ne pouvaient lui contester ce genre de supériorité.

Quoiqu'il ne portât, comme les varlets et les pages, que des chemises de serge, tandis que ses frères en portaient de fin drap ; quoiqu'il ne se ceignît la taille que d'une large courroie de cuir d'Irlande, à laquelle pendait une simple escarcelle de velours, tandis que ses frères portaient des ceintures à clous d'argent, avec chaînes et cachets d'or ; quoique son chaperon fût moins en entonnoir et moins élevé que le leur, et les poulaines de ses souliers moins longues et moins crochues, cependant les chambrières du château, ainsi que les dames bourgeoises et les vassales du domaine, le saluaient d'un murmure d'admiration sur son passage, tant tout cela était galamment ajusté. Et je ne répondrais pas que ce murmure flatteur n'occupât point son esprit tout autant que ses projets de sciences et de voyages, lorsqu'il rêvait sur les hauteurs de Saint Vigor.

Ce qui semblerait le prouver, c'est que plus ses progrès dans les sciences occultes allèrent en s'accroissant, et plus sa pensée se tourna vers ce but que la lecture de Rubruquis lui avait fait entrevoir ; la conservation de sa jeunesse et de sa beauté. Mais la chiromancie, la nécromancie, les miroirs, les brevets et les anneaux magiques, les métaux de sympathie, les pierres constellées, les phylactères, les talismans, les gamahez et tous ces autres produits de la science, auxquels alors on attachait une importance peut-être trop grande, employés sous toutes leurs formes, avec toutes leurs influences, ne promettaient point le résultat que poursuivait le jeune adepte. Importuné de ses exigences, le chapelain lui avoua, avec sincérité et dans la naïveté de son cœur, qu'il se sentait incapable de pouvoir le guider jusque là où il voulait aller. Il ne connaissait, lui disait-il, que les philosophes arabes qui se fussent occupés avec succès de ce genre de recherches.

Guy ne rêva plus qu'un voyage en Orient, et le sort ne tarda pas à lui en ouvrir la route d'une façon singulière.

Vers cette époque, advint une sorte de croisade contre les Turcs, qui, sous le commandement de leur empereur Bajazet, avaient fait une irruption en Hongrie. Une foule de chevaliers français, ayant à leur tête le duc de Nevers, fils aîné du duc de Bourgogne, marchèrent au secours des Hongrois. Monseigneur le comte d'Oudales se garda bien de manquer si noble chevauchée pour faire faire la première appertise de guerre à ses fils. Il proclama dans ses domaines « *une cueillette de gens d'armes pour tous ceux, nobles ou serfs, qui voulaient emporter la huée et le chapelet de bravoure et de droiture* », comme dirait votre compatriote Jean Froissard. Après avoir, à cette occasion, levé sur ses vassaux un impôt en l'honneur du Christ, ses coffres bien remplis de deniers à l'agneau et d'écus au mouton,

toute vraie monnaie d'or, il rassembla autour de lui cavalerie et piétaille, machines de guerre de toutes sortes, mangonneaux des anciens Normands, canons et bombardes des nouveaux Français, puis, un beau matin, à l'heure de prime, après messe et boire, il quitta ses domaines d'Oudales et de Lillebonne pour n'y plus revenir.

Oui, pour n'y revenir plus! car, bien qu'ils arrivassent au combat cuirassés, bardés, maillés, platés de fin et bon acier de Milan, ses six fils légitimes et lui furent cruellement navrés et mis à mort dans les plaines de Nicopolis, en Bulgarie, où les Turcs firentsi grande déconfiture de pétaulx et de chevaliers. Que Dieu les ait en garde! n'en parlons plus, et revenons au seul être qui restât de cette noble lignée.

Guy d'Albrot se trouvait à la suite de son père, non en qualité de combattant; car messire d'Oudales avait depuis long-temps jugé

que le dernier de ses fils, adonné à la lecture et aux études scholastiques, n'était bon qu'à faire un moine ou un clerc, et il ne l'avait emmené que pour le rendre témoin de ses prouesses, ainsi que de celles de ses autres fils, afin qu'il pût un jour, les relatant sur beau vélin, enjolivé de gentilles peintures et pourctraitures en enrichir les chroniques de Normandie.

En effet, d'après le bon vouloir paternel, Guy se trouva près de la mêlée, non pas sur un bon cheval de bataille, comme ses six frères, mais sur une jument (monture qu'eût dédaignée à cette époque un simple écuyer); non pas la tête et le corps garantis par le casque et le haubergeon, mais en simple toque et sans cotte de mailles; car, d'après la coutume normande, les chevaliers seuls avaient droit de porter le haubert. Aussi, lorsque les Orientaux eurent enfermé les chrétiens au milieu d'un cercle de fer, dans cette grande mouture de bêtes

et de gens, si le Turc, qui leva sur Guy d'Albrot son damas recourbé, ne le fendit pas en deux aussi dextrement que fait le bûcheron d'un tronçon de sapin, c'est que l'élève du chapelain appela à son secours sa science magique, ou peut-être que l'infidèle fut touché par sa jeunesse et sa bonne mine.

— D'accord! s'écria l'interlocuteur; mais, mon cher monsieur, ne pourriez-vous abréger vos préparations; car je n'entends pas encore parler du Cheveu blanc. Personne aujourd'hui ne pourra-t-il donc arriver au fait à ce sujet! J'aurais peut-être dû m'en tenir à l'explication de l'étymologiste. Voici les hauteurs de Montigny, et je crains que notre voyage ne finisse avant votre histoire.

— Soyez tranquille, lui répondis-je; ne sommes-nous pas bien et commodément assis, doucement bercés sur l'eau, au milieu d'un air frais, et sous un ciel voilé mais riant? Mon récit suivra le mouvement de la barque;

je le ralentirai ou le précipiterai selon les flots et le vent, et j'espère encore arriver au but avant le patron. Je continue :

Guy d'Albrot accompagna son vainqueur en Asie, et pendant quarante ans on n'entendit plus parler de lui.

— Quarante ans !

— Ni plus ni moins. Ainsi fermez les yeux sur l'époque dont je viens de vous entretenir, pour ne les ouvrir que quarante ans après.

Un soir, c'était vers 1435 à 1436. Alors les Anglais étaient maîtres de la Normandie et d'une grande partie du royaume. Charles VII à Reims et Henri IV à Paris, avaient été tous deux sacrés rois de France, avec égale satisfaction de la part du peuple, et la guerre se continuait de plus belle entre eux, aux dépens de ce même peuple. Un soir donc, dans une hôtellerie de Rouen, située sur la grande place, où quelques

années avant avait été brûlée Jeanne d'Orléans, des soldats anglais, attablés au milieu des pots de cidre et de godale, les vidaient en l'honneur du duc de Bedfort, de Talbot, et à la honte du duc de Bourgogne, qui venait de rompre avec ses anciens alliés.

Le jeune chef de ces hommes d'armes, fatigué d'une journée de débauches, étendu dans un coin de la salle, sur un long fauteuil de cuir, sommeillait en rêvant à ses amours, au milieu du choc des verres et des gobelets. Ce jeune homme, sire André de Mauny, français de naissance, était resté anglais de cœur, et le duc de Bedfort avait mis sous son commandement une compagnie d'archers.

A peine le dernier toast des soldats résonna-t-il sous les voûtes de la salle enfumée, que le jeune capitaine se leva soudain sur ses pieds, alerte et les yeux ouverts, et jetant un écu d'or au milieu du groupe des buveurs, dont les figures éclairées par le reflet rougeâtre des

lampes, semblaient enluminées par le vin de ce beau pays dont ils venaient de maudire le maître : — C'est bien dit ! leur cria-t-il : honte à cette harpaille de Bourguignon ! gloire à l'Anglais ! Puis, adoucissant sa voix : — C'est assez vous gorger d'ale et de cidre ; videz un pot de brandevin en l'honneur des beautés normandes, mais que le service n'en souffre point. Buvez et veillez !

Les soldats répondirent à ces paroles par une joyeuse acclamation, pendant laquelle il se rendormit ; car le bruit lui était soporifique.

— Ah ! ça, mais, s'écria mon auditeur, vous me racontez là une autre histoire ! J'entends dire que nous ne tarderons pas à arriver à la *Bouille*, et le Cheveu blanc ne se montre pas. Laissez-là de côté votre capitaine Mauny...

— Le sire de Mauny, lui répliquai-je, doit jouer le rôle principal dans ce mystère qui a tant excité votre curiosité ; prêtez-lui donc

toute votre attention, et ne m'interrompez plus, si vous voulez que j'achève.

Il se tut. Je repris :

— Les soldats exécutèrent parfaitement la première moitié des ordres de leur jeune chef ; mais, lorsqu'ils se disposèrent à en exécuter la seconde, c'est-à-dire à parcourir la ville, pour y maintenir le repos, si besoin était, en tournant les yeux vers la grande place, alors éclairée par un magnifique clair de lune (car je crois vous avoir dit que l'hôtellerie qui leur servait de corps de garde, était située sur la grande place), ils aperçurent un homme vêtu d'un costume singulier, un étranger sans doute, qui paraissait immobile et en grande contemplation sur ce même endroit où la pauvre et jeune sorcière d'Orléans avait rendu à Dieu son ame si pure, au milieu des épouvantables angoisses du bûcher.

L'aubaine était bonne pour ces archers, qui

pouvaient essayer d'une importante capture sans faire un grand parcours de chemin.

— Par saint Martin, se dirent-ils, quel peut être ce ribaud qui se tient coi et en prières, là où fut la magicienne arse et grillée, comme en enfer sera son ame? Un vieil Armagnac, un royaliste de Bourges, quelque sorcier maudit, quelque juif lépreux! Il n'est pas même vêtu comme il convient à un chrétien. Haro! ils s'élancèrent tous vers le contemplateur, et le ramenèrent bientôt devant leur capitaine, qu'ils trouvèrent éveillé; car il avait suffi du silence momentané de la salle pour l'arracher à son doux sommeil.

Le prisonnier se présenta couvert d'un long cafetan fourré, retenu par une riche ceinture. Son visage noble et beau, son teint clair et animé, son regard vif et pénétrant eussent pu sans doute déguiser en partie son âge, si ses longs cheveux blancs n'avaient nettement porté témoignage pour une soixantaine d'années.

(Ici, à ce mot de *cheveux blancs*, mon bourgeois picard étouffa un murmure de satisfaction, mais sans m'interrompre.)

Le sire de Mauny se disposant à l'interroger, examina curieusement sa parure bizarre, sa toque, cernée d'un ruban d'argent et rehaussée d'un nœud de saphirs, mais sans plume ; ses bottes rouges et mordorées, mais sans éperons ; sa robe doublée de menu vair, mais ne présentant aucune trace de blason ; sa ceinture épaisse et soyeuse, mais où ne pendaient ni armes ni chapelet : — C'est quelque sarrazin circoncis, se dit-il à lui-même, mais je le forcerai bien de baiser le crucifix, de jurer par la mort-Mahom, ou de confesser quel il est ?

Ses yeux alors se rencontrèrent avec ceux de l'inconnu, et il fut saisi d'un frisson subit qui courut dans tout son corps et retint glacées ses paroles dans sa bouche. L'étranger parut à son tour ressentir une émotion pénible en l'examinant, tant des influences secrètes et antipa-

thiques se manifestaient en eux, sans qu'ils pussent encore s'en rendre compte.

— Sur l'ame de mon père, dit ensuite Mauny, la vue de cet homme m'a jeté en trouble et désarroy, comme ce qu'on raconte des fées de Bourgogne, les *Vouires*, quand elles vous regardent avec leur œil de diamant!

L'interrogatoire fut remis au lendemain, et l'inconnu, renfermé dans une chambre basse, bien verrouillée, bien barrouillée.

— Il faudra qu'il joue de l'escarcelle s'il en veut sortir! s'étaient dit entre eux les archers qui en gardaient la porte; et, durant le reste de la nuit, ils avaient chanté à haute voix cet ancien refrain des gens d'armes.

Le prisonnier
Qui n'a d'argent
Est en dangier.
Le fait la gent

Pendre ou noyer,
Le prisonnier
Qui n'a d'argent.

Mais le lendemain, quand le sire de Mauny dit à ses hommes : — *Ouvrez l'huis !* le captif avait disparu.

Il n'est pas besoin de vous dire, je pense, quel était ce captif ? Vous l'avez deviné. (Mon interlocuteur fit un signe de tête affirmatif.) mais il doit vous sembler singulier de voir reparaître dans le monde, la tête blanchie, celui qui n'avait cultivé l'art magique avec tant de constance que pour s'affranchir des affronts de la vieillesse (second signe de tête affirmatif). Hélas ! la vieillesse était venue ; mais la sienne, il est vrai, ne ressemblait pas à toute autre.

Après la terrible malencontre de Nicopolis, Guy d'Albrot, retenu quelque temps par son clément vainqueur en prison courtoise, trouva moyen de payer rançon, et, libre, il parcou-

rut l'Orient à la recherche des dépositaires de la science. La science le pipa d'autant mieux que sans cesse elle lui fit entrevoir le but, objet de son ardente convoitise. Il avait même rencontré dans un canton isolé de l'Yémen, une famille arabe, dont les membres, initiés aux mystères de la magie, possédaient le secret qu'il poursuivait. Chez eux, l'aïeul et les petits fils paraissaient être frères. Mais ils avaient mis un trop haut prix à la révélation de leur *arcane*. Guy préféra n'en devoir la connaissance qu'à lui-même, et ses tentatives multipliées lui promettaient la réussite. — Encore un jour, se disait-il; un seul jour! et je ne vieillirai plus! Encore un jour, s'écriait-il le lendemain; si les premières lueurs n'étaient pas les véritables, du moins elles m'ont mis dans la route, et reculerai-je lorsqu'il ne faut plus que marcher devant soi! Il marcha et d'essais en essais, d'expériences en expériences, sa jeunesse se passa, puis son âge mûr. Il ne pour-

chassa plus alors le secret de rester jeune, mais celui de rajeunir.

Cependant, semblable au mineur qui en fouillant la terre pour en retirer du minerai de cuivre, découvre un filon d'or, d'Albrot avait rencontré mieux qu'il ne cherchait, le vrai savoir, bien préférable à son inutile beauté. Mais ce vaste savoir qui pouvait l'élever au dessus de tous les hommes de son temps, cette puissance immense, mais dangereuse, que confère l'art magique à ses élus, en fit-il toujours un digne usage? C'est ce dont vous allez juger.

— Nous avons passé la Bouille et nous tournons à revers la forêt de Roumares, dit l'auditeur.

Je feignis de ne pas l'entendre et je continuai.

— De retour en Normandie, Guy d'Albrot traversa Rouen, où il subit cette courte détention, à lui infligée par le sire André de Mauny.

Il désira revoir les lieux où il avait été jeune et beau. Il se persuadait que jeunesse et beauté reviendraient là où elles avaient germé et fleuri pour lui.

Les fiefs de son père étaient échus à la couronne de France, qui put en disposer à sa guise. La plus forte portion appartenait à une noble dame, veuve d'un haut et puissant chevalier.

Le bâtard de messire d'Oudales ne songeait que faiblement à en appeler de l'arrêt qui le privait de son héritage; car il avait rapporté de grandes richesses de l'Orient. Fouler encore les pelouses des vallées de la Seine, rêver de nouveau sur les coteaux de Saint-Vigor et de Gonfreville, voilà tout ce qu'il en réclamait pour le moment.

Il y était un jour, lorsqu'il vit venir à lui une troupe juponnée de jeunes femmes, toutes couvertes de vêtemens de deuil. Il ne douta pas

que celle qui marchait en tête et qui portait le voile et les cordelières de veuve, ne fût la maîtresse actuelle du château d'Oudales, et les autres ses dames suivantes. Il se tapit derrière une haie pour les laisser passer; mouvement de pudeur et de timidité qui tenait sans doute à son habitude des usages orientaux. Mais justement les dames s'assirent dans cet endroit pour se reposer, et causèrent pour se distraire.

Il eut tout le temps d'admirer la jolie figure de la châtelaine et son esprit raisonneur et subtil. Ce fut pour son malheur, car ses soixante ans et ses grandes découvertes dans les sciences physiques ne le garantirent pas d'une passion folle et effrenée. Il devint amoureux comme on l'est à vingt ans, lorsqu'on joint à un cœur ardent une tête exaltée. C'était son premier amour, ce fut un transport, un délire!

Je crois vous avoir dit que sa vieillesse n'était semblable à nulle autre. En effet, soit que ses tentatives de jeunesse durable eussent eu un

commencement de réussite, soit que sa vie simple et studieuse l'eût mis à l'abri des passions vulgaires, ses traits étaient moins marqués, ses rides moins prononcées qu'on ne l'eût attendu de son âge. Un cœur vierge battait dans la poitrine du vieillard, et une imagination de jeune homme se débattait sous ses cheveux blancs.

Suivant la coutume, suivie presque généralement en France, à cette époque, la veuve possédant fiefs du roi, son deuil accompli, devait se remarier, sous peine de déchéance. Guy d'Albrot se mit en tête de rentrer par cette porte dans les possessions de son père. Voulant plaire et essayer du damoisel, il quitta son cafetan, se fit vêtir par les plus renommés tailleurs; il eut un justau-corps de fin drap, à poitrine bombée, à bandes de velours; des manches de toutes sortes, des manches doublées, des manches fourrées, des manches pendantes, des manches de rechange, enfin trente-six paires de manches, comme on disait alors; il eut des

aiguillettes de rubans, pour retenir ses haut-de-chausses, enrubannés aussi, et un chaperon à plumes, garni de martre de Sibérie. Il se para, s'attifa, s'aromatisa, chercha de nouveau et avec plus d'ardeur que jamais un moyen de se rajeunir, et, après avoir longuement et cabalistiquement interrogé encore l'art occulte et les livres de magie, il n'en trouva pas de meilleur que de couvrir ses cheveux blancs d'une poudre blonde, qui avait été fort en usage au siècle précédent, et dont quelques jeunes seigneurs des deux cours cherchaient à *faire* revenir la mode. (Les calvardines, ou perruques, ne furent inventées qu'à la fin du règne suivant.)

Dans cet équipage, il se présenta. La dame se plut d'abord à sa conversation instructive et variée, et l'aima pour compagnie. Il savait tant! il avait tant vu! Puis, elle admira ses beaux traits et la noble expression de sa figure, qu'elle croyait altérée seulement par le soleil

de Turquie et la fatigue du voyage. Sans le croire de première jeunesse, elle était loin de soupçonner son âge véritable ; il y avait tant d'amour dans ses yeux ! Pour une douzaine d'années qu'elle lui supposait de plus qu'à elle, repousserait-elle l'hommage d'un homme riche, galant et plantureusement doué de fines connaissances acquises, d'un homme qui n'employait ses trésors et son savoir, qu'à soulager et consoler tout ce qui l'approchait ? Car Guy d'Albrot était bon et bienfaisant, et de plus la première dame d'atours de la belle veuve lui fit remarquer qu'il avait les mains petites et fort blanches.

Enfin, j'ignore si quelque philtre agissait ; mais elle paraissait gentîment disposée à faire remettre en sa faveur ses habits de deuil dans ses coffres, lorsque survint grande mésaventure.

Les Normands du Roumois et du pays de

Caux commençaient à se fatiguer du joug anglais, auquel ils n'étaient plus accoutumés. On renforça les garnisons de Quilleboeuf et de Caudebec, et des troupes se tinrent échelonnées le long des deux rives de la Seine. Le sire de Mauny, avec ses archers, vint se poster jusqu'au bourg de Saint-Vigor.

Ayant entendu parler de la beauté de la dame d'Oudales, il se rappela avoir connu le défunt chevalier son époux, et crut que les convenances exigeaient qu'il fît une visite au château.

Il y trouva l'heureux couple en tête-à-tête, dans un grand cabinet décoré de tentures de haute lice et de peintures sur émaux, qui représentaient la conquête de l'Angleterre par le duc Guillaume, comme on en voyait le dessin sur la fameuse tapisserie de Bayeux. Anglais dans le cœur, il attribua d'abord à la vue de ces peintures l'espèce de frisson dont il fut saisi en approchant de si belle dame. Il ne pouvait

en accuser la température ; car la chambre était bien close et pourvue d'ôte-vent et de chauffe-doux. Mais, quand il fixa un œil plus attentif sur le compagnon de la châtelaine, malgré ses beaux affiquets et sa poudre jaune, il crut reconnaître en lui le vieillard sarrasin, son captif échappé, et se ressouvint de la première impression que lui avait fait éprouver le regard de cet homme.

Grande fut sa surprise de le retrouver là ! Cependant il se remit ; et, comme l'heure de vêpres arrivait, la belle veuve fit apporter des chandelles de cire du Mans ; puis les pages servirent, sur une petite table, des conserves d'épine-vinette, des confitures, de fines pâtisseries de Caudebec, des vins épicés, miellés, herbés, et du clairet. La première dame d'atours arriva pour surcroître la compagnie. On devisa de religion et de guerre, et du roi anglais Henri VI, auquel la châtelaine s'intéressait, parce que c'était encore un enfant, et du roi

français Charles VII, que la dame d'atours avait vu sur la Loire, mais qu'elle n'aimait pas, prétextant qu'il avait les jambes trop courtes. Et, après toutes ces belles raisons, on en vint à parler d'histoires amoureuses.

Guy d'Albrot se remémora tout d'abord le capitaine des archers de Rouen, et il en ressentit une dure émotion; mais il songea que celui-ci ne pouvait le reconnaître. Cependant il en était troublé et parlait peu, sinon à demi voix et en se penchant sur le fauteuil de la gentille veuve, qui répondait à ses tendres propos par de tendres regards; car elle ne prenait plus soin de cacher sa préférence.

La dame eût été moins jolie, que probablement le sire de Mauny serait de même tombé amoureux d'elle subitement : car tel était communément son genre de maladie. Mais, la trouvant si pourvue d'attraits, il ne put supporter l'idée d'un pareil rival; la colère lui en prit, et il annonça qu'il allait narrer l'aventure

singulière d'une jeune beauté navrée d'amour pour un vieillard.

La châtelaine rit beaucoup de l'annonce ; la dame d'atours déclara le fait impossible.

— Oui, mesdames, ajouta le jeune archer, amoureuse, non d'un vieillard grisonnant, mais d'un vieillard dont le front ridé comme écorce de chêne, est couvert de cheveux fins comme soie et blancs comme neige!

A peine il entamait son récit, qu'il rencontra le regard de Guy d'Albrot. Il se troubla un instant, puis se remit et essaya de dire la rencontre des archers et du vieillard sarrasin sur la grande place de Rouen. Alors il balbutia et se troubla de nouveau ; car il venait encore de recevoir l'atteinte de ce regard indéfinissable. Détournant la tête, et pressant son débit, il se hâta de parler d'une jeune et belle châtelaine, aux blanches mains, au col de cygne, et du déguisement de l'homme au cafetan. Cependant, en parlant, il pâlissait et

rougissait tour à tour, et se sentait tressaillir; car, quoi qu'il en eût, malgré lui, par un mouvement involontaire, forcé, ses yeux se tournaient sans cesse vers le galant suranné, et sans cesse rencontraient son regard fixe, immobile, pénétrant! Obstiné dans sa méchante entreprise, il poursuivait néanmoins; mais, lorsqu'il en revint à railler en ricanant les cheveux blancs du vieillard, son rire, contre sa volonté, augmenta de force, se prolongea, prit un caractère effrayant et convulsif qui lui coupa la parole, et ne cessa qu'en laissant le narrateur plongé dans une sorte de léthargie.

— Comme il est pâle! dit la veuve. Saint-Christophe le préserve de mort subite!

— Le rire lui sied bien mal, ajouta la dame d'atours : il n'est pas joli quand il montre ses dents.

La châtelaine lui donna des essences à res-

pirer, et, quand il recouvra la raison, elle le fit reconduire à son logis de guerre.

Le lendemain, elle dépêcha un page pour savoir de ses nouvelles; le surlendemain, le sire de Mauny vint lui-même pour l'en remercier; mais il ne l'aborda qu'après s'être assuré qu'elle était seule. Sur-le-champ, il s'expliqua clairement au sujet du vieux Sarrasin. Elle rit beaucoup ou feignit de rire, et refusa de croire à la réalité de ses cheveux blancs. Cependant, au départ du jeune capitaine, la veuve resta pensive et soucieuse. Elle y rêvait déjà la veille; car, dans l'histoire entortillée, contée à demi par le sire de Mauny, elle avait cru démêler son intention. Sa résolution fut prise d'éclaircir l'affaire le plus tôt possible, mais sans nullement se compromettre. Ruse de femme vaut bien science magique.

A l'heure accoutumée où Guy d'Albrot, le pas leste et la tête haute, se présentait au château, galamment vêtu, gentîment coiffé,

musqué, vermillonné comme à son ordinaire, il aperçut la dame à son balcon, et, comme il ôtait son chaperon pour la saluer avec courtoisie, une chambrière, contrefaisant la maladroite, du balcon opposé, comme par mégarde, lui répandit une large chaudronnée d'eau tiède sur la tête. Qui resta confus et pantois? Ce fut le pauvre vieillard, au cœur jeune et à l'imagination folle; car l'eau avait entraîné dans sa chute toute la poudre jaune, et ses cheveux avaient été mis à nu dans toute leur blancheur!

La châtelaine poussa un cri, et se retira du balcon.

Guy d'Albrot proféra un long gémissement et sortit du château. Mais il en sortit en jurant de se venger, non de la belle veuve qu'il chérissait toujours, mais de l'insolent archer, la seule cause de sa cruelle mésaventure, et qui sans doute espérait en profiter. Il avait méprisé les cheveux blancs du vieillard, et le vieillard

s'écria : — Malheur à lui!.. et malheur lui advint.

— Mais vous dormez, je crois? dis-je à mon Picard, qui, depuis quelque temps, ne m'interrompait plus.

— Du tout, me répondit-il. Je m'intéresse, au contraire, très-vivement à votre magicien; et la chaudronnée d'eau tiède m'a beaucoup ému. Poursuivez, j'écoute; et j'écoute si bien que, tout à l'heure, j'ai entendu le patron de la barque annoncer que nous n'étions plus qu'à quatre lieues de notre destination.

Je repris donc :

— Le sire de Mauny ne tarda pas à succéder à Guy d'Albrot dans les bonnes grâces de la châtelaine d'Oudales, quoique la première dame d'atours eût fait observer à celle-ci qu'il avait un œil plus grand que l'autre. De temps en temps pourtant, elle donnait des regrets à

son ancien poursuivant ; car le nouveau était loin d'avoir un langage aussi récréatif et un cœur aussi tendre ; mais, quand elle essayait d'en dire un mot, le capitaine lui répondait par tant de risées et de gaberies sur l'âge et sur les cheveux blancs du pauvre homme, que la châtelaine en devenait toute honteuse et se taisait.

Mauny n'avait d'abord vu dans sa liaison avec la jolie veuve, qu'une affaire d'amourette ; mais, quand il vint à y songer à loisir, il calcula qu'un mariage de ce côté pouvait le faire riche et puissant seigneur, lui qui ne possédait en fief, et non sans redevance, que son cheval de bataille, sa cuirasse et son hocqueton brodé. Il devint de plus en plus convoiteux de la posséder, elle et ses domaines.

Un soir, sa tendresse se montra si vive et son amour si impatient, que la bonne dame, mortifiée au fond du cœur de se voir contrainte de changer si promptement d'ami, comprit

bien cependant qu'il fallait se décider, l'amour et les lois du royaume l'exigeant. Elle demanda au jeune requérant trois jours de réflexion, lui donnant rendez-vous dans son oratoire, à la nuitée tombante du troisième jour, et par un sourire bien tendre, laissant entrevoir que sans doute la décision ne lui serait pas contraire.

Le lendemain matin, comme le sire André de Mauny se mirait complaisamment dans une glace de Venise, souriant à sa bonne mine, à sa jeunesse (car il n'avait guère encore que trente ans), et qu'il examinait avec orgueil son abondante et noire chevelure, il recula tout à coup de deux pas d'un air de stupéfaction, puis se rapprocha de sa glace, l'interrogea de nouveau et avec anxiété. Il ne s'abusait point. C'était bien un cheveu blanc qu'il venait de découvrir, là, sur son front!

— Ah! fi mon auditeur, en se redressant sur le ballot qui lui servait de siége; car, depuis

quelques minutes, il m'écoutait dans une position semi-horizontale, presque à la renverse.

Le premier cheveu blanc nous cause toujours une émotion pénible ; car il semble annoncer l'arrivée prochaine de ses compagnons. C'est le fourrier qui vient préparer la place pour la troupe.

Mauny se ressouvint de tous les joyeux propos qu'il avait débités sur les cheveux blancs, et ne se soucia pas de laisser le sien, exposé aux regards de sa belle, en parade, sur le devant de sa tête. Il écarta donc soigneusement les autres, le saisit avec adresse et le tira vivement ; mais à sa profonde épouvante, le cheveu s'allongea sans se briser. Une secousse plus forte ne fit que lui donner une longueur plus grande. Le malheureux se sentit défaillir.

Revenu à lui, il songea à le faire disparaître par un autre moyen ; il prit des ciseaux ; mais en vain il y mit toutes ses forces, les ciseaux s'ébréchèrent sur le cheveu, sans l'entamer,

mais non sans l'allonger encore! Il comprit alors qu'il se trouvait sous l'influence de quelque sortilége, et devina facilement quel était le sorcier.

Pour faire rompre le maléfice, il alla trouver Jean de Bourbon, abbé de Saint-Wandrille, qui passait à cette époque pour un grand exorciseur et conjurateur de démons; l'abbé trouva le cas grave, et lui ordonna de se plonger d'abord dans les ondes miraculeuses de la fontaine de Notre-Dame de Caillouville. Il obéit, plaça même sa tête sous la nappe d'eau, qui par sa force répulsive entraîna quelque peu le cheveu avec elle, ce qui ne l'accourcit point.

A la suite de cette préparation, l'abbé le fit communier, et, après diverses cérémonies, ayant aspergé son front d'eau bénite, il prit le cheveu, le plus près possible de la racine, puis prononçant les paroles de l'exorcisme, par un mouvement de bas en haut, il tira lestement le cheveu qui, obéissant à la main qui l'enlevait, la suivit, mais sans rompre. L'abbé fut atteré;

chacun des moines, pour vérifier le fait, tira à son tour, et Mauny rentra au logis, désolé, consterné et avec son cheveu trois fois plus long qu'auparavant !

Ainsi se passa le premier jour.

La fièvre l'avait saisi, il s'était couché. Dans les agitations de son sommeil fiévreux, chacun des soubresauts, des mouvemens désordonnés qui faisaient ramper et bondir sa tête sur l'oreiller, allongeait de plus en plus le fatal instrument de sa honte et de son supplice! A son réveil, il s'en trouva enlacé, garotté; le cheveu serpentait autour de son front, de ses membres et de son corps! Exalté de rage, il se jeta hors du lit, et dans son transport, tirant à lui à tour de bras, il essaya de le casser, de l'user, d'en voir la fin! et le fatal cheveu, souple et inépuisable, grandissant toujours, toujours s'allongeant, s'étendait en nombreux replis sur le plancher, *fin comme soie et blanc comme neige*.

Quand il en vit l'amas à ses pieds, la crainte d'être surpris calma son délire. Il réfléchit et se rappela que d'après la croyance commune, celui-là seul qui avait jeté le sort, pouvait le détruire. Il résolut d'aller trouver Guy d'Albrot, de l'attendrir par ses prières, puisqu'on le disait sensible et compatissant, et, s'il résistait, de le contraindre à faire le signe de la croix, après quoi, il lui enfoncerait sa dague dans le cœur, et serait vengé du moins! Mais il eut beau parcourir les alentours et demander partout des nouvelles du vieillard; celui-ci avait quitté le pays depuis quelque temps, et personne ne pouvait savoir ce qu'il était devenu.

Ainsi se passa le deuxième jour.

Commença cette troisième journée à la fin de laquelle une décision amoureuse pouvait rendre le sire André de Mauny possesseur d'un des plus beaux fiefs de Normandie et d'une des plus belles femmes du royaume!

Mais comment oser se présenter devant elle avec le signe de réprobation qui ne pouvait que lui attirer les moqueries de la veuve? Il espéra encore pouvoir le détruire; il l'essaya par la flamme; il le mit sur un brasier ardent, qu'il attisa, qu'il entretint lui-même; mais, semblable à l'amiante pure, il en retira le cheveu maudit, non moins souple, non moins soyeux, mais plus blanc peut-être qu'auparavant! Il le plongea dans le vinaigre; mais cette substance avec laquelle, selon nos conteurs de grandes histoires, Annibal avait dissous les rochers des Alpes, fut impuissante contre le cheveu! Il appela à son aide un physicien qui employa tour-à-tour les agens les plus destructeurs et les plus corrosifs, qui tenta de le trancher par la lime et par la scie; la scie et la lime s'émoussèrent dessus; qui entreprit de le briser entre l'enclume et la hache, mais la hache seule se brisa. Tout fut vain!

Enfin, l'heure marquée par la châtelaine

approchait : — Peut-être, se dit-il, ce charme qui me fait malheuré et ensorcelé, cessera-t-il plus tard de lui-même, s'il plaît à Dieu!

Il se disposa à partir; mais il était si pâle, si défait, ces trois jours avaient tant ravagé sa bonne mine, qu'à son tour, il lui fallut se bien attifer et vermillonner, pour réjouir encore les yeux de sa belle, d'une apparence de jeunesse et de santé. Puis il mit en paquet son cheveu, qu'il roula entre ses mains, et qu'il cacha soigneusement dans la coiffe de sa toque, laquelle il fixa par une mentonnière. Il se mira alors de nouveau dans sa glace de Venise, et l'espérance lui revint. Le temps le pressait; il monta à cheval et partit.

A peine a-t-il dépassé le dernier enclos de Saint-Vigor, que sa mentonnière se dégraffe, un coup de vent s'élève, qui renverse la toque, et le cheveu roulé va derrière lui s'attacher à un buisson épineux qui borde la route. Le malheureux, par un mouvement brusque, veut

retenir son cheval, mais le cheval effrayé poursuit sa course avec plus de vitesse.

Excité par les cris, les coups, les transports convulsifs de son cavalier, sourd à sa voix, insensible au mors, il l'emporte avec une incroyable rapidité à travers les sentiers, les bois et les montagnes, franchissant, d'un saut, les barrières, les fossés, les haies et les ravins, fumant, écumant, semblant à chaque obstacle redoubler encore de vigueur et de célérité, comme si un être invisible et surnaturel lui eût soufflé sa flamme, se fût attaché à sa croupe et l'eût aiguillonné. Et, pendant ce temps, Mauny épouvanté sent son Cheveu blanc, toujours retenu au buisson, se tendre, grandir, s'allonger sans relâche. Devant lui disparaissent les champs, les arbres et les routes cailloutées, qui étincellent sous les pieds de son coursier, et, à la longueur de sa route, il mesure le nouvel accroissement de son Cheveu! et, saisi de vertiges, il croit entendre bruire et tour-

ner dans sa tête l'intarissable dévidoir qui alimente cette trame sans fin; et, lorsqu'il a atteint le sommet d'un coteau, et qu'il porte ses regards en arrière, sur la route qu'il vient de parcourir, il voit avec horreur, à la clarté de la lune, le Cheveu blanc briller comme un fil argenté qui s'élève du fond de la vallée jusqu'à lui; et lorsqu'il a regagné la plaine, il voit encore ce fil fatal, auquel est attaché son destin, luire en descendant du faîte de la montagne.

S'abandonnant enfin avec résignation à cette course impétueuse, qui, selon son idée, dure depuis plusieurs heures, il pense qu'elle va bientôt aboutir à la mer, et qu'il trouvera dans les flots la fin de sa vie et de son tourment, lorsque le cheval, qui a quelque habitude du logis, s'arrête tout court devant le vieux manoir des anciens comtes d'Oudales, et là, il meurt de sa fatigue.

Revenu à lui, le pauvre amant contemple tristement le château. Tout y semble annoncer

le bien-aise et la joie. Dans la première cour, les pages et les valets vont et viennent avec des fleurs à leurs chaperons et font les préparatifs pour une collation de nuit. Et il entend murmurer : — Il ne vient pas ! Et à travers les vitraux coloriés du gentil oratoire, il voit trembler une douce lumière. Là, on l'attend, sans doute, pour lui annoncer son bonheur ! Il en est si près ! et il n'y peut aller ! Oh ! que la vengeance de Guy d'Albrot est terrible !

Décontenancé, dolent, plus mort que vif, maugréant son mauvais sort et surtout le vieux sarrazin qui le lui avait fait tel, André de Mauny retourna sur ses pas, par les vallées et les montagnes, ramassant et rassemblant, arrachant aux charmilles et aux arbres, son Cheveu blanc, si considérablement accru. Et lorsqu'il le tint tout entier dans ses mains, il poussa de longs soupirs, et, certain qu'il lui fallait renoncer à la châtelaine, comme à la châtellenie

d'Oudales, il résolut de mourir ; car, pouvait-il se montrer désormais, lui, naguère si railleur, même devant ses compagnons d'armes, sans exciter leur risée ?

Il erra toute la nuit et les jours suivans encore, s'éloignant de plus en plus de sa dame, ne se nourrissant que de fruits sauvages, de jorroises et de cernelles cueillies sur les buissons ; puis enfin, comme il cotoyait la rivière de Seine, entre Caudebec et Duclair, il y termina ses jours en se noyant.

Repoussé par un effet de la marée montante qui se faisait sentir en ce moment, son corps atteignit au rivage opposé, et des deux côtés du fleuve, le Cheveu blanc s'enchevêtra tellement dans les rochers à fleur d'eau qui existent en cet endroit, qu'il fut quelque temps un obstacle pour la navigation ; car nul choc de navire, quelqu'impétueux qu'il fût, ne put le briser. Enfin il se détendit assez pour laisser la liberté du passage, sauf le cas où le mouve-

ment des flots le fait remonter à leur surface. C'est ce qui nous est arrivé aujourd'hui même : tel est l'obstacle qui nous retenait ce matin au-dessus de Caudebec, et vous connaissez maintenant la véritable explication de ce phénomène.

— J'entends, dit mon interlocuteur, poussant alors un soupir comme un homme débarrassé d'un poids qui l'oppressait : — C'est une tradition du pays ; mais il était temps qu'elle finît ; car je viens d'apercevoir la flèche de la cathédrale de Rouen.

— C'est mieux qu'une tradition, lui répliquai-je, c'est une histoire ! et je ne l'ai pas encore terminée ; car je pense que vous ne serez pas fâché de recevoir des nouvelles de notre ancien Guy d'Albrot ? Rassurez-vous, je tiendrai ma parole, et vous serez quitte de mon récit avant notre arrivée au port de Rouen.

Je repris donc, après que mon Picard se

fut replacé sur son ballot, d'un air un peu boudeur.

Humilié par sa belle châtelaine, le vieux bâtard d'Oudales avait tenté un dernier effort de rajeunissement qui lui réussit fort mal. Loin de recouvrer de la souplesse et de l'élasticité, la peau de son corps était devenue si molle et si distendue, que, sous l'impression de la chaleur et du soleil, il voyait s'évaporer la partie aqueuse de son sang, laquelle son réseau dermoïque trop relâché, trop apauvri, ne pouvait plus retenir. Pour conserver ses jours, il lui fallut vivre à la manière de ces petits animaux amphibies, populace des marais, et qui, également, mourraient desséchés sous les ardeurs du soleil. Alors donc il se mit en retraite, et le sire de Mauny courut en vain à sa recherche. Le magicien cependant ne séjournait pas loin du vieux manoir d'Oudales!

Avez-vous parfois, durant votre séjour au Havre, remonté le faubourg d'Ingouville et

dirigé votre promenade du côté de la célèbre abbaye de Graville et de la non moins renommée petite ville d'Harfleur. Alors, en prolongeant quelque peu votre route et tournant ensuite à droite, vous vous êtes trouvé sur les hauteur d'Orcher, d'où l'œil embrasse un si bel horizon, et où le fleuve à vos pieds prend déjà un aspect océanique. Vous avez parcouru le château, le parc d'Orcher et, en descendant vers la grève, visité cette singulière source qui, coulant à travers un vaste éboulement de terre et de rocs, immobilise en les pétrifiant les mousses et les fleurs qui croissent autour d'elle? On vous l'a montrée sans doute, cette merveille du pays, que les villageois, dans leur langage naïf nomment le *grand pissu de madame de Nagu?*

Eh bien! cette source partait autrefois du fond d'une grotte spacieuse dont de hautes stalactites en colonnades formaient le support et la décoration. Les tapisseries qui l'ornaient

c'étaient de grands lichens grisâtres, tombant le long des parois rocheuses, et, sur le plafond, une double couche de chauve-souris. Mais la source y entretenait une fraîcheur humide et douce.

C'est là qu'était venu se retirer Guy d'Albrot, entre les coteaux de Gonfreville, si chers à ses souvenirs de jeunesse, et le château d'Oudales, qui renfermait ce trésor qu'il avait cessé d'espérer pouvoir posséder un jour. Dans sa solitude, une double idée le poursuivait encore avec tenacité; celle de son amour et de sa vengeance! — De son maléfice était-il sorti un plein effet pour le sire de Mauny? — La châtelaine s'était-elle rendue d'amour à son jeune rival?...... Il allait tout savoir.

Un soir que, poussé par un pressentiment sans doute, il parcourait le rivage, un cadavre qui dévalait vers la mer, frappa ses regards et surtout son instinct de jalousie. Il l'attira à lui, et reconnut les traits détestés de l'archer bour-

guignon. Le Cheveu blanc tenait encore! Sa science n'avait donc pas été impuissante; mais il lui restait un autre mystère à éclaircir. Avant de mourir, Mauny avait-il été plus heureux que lui près de la noble châtelaine? Pour s'en instruire, qui allait-il interroger? Le mort lui-même!

Il l'emporta dans sa grotte, et là, il le ranima par un des secrets de son art. — Sans doute le galvanisme poussé à son dernier degré de perfection.—Le sire de Mauny resta toujours pâle et les paupières closes; mais il releva la tête, ouvrit la bouche et parla.

Il raconta tout au long son grand *meschief* et ses tentatives stériles et les emportemens de son coursier et son supplice à la vue de cette clarté qui brillait dans l'oratoire où il n'avait plus osé pénétrer. Il dit et remourut à tout jamais.

Guy d'Albrot le reprit dans ses bras et le rendit aux flots qui l'entraînèrent vers l'Océan,

le Cheveu blanc s'allongeant et se dévidant toujours et devant s'étendre peut-être tant que les vagues heurteraient et repousseraient ce cadavre, et jusqu'à ce que ses débris fussent enserrés et retenus par les glaces du pôle.

Le lendemain, la grotte d'Orcher et ses colonnes de stalactites, tout était renversé de fond en comble. C'est là que Guy d'Albrot avait marqué son tombeau.

L'eau de la source eut grand'peine à traverser tous ces décombres pour revenir couler au soleil. C'est au bâtard d'Oudales qu'on attribue encore aujourd'hui sa vertu pétrifiante. Mon histoire est terminée.

— Vous pouvez dire votre conte, me dit mon éternel interlocuteur, car tout ceci doit être tant soit peu allégorique et renferme sans doute cette double leçon; qu'à la recherche des vaines sciences on perd ce qu'il y a de plus précieux au monde, la jeunesse et le sens

commun. Votre sire de Mauny est là aussi pour nous apprendre que lorsque notre tête commence à grisonner, nous luttons en vain contre le premier cheveu blanc; on l'arrache, un autre lui succède et sans cesse et toujours!

— Ne cherchez pas dans cette histoire de vaines moralités (m'écriai-je, en élevant la voix et prenant tout à coup ce ton de force et d'autorité que donne la conviction)! Tous les faits en sont vrais, exacts et incontestablement prouvés, pour moi du moins, car j'en ai été le témoin!

Ici mon compagnon de voyage ouvrit des yeux à se faire éclater les paupières; il essaya de se lever sur ses pieds et se rassit. Enfin, après m'avoir un instant examiné avec une sorte d'effroi et de stupéfaction, il allait prendre la parole, sans doute pour provoquer une explication nouvelle, mais un mouvement général venait de se manifester sur la barque; chacun courait à ses paquets, à ses ballots; les com-

missionnaires et les portefaix se précipitaient en foule au milieu de nous; nous fûmes séparés par le flux et le reflux des allans et des venans.

Nous amarrions dans le port de Rouen!

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

—

I. Rencontre dans les Calabres. 1

II. Mon ami Jonathan. 21

III. Au bord de la Mer. 43

IV. Les quatre Élémens. 57

V. Les trois Secrets. 87

VI. Lantheuil. 113

VII. La jeune Fille. 119

Première soirée. — La Prophétie de Jean de Milan. 171

Seconde soirée. — Heur et Malheur. 215

Troisième soirée. — Le jeune Boyard. 261

Quatrième soirée. — L'Ile du Cocotier. 289

Cinquième soirée. — Le Cheveu blanc. 317

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

